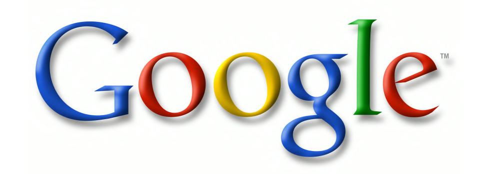


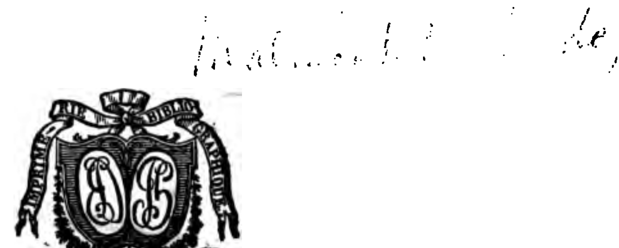
Au nom de l'auteur <u>Mme de Malmontet</u>

De la Part de l'Éditeur, le Sénateur Le Couteulx Canteleu - Comte de Fresnelles.

ESSAI

SUR LA LITTÉRATURE

ESPAGNOLE.

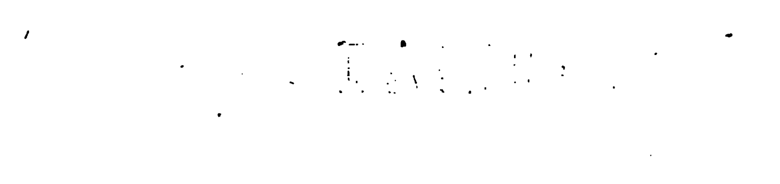


DE L'IMPRIMERIE BIBLIOGRAPHIQUE;

A PARIS,

Chez CHARLES BARROIS, LIBRAIRE,
place du Carrouzel, N.° 26.

1810.



TABLEAU

DE LA

LITTÉRATURE ESPAGNOLE.

INTRODUCTION.

La littérature espagnole est en général peu connue et mal jugée. La nation même à qui elle appartient ne possède pas, sur cette matière, des connoissances aussi étendues que l'on devroit naturellement le supposer. Non qu'il n'y ait en Espagne des hommes fort instruits; mais l'instruction y est peu répandue et concentrée dans le cabinet de quelques savans ou l'intérieur de quelques cloîtres. La sévérité de la censure et plusieurs autres causes dont le développement n'appartient point à mon sujet, s'y sont presque toujours opposées à la propagation des lumières. Au seizième siècle, cependant, elles prirent un essor que favorisèrent les vues de Charles Quint et de Philippe second. Cent ans après, la langue espagnole étoit répandue dans les grands états de l'Europe, comme celle des Grecs le

fut à Rome sous les premiers Césars, comme la nôtre l'est aujourd'hui chez presque tous les peuples civilisés. Ce haut degré d'estime où la littérature espagnole étoit parvenue, elle le méritoit à bien des titres. Des ouvrages classiques dans presque tous les genres étoient sortis de la plume de ses auteurs, et les plus grands écrivains des nations voisines jugèrent ces ouvrages assez favorablement, pour ne pas craindre d'avouer les emprunts qu'ils leur avoient faits. Aujourd'hui qu'un long oubli peut leur rendre le charme de la nouveauté, et qu'il nous importe de nous familiariser avec la langue qui les a produits, j'essayerai d'indiquer les plus remarquables à l'attention des Amateurs des Belles-Lettres, et de tracer un tableau de l'origine et des progrès de la poésie nationale en Espagne. Les fréquentes révolutions qu'a éprouvées la littérature de ce pays, la rendent susceptible d'un intérêt particulier. Je suivrai ses vicissitudes à travers le labyrinthe des invasions et des siècles d'ignorance. On verra la langue espagnole soumise d'abord à l'influence des Romains, des Goths et des Arabes, participer tour-à-tour de leur expression et de leur génie; puis prendre un caractère

propre sous les auspices des Troubadours, et s'élever enfin au rang des langues classiques, à l'époque où l'expulsion des Maures et la découverte de l'Amérique ouvrirent des carrières nouvelles à l'imagination du poète et aux recherches de l'historien.

Après quelques considérations préliminaires sur l'état actuel de la langue en Espagne, je parlerai sommairement des poètes latins qui y ont laissé un nom, et des deux révolutions opérées dans l'ancien langage du pays, la première sous l'influence des Arabes, la seconde sous celle des Troubadours. Cet aperçu rapide servira d'introduction au précis historique ou tableau que je me propose d'esquisser.

La langue commune, en Espagne, s'appelle *Langue Castillane* ou *Romance*. C'est elle que l'on parle sur les théâtres et dans les universités. La ville de Tolède étoit regardée comme le lieu où on la parloit le plus purement, lorsque les monarques y faisoient leur résidence; mais, aujourd'hui, Madrid lui a enlevé ces avantages. Elle est généralement répandue dans les deux Castilles, les provinces de Léon, d'Aragon, d'Estramadure, d'Andalousie, de Navarre, de Rioja, et dans les montagnes de Burgos. Toutes les classes

de la société, depuis le grand d'Espagne jusqu'au berger, la parlent avec plus ou moins de pureté, mais sans mélange d'aucun dialecte. Il n'en est pas de même dans les Asturies, la Galice, la Catalogne et le royaume de Valence, où l'on a des dialectes particuliers; ensorte que la langue castillane n'est point universelle, quoique généralement écrite et entendue. Il faut excepter cependant les montagnes de la Navarre et de la Biscaye, où elle n'est ni écrite, ni parlée, ni comprise par le peuple qui a un idiôme à lui, idiôme qui n'offre aucune espèce de rapport avec le castillan.

D'après la diversité de ces langages et celle des nations qui ont pénétré dans ce royaume, ou qu'il a soumises à sa domination, il est naturel de supposer qu'aucune langue moderne n'a, plus que l'espagnole, adopté des expressions étrangères; ces circonstances rendent très-difficile la recherche de leur étymologie et ont occasionné la prodigieuse étendue du dictionnaire de l'Académie castillane. Il a six volumes in-folio qui sont encore si incomplets que le premier volume a été réimprimé dernièrement avec des additions considérables. Il faut renoncer à l'entreprise

d'un vocabulaire de cette nature si, outre la connoissance des langues modernes, on ne possède celle du grec et du latin; ce dont il est facile de se convaincre, en lisant l'essai donné sur cette matière par le savant Cobarruvias. En supposant la langue espagnole divisée en cent parties, on peut en assigner soixante comme dérivant du latin, dix du grec, dix de l'idiôme des Goths, dix de l'arabe et de l'hébreu, dix enfin de l'allemand, de l'italien, du français et des mots nouveaux importés des deux Indes.

Au treizième siècle, il existoit en Espagne cinq langues parlées, savoir : le castillan, le limousin, le portugais, le galicien et le biscayen. Les langues suivantes, mortes aujourd'hui, étoient alors également répandues, l'hébreu, parmi les Juifs; l'arabe, parmi les Mahométans; le latin et le grec, parmi les Chrétiens. Aldrete, dans son livre *sur l'Origine de la langue castillane*, a fort bien prouvé que cette langue n'avoit point existé avant l'invasion des Goths, et que son origine, quoiqu'on n'en puisse déterminer l'époque, étoit incontestablement une corruption du latin.

Des adversaires lui ayant opposé, avec un

zèle fort indiscret, quelques inscriptions déterrées à Grenade dans le seizième siècle, et attribuées, sans preuves, à Saint-Cécilius, disciple de Saint-Jacques, supposition qui les fait remonter au temps des Apôtres, quoiqu'écrites en espagnol, le prudent Aldrete, pour se dérober au bras de fer de la superstition, et ne voulant pas plus abandonner son opinion que heurter de front celle de ses compatriotes; s'est tiré d'affaire en déclarant que *ces inscriptions étoient dues à l'inspiration prophétique*. Ces monumens d'une grossière et aveugle crédulité ont été scrupuleusement soumis à l'examen de la cour de Rome qui les a définitivement condamnés. Ainsi finit ce procès qui suffit pour nous convaincre que les Espagnols n'ont pas toujours pu approfondir leurs recherches sur les matières relatives à l'histoire et aux antiquités de leur propre pays. Le Père Sarmiento, savant Bénédictin, se plaint de ce que ses compatriotes demeurent étrangers à un grand nombre de livres hébreux et arabes concernant l'Espagne. Il ajoute, comme un reproche, qu'*Abulfarage* a été traduit par un Anglais; *Elmacin*, par un Hollandais; la *Geographia Nubiensis*, par un Maronite, ouvrages arabes qui, sans appar-

tenir spécialement à l'Histoire d'Espagne, n'en sont pas moins remplis d'une infinité de matériaux propres à éclairer ses antiquités et sa géographie.

De temps immémorial, les naturels du pays aimoient beaucoup la poésie et la cultivoient avec un goût particulier. Silius-Italicus rapporte que les peuples de Galice composoient et chantoient des vers en langue originale. Strabon vante l'ingénuité des *Turdetani*, et dit qu'ils avoient des poëmes, des annales, des lois même écrites en vers, au temps où la poésie étoit employée, comme l'affirme Horace, à adoucir les mœurs, à introduire l'ordre et la civilisation dans la société. Quant à la langue primitive de l'Espagne, d'épaisses ténèbres enveloppent son histoire, et je n'ai pas assez de lumières pour découvrir si son origine est grecque, phénicienne ou hébraïque. Mes recherches ne commencent qu'à une époque où elles peuvent s'appuyer sur des données moins conjecturales.

L'Espagne, après l'invasion des Romains, devint insensiblement la patrie des muses. Caïus-Julius-Hyginus, affranchi d'Auguste et, suivant Suétone, Espagnol de naissance, étoit l'intime ami d'Ovide à l'exemple duquel

il a composé plusieurs petits poëmes sur la mythologie et l'astronomie. Dans le même temps vivoit Sextilius-Héna à qui Sénèque reproche d'être inégal à l'excès, et de tomber dans l'enflure et le galimathias propres aux poètes de Cordoue. Cicéron avoit signalé leur style (*sonum pinguem et peregrinum*) où dominoit un caractère singulier et un idiotisme si tenace, que Pline l'historien luimême, n'a pu s'en affranchir tout-à-fait.

La ville de Cordoue, sous le règne de Néron, donna naissance à trois écrivains célèbres : les deux Sénèques et Lucain. Les tragédies de Sénèque sont les seules tragédies latines qui nous restent. Martial de Bilbilis, aujourd'hui Calatayud en Aragon, vivoit sous Domitien; ses Epigrammes nous ont conservé le nom de plusieurs autres poètes de son temps, tels que Licianus son compatriote; Unicus son allié, dont le frère cultivoit aussi la poésie; Canius de Cadix; Décianus de Mérida. Depuis cette époque jusqu'au règne de Constantin, le nombre des poètes espagnols diminua sensiblement. Juvencus, prêtre, mit l'Evangile en vers hexamètres; c'est le premier poète chrétien dont l'histoire fasse mention. Arator transforma les Actes des Apôtres en vers de la même mesure;

il fut imité par Sédulius. Latinus-Pacatus, dans un panégyrique de l'Empereur Théodose, dit que l'Espagne produisoit de grands guerriers, des orateurs éloquens, et de très-bons poëtes. Saint-Jérôme cite Aquilius-Sévérus poëte espagnol qui vivoit sous Valentinien. Prudentius qui florissoit dans le quatrième siècle, intéresse également par l'harmonie de ses vers et par les renseignemens qu'il donne sur l'Histoire de l'Eglise à cette époque.

Le cinquième siècle fut marqué par l'irruption des Goths sur le territoire de l'Espagne. Quelque barbares que fussent ces conquérans, on ne doit point imputer à eux seuls l'ignorance qui se répandit généralement alors, et la destruction totale du bon goût que les Romains avoient naturalisé dans ce pays. Une cause non moins puissante, la superstition, concourut avec le vandalisme à épaissir les ténèbres qui enveloppèrent les esprits. Les moyens d'instruction devinrent plus difficiles pour les poëtes chrétiens; l'oppression éteignit leur enthousiasme; leurs productions se réduisirent à des hymnes pour fortifier la dévotion du peuple. Evitant, par scrupule, l'allégorie si familière aux Gentils, ils furent encore obligés, pour se faire entendre, de se

plier au ton de leurs grossiers cathécumènes ; ainsi les idées du beau et du sublime se dénaturèrent et se perdirent par degrés.

Idacius, cependant, parle d'un poète espagnol nommé Marobaudes, homme d'une naissance illustre, orateur distingué, et fidèle aux principes de la bonne école des anciens. Il ajoute que cet auteur florissoit sous Théodose second. C'est aussi dans ce temps que vivoit Dracontius qui, suivant Isidore, composa un poëme sur la création du monde. Dans le cinquième siècle on trouve encore l'évêque Cyponius, auteur d'un poëme dans lequel il compare la chute de Phaëton à celle des mauvais anges. Dans le siècle suivant vécut Orensius, qui écrivit un poëme intitulé: *Commonitorium*, en vers hexamètres et pentamètres ; cet ouvrage a été publié avec des notes par le Père Martin-Antoine del Rio, et plus correctement depuis par D. Juan Tamayo-de-Salazar. Dans le septième siècle, Saint-Ildephonse archevêque de Tolède composa des épigrammes et des épitaphes ; Saint-Eugène, l'un de ses successeurs dans le même siége, continua le poëme de Dracontius sur la création du monde.

Il faut autant de courage pour feuilleter

les archives de ces temps barbares, que de constance pour analyser les pesans ouvrages qu'ils ont produits. Nous approchons d'une époque plus brillante, l'invasion de l'Espagne par les Sarrasins, dans le huitième siècle; elle opéra une double révolution dans le gouvernement du pays, et dans l'esprit de ses habitans. Avec leurs arts et leurs sciences, les Arabes y introduisirent des images nouvelles. La poésie s'enrichit de leur expression élevée, de leur métaphore hardie, et ne craignit plus de s'envelopper du voile brillant de la fiction. Il seroit superflu, je crois, d'aller rechercher l'origine éloignée de la poésie moderne dans les chants des Bardes et des Scaldes du nord; les fictions runiques pâlissent et disparoissent dès qu'on leur compare la richesse et l'ascendant de la langue des Arabes.

Soumises par la force des armes, les provinces méridionales de l'Espagne reçurent, avec le joug des Sarrasins, leurs lois et leurs usages. Par une longue possession du pays, les vainqueurs y introduisirent de même leur langue, leur religion, leur littérature. Le style poétique des Orientaux pénétra dans tous les esprits; le génie abondant de leurs compositions devint universel et accéléra la chute de

la poésie romaine. Alvaro de Cordoue se plaint de ce que ses compatriotes, en adoptant la langue des Arabes, avoient tellement oublié celle des Latins, que, sur mille Espagnols, on en auroit trouvé difficilement un seul qui fut capable d'écrire une lettre dans ce dernier idiôme. Enfin, tel devint leur attachement pour la littérature orientale, qu'ils écrivirent bientôt l'arabe avec une pureté remarquable, et composèrent des vers avec autant de facilité que les Arabes eux-mêmes. Pendant une période de près de huit cents ans que dura leur empire en Espagne, ses différentes provinces, partagées entre plusieurs dynasties, cultivèrent, avec un égal succès, la littérature orientale. Les Juifs protégés par les rois Maures, contribuèrent aussi à en propager le goût dans les provinces espagnoles où ils s'étoient répandus. Ils y apportèrent l'instruction qu'ils recevoient dans des colléges établis pour eux en Orient où leur pensée s'étoit nourrie des mêmes images. Mais s'ils avoient, sur les Arabes, quelque supériorité du côté de la science, ils en étoient à une grande distance sous le rapport de l'enthousiasme, qualité brillante qui se développe naturellement dans des esprits possédés de la double passion

de l'amour et de la gloire. Tandis que les guerriers castillans s'immortalisoient par une constance à toute épreuve et versoient tout leur sang pour conserver quelque partie de leur territoire, la muse arabe célébroit les exploits des Muça, des Tarif, des Malek-Alabès, la beauté de Fatima, le malheur des Abencerrages, et fournissoit une longue suite de poètes dont les noms sont parvenus jusqu'à nous (1). La puissance de la versification ne fut point exclusivement dévolue aux hommes; le beau sexe en eut aussi sa part. Plusieurs dames, celles d'Andalousie entre autres, furent les favorites des muses. La plus célèbre de toutes, Maria-Alfaïsuli, la Sapho de Séville, eut pour émules Saphia de la même ville et Aïscha de Cordoue.

Jusqu'ici nous avons vu quatre peuples (les Romains, les Goths, les Juifs et les Arabes) dont le séjour dut nécessairement laisser des traces dans l'esprit comme dans les mœurs des Espagnols. C'est de la combinaison de ces di-

---

(1) On les trouve dans la *Bibliotheca hispanica*, dans le *Dictionnaire oriental* de d'Herbelot, et dans *la collection Arabico-Espagnole* des manuscrits de l'Escurial, publiée par le savant Maronite Casiri.

vers élémens que s'est formé leur caractère et leur langue. Pendant le laborieux développement de son enfance, une autre classe d'étrangers appelés en Espagne, y apporta, avec des expressions nouvelles, un art de les rassembler dont la langue naissante fit son profit. Je parle des Troubadours qui ont formé et dirigé, au-delà comme en-deçà des Pyrénées, le bon goût de la poésie moderne. Les Espagnols se glorifient d'avoir eu, parmi eux, des Troubadours dès le douzième et treizième siècle. Raymon-Vidal et Guillaume de Berguedam, tous les deux catalans, étoient des Troubadours, ainsi que Nun de Mataplan. On range aussi dans cette classe Raymon-Lulle de Majorque; mais, sans porter mes recherches si loin, je les commencerai à l'époque où un roi poëte invita des Troubadours français à venir s'établir à Barcelone. Cet événement curieux nous a été transmis par le savant historien Zurita. Vers la fin du quatorzième siècle, Jean I.er, roi d'Aragon envoya une députation solemnelle en France pour demander, à la Société de Toulouse, des conseils et des réglemens, afin d'introduire *la gaya sciencia* dans ses états. La requête fut accueillie avec les égards et les honneurs qu'elle méritoit, et

deux des principaux personnages de la Société-mère se rendirent à Barcelone où ils établirent une Académie de Troubadours.

La ville de Valence, au quinzième siècle, produisit Osias-March et Jacques Roig. Les ouvrages du premier ont été traduits en vers castillans; le second exhala sa bile contre les femmes, dans une satyre intitulée : *Espil* ou *le Miroir*, pièce qui a été imitée par l'Anglais Prior. Roig ensuite, pour rentrer en grace avec le beau sexe, chanta l'immaculée-conception de la Vierge. Il étoit médecin de la reine Marie d'Aragon, femme d'Alphonse V, et vécut près de cent ans. On a fait, de ses œuvres, cinq éditions dont la plus ancienne est de 1562. Voici quelques lignes qui donneront une idée de son style :

« Noranta cinch
» O cent anys tinch
» Dels quals cinquanta
» O los sexanta
» Del meus millors,
» Penes, dolors
» Man espletat (1).

---

(1) J'ai quatre-vingt-quinze ou cent ans, dont le plaisir et la douleur ont rempli cinquante ou soixante.

Au seizième siècle, Pierre Séraphi se distingua dans le dialecte valencien. Ses poésies ont été mises à la tête d'une édition d'Osias-March faite à Barcelone en 1560. On cite une infinité d'autres Troubadours espagnols, sans pouvoir assigner l'époque précise où ils vécurent, tels que : Mola, Arnau, catalans; Narias Vinyolles, Vincent Ferradis, Guillaume de Cabestany, Bistorts-de-Roussillon, Béranger-de Palasol, Mossen-Bernardo-Fenollar, etc., tous auteurs de l'école provençale, qui ont fourni des matériaux au Cancionero-Général, imprimé à Anvers en 1573. Les Provençaux, en général, faisoient usage de vers de petite mesure; leurs productions principales consistoient en *sonnets*, *pastorales* et *chants d'amour*. Ceux-ci donnèrent l'existence à un tribunal poétique nommé *Cour d'amour*. Il étoit composé d'un nombre déterminé de poètes choisis parmi les plus célèbres, et il jugeoit de toutes les questions relatives à la galanterie. Les Troubadours appartenoient, pour la plupart, à la première noblesse du royaume. Ils finirent par porter la licence poétique au point de scandaliser le public, de ternir la réputation du palais, et de rendre suspect l'honneur des dames de la cour. Pour

rendre leurs réunions plus récréatives, ils y appelloient des ménestriers, des bouffons, des baladins qui justifièrent, par leur conduite indécente, les précautions que l'on prit contre eux dans la suite. Quoiqu'il en soit, les rois d'Aragon D. Juan I.er, D. Martin et D. Ferdinand rétablirent, par une réforme, la réputation de ces consistoires poétiques. D. Ferdinand sur-tout fut secondé, dans l'exécution de ce projet, par son parent D. Henri d'Aragon, marquis de Villena, dont nous parlerons bientôt.

Ces monarques assistoient en personne aux assemblées où l'on récitoit les vers des concurrens, et où l'on distribuoit des prix avec tout l'appareil de la magnificence royale. Les vainqueurs étoient couronnés de laurier, au bruit des instrumens et aux acclamations du peuple. A cette cérémonie succédoit un brillant repas, après lequel ils étoient ramenés chez eux par une escorte nombreuse. Ils avoient en outre, à compter du jour de leur triomphe, le privilége exclusif de lire ou chanter, quand il leur plaisoit, leurs vers en public. Noble institution dont l'immortel Cervantes a fait le plus digne éloge, en regrettant sa décadence et en formant des vœux pour son rétablissement.

Les muses semblent avoir honoré le royaume d'Aragon d'une affection particulière. Au couronnement d'Alphonse IV, en 1328, l'Infant D. Pèdre, comte de Ribagorza et frère du roi, accompagné des principaux seigneurs de la cour, exécuta des danses et des scènes pastorales composées pour cet événement. Le *jongleur* Ramuset chanta une idylle de la composition du comte; Novelet, autre jongleur, récita six cents vers du même auteur. Le goût de la poésie étoit héréditaire dans les princes de cette maison; il passa, comme par droit de succession, au marquis de Villena, à qui l'on doit le livre intitulé : *Art de la gaie science*, à l'usage du collége des Troubadours, ainsi que plusieurs autres poésies fort admirées de son temps, et souvent récitées en public.

Un poëme historique, en l'honneur de tous les poètes d'Aragon, a été composé par D. Juan-François-Andrez de Ustaroz, à l'imitation de celui que le fameux Lope de Vega consacra à la mémoire des poètes de Castille. Ustaroz acheva le sien en 1652; il l'avoit d'abord intitulé *Parnasso Aragones*; mais il changea de pensée sur ce titre, et lui substitua celui-ci : *Aganipe de los Cisnes*

Aragoneses celebrados en el clarin de la fama. Cet ouvrage n'a jamais été imprimé : on en conserve le manuscrit dans la bibliothèque royale de Madrid.

Le mariage de Ferdinand V, roi d'Aragon, et d'Isabelle de Castille, qui réunit les deux couronnes, fut un événement fatal à la muse des Troubadours.

Les Catalans et les Aragonnois adoptèrent le dialecte de Castille, dès que l'influence de ce royaume devint prépondérante, et que la connoissance de sa langue fut un titre pour parvenir aux honneurs et à la fortune. L'idiôme des Troubadours se retrancha dans les limites du royaume de Valence où il s'étoit naturalisé depuis long-temps, et là, quoique l'entreprise de soutenir une muse chancelante promit peu de succès, Miguel Perez et Juan de Verdancha firent un dernier effort en sa faveur, et cherchèrent, avec plus de zèle que de bonheur, à introduire la mesure castillane dans leurs poésies. Cent ans après, Jean de Martorel fut plus heureux; il écrivit, en langue valencienne, l'Histoire de *Tyran le Blanc*, qui eut un grand succès et a été traduite en plusieurs langues.

A la fin du quinzième siècle, la découverte

d'un nouveau monde ajouta une telle splendeur aux armes de Castille et donna une telle dignité à sa langue, que la muse de ce royaume éclipsa toutes celles qui, auparavant, avoient pu soutenir la rivalité. Les exploits inouis des conquérans de l'Amérique captivèrent l'attention universelle; de nouvelles passions s'élevèrent; on eut dit que la nation se réveilloit en sursaut d'un long assoupissement, et parmi les grands événemens qui remplirent cette époque, le chant efféminé des Troubadours n'eut plùs la force de se faire entendre.

Avant de quitter ces aimables chansonniers, je dois payer un tribut à la mémoire du marquis de Villena, le législateur de leur école, personnage remarquable dans les annales poétiques de son pays. Il fut le plus brillant ornement de son âge, et peut être regardé comme le père de la poésie en Espagne. D. Henrique, marquis de Villena, issu du sang royal d'Aragon, joignit l'éclat des talens à celui de la naissance. Il possédoit, dans un degré éminent, la poésie, la philosophie et l'astronomie. Sa prédilection pour cette dernière science, fut même telle que, parmi ses ignorans compatriotes, il passa généralement pour Nécromancien. Comme sa famille avoit

été dépossédée du marquisat de Villena, le roi Henri III, pour l'indemniser, lui avoit donné le comté de Cangas, et le fit élire ensuite grand-maître de l'ordre religieux et militaire de Calatrava. Son savoir et cet honneur lui attirèrent un compétiteur et des ennemis. Après de grandes tracasseries et une longue alternative de succès et de revers, dégoûté des grandeurs, de la cour et du monde, il se retira dans sa seigneurie d'Iniesta où il se livra tout entier à la philosophie et aux muses. Outre une version du Dante, on lui attribue un autre ouvrage en prose intitulé : les Travaux d'Hercules (*los Trabajos de Hercules*). A la demande de son parent, Jean, roi de Navarre, il fit un ouvrage qui rendit un grand service à la langue nationale : c'est un commentaire, en idiôme castillan, sur les trois premiers livres de l'Enéïde de Virgile. Son projet étoit de le dédier au prince, à la récommandation duquel il l'avoit composé; mais celui-ci étant entré en guerre avec le roi de Castille, le marquis rompit toute communication avec le Navarrois. Sa plus fameuse production fut le livre de la *Gaya sciencia*. C'est un traité complet de poésie, de rhétorique et d'élo-

quence; on y trouve, de plus, une description de toutes les cérémonies observées par les Troubadours dans leurs séances publiques. Il dédia ce livre à son illustre et savant ami, le marquis de Santillana. Après de longues et cruelles souffrances que la goutte lui fit endurer, il mourut dans la retraite en 1434. Sa bibliothèque fut brûlée sous le prétexte que son possesseur étoit versé dans la magie; mais on croit que l'évêque de Ségovie, confesseur du roi, qui fut chargé de la commission, réserva pour lui la meilleure part des livres.

Telle fut la fin d'un philosophe, grand ami des muses, qui avoit imité le Dante, père de la poésie italienne, et précédé immédiatement Chaucer, le père de la poésie anglaise, auquel il ressembla sous beaucoup de rapports. Ils parcoururent tous les deux la carrière des cours, et eurent à regretter de s'être abandonnés aux illusions de la faveur; ils finirent également par préférer les jouissances de la retraite et de l'étude à celles de l'ambition, et chacun d'eux eut l'honneur de réformer le premier la poésie et la langue de son pays. Si leurs nombres manquent d'harmonie, il faut l'attribuer à l'inexactitude de la langue, dans un temps

où les peuples de l'Europe étoient beaucoup plus adonnés aux travaux de Mars qu'à ceux d'Apollon.

Le marquis de Villena avoit un écuyer nommé Macias, qui fut aussi un poète célèbre, et a laissé des romances que les anciens Cancioneros ont précieusement recueillies. Le Père Sarmiento cite une chanson de lui où l'on trouve plusieurs couplets que n'auroit pas désavoués la galanterie du dix-huitième siècle. En voici deux : le premier et le dernier. Je ne crois pas que, depuis l'époque éloignée où ils ont été composés, et dans le temps même de son plus grand éclat, la langue castillane, quoique non encore formée, ait été mise en œuvre avec plus de grace et d'esprit.

« Y el gentil nino Narciso
» En una fuente gayado
» De si mismo enamorado
» Muy esquiva muerte priso.
» Sennora de alegre riso
» E gracioso lindo brio,
» A mirar fuente, nin rio
» Non se atreve vuestro viso.

» Deseando vuestra vida
» Aun vos do otro consejo,

» Que non se mire en espejo
» Vuestra faz clara, garrida,
» Que sabed que la partida
» Seria dende tan fuerte;
» Que non vos fuese la muerte
» De Narciso repetida (1) ».

L'auteur de ces vers, à qui l'histoire a donné le nom de *El enamorado Macias*, doit plus de célébrité encore à ses malheurs qu'à son talent, et son nom doit être inscrit dans le martyrologe de l'amour, à côté de ceux d'Ovide et du Tasse. Eperduement épris d'une des filles d'honneur de la maison de D. Henrique, il eut la douleur de voir celui-ci disposer de la main de sa maîtresse en faveur d'un gen-

---

(1) Narcisse, le bel enfant, se mirant avec complaisance dans une fontaine, devint amoureux de lui même et trouva une mort bien déplorable. Dame au joli minois, si vive, si élégante, ne vous hasardez pas, avec ces beaux yeux, à regarder dans la rivière ou dans la fontaine.

Desirant que vous viviez, je vous donne encore un autre conseil: c'est de ne pas contempler dans un miroir ce visage si aimable, si séduisant. Il vous en couteroit trop pour vous séparer de son image et nous vous verrions mourir de la mort de Narcisse.

tilhomme du royaume de Jaën. Cette circonstance n'empêchant point les deux amans de s'entendre, le mari s'en aperçut et s'en plaignit à D. Henrique, qui essaya, par de sages remontrances, de rappeler son écuyer à la raison, mais sans succès. Les obstacles ne firent qu'exhalter sa passion, et son désespoir devint si effréné que, pour en prévenir les effets, le marquis jugea prudent de faire renfermer Macias. Il eut pour prison une chambre basse du château d'Arjonilla, ville du royaume de Jaën, appartenant à l'ordre de Calatrava. Là, il ne trouva d'autre consolation que d'écrire des lettres à sa maîtresse, et de composer pour elle des romances qui peignoient également son amour et son malheur. Le bruit que firent ces touchantes productions parvint jusqu'aux oreilles d'un mari susceptible, comme tous les espagnols du temps, d'une jalousie outrée. Enflammé de colère, il prend sa lance, monte a cheval, s'avance à toute bride près des murs de la prison de son rival. Il arrive dans un moment où, absorbé en ses pensées, et peu attentif à ce qui se passoit au-dehors, le poète ne songeoit qu'à faire entrer dans quelque refrein, le nom de sa maîtresse. Le jaloux entend ce nom tendrement prononcé :

sa rage redouble ; il saisit l'instant favorable, et introduisant sa lance à travers les barreaux de la fenêtre, il perce le cœur du malheureux Macias ; ensuite il pique des deux et se réfugie à Grenade, qui étoit alors l'asile de tous les chrétiens mécontens.

La victime de ce furieux fut enterrée dans la chapelle du château d'Arjonilla ; on lui éleva un tombeau au dessus duquel la lance fatale fut suspendue avec cette inscription :

« Aquesta lanza sin falla
» Ay coytado !
» Non me la dieron
» Del muro,
» Nin la prise yo en batalla
» Mal pecado ?
» Mas viniendo a ti seguro
» Amor falso y perjuro,
» Me firio, e sin tardanza ;
» E fue tal la mi andanza,
» Sin ventura (1) » !

---

(1) Cette lanee, malheureux que je fus ! ne m'a point été jetée d'une muraille ; je ne l'ai point prise dans un combat. O perfidie ! l'amour faux et parjure profitant de ma sécurite m'en frappa à l'improviste, et ainsi j'ai quitté la vie sans avoir connu le bonheur.

Cet infortuné poète étoit originaire de Padron en Galice, royaume qui avoit un dialecte particulier dont les muses ne dédaignèrent point de faire usage. Macias, par instinct et par reconnoissance, avoit écrit ses premiers vers dans la langue de son pays. Juan Rodriguez del Padron, son compatriote et son ami, l'avoit également rendue célèbre par ses productions poétiques.

Une partie de leurs ouvrages se trouve dans le *Cancionero de poetas antiguos* de Juan Alphonse de Baëna, à l'Escurial, et donne une idée juste du style poétique des Galiciens; c'est-là qu'il faut chercher l'origine de l'idiôme portugais. Il est constant que ce fut les peuples du nord de la Galice, unis avec des étrangers, qui conquirent et repeuplèrent le Portugal sous Henri de Bourgogne. Plusieurs villes ou bourgs du nord de ce royaume acquirent des noms appartenans à la langue de la nation qui les avoit conquis, ainsi qu'il arrive toujours après de pareilles expéditions. La Galice alors étendit ses frontières vers le sud, et renferma tous les districts qui n'appartenoient point à la Lusitanie, entre le Minho et le Duero.

La poésie portugaise avoit déjà un carac-

tête dès le temps d'Alfonse, premier roi de Portugal, au douzième siècle. C'est sous son règne que les annales du royaume rangent les premiers poètes dont elles fassent mention: dans le siècle suivant, Gonzalo Henriquez, Egaz Moniz, le roi Denis et son fils naturel Alfonse Sanchez faisoient des vers. Au quatorzième siècle appartient le roi Alphonse IV, grand favori des Muses, dont les ouvrages ont été recueillis par le père Bernardo Brito. Sous le règne de Jean Ier. l'infant D. Pedro composa plusieurs sonnets en l'honneur de Vasco Lobeira, que l'on a cru l'auteur du célèbre roman d'*Amadis de Gaule*, roman dont on a tant parlé et qui a fourni des scènes si animées au pinceau de Cervantes. Dans le quinzième siècle, Henriquez Cayado se fit remarquer, ainsi que l'infant D. Pédro fils de Jean II. C'est alors que les Portugais firent revivre la muse latine, et que quelques souvenirs du beau siècle d'Auguste se manifestèrent dans les productions de Diego Pereira, Morais, Coelho et Luis de la Cruz, circonstance qui a fait dire à l'historien Faria, qu'en Portugal, toute colline étoit un Parnasse et toute fontaine un Hyppocrène. Le seizième siècle produisit Bernardino Ribeira,

Francisco Saa de Miranda, Michael de Cabedo, le fameux comédien Gil Vicente et sa fille Paula qui faisoit valoir, comme actrice, les comédies de son père, et en composoit elle même de fort estimées pour le temps. Tous ces personnages florissoient sous Jean III. Le même siècle réclame ceux qui jettèrent tant d'éclat sur le règne de l'infortuné roi Sébastien, tels que Eustacio de Faria, Geronimo de Corte Réal, Jorge de Montemayor, et, par dessus tous, l'illustre auteur de la Lusiade, le Camoëns, dont le poëme suffiroit, à lui seul, pour immortaliser la muse portugaise. Le Camoëns descendoit d'une famille originaire de Gallice, et cette province n'a pas manqué de réclamer l'honneur d'avoir produit un homme aussi célèbre.

Le *Cancionero* portugais cite les noms de cent cinquante poètes du royaume; celui de Castille n'en offre que cent vingt. Cette disproportion tient à ce que celui-ci n'a pas recueilli les poésies antérieures au quinzième siècle, et que le dernier remonte jusqu'au règne du roi Pierre, qui mourut en 1367. On y trouve ces vers adressés par ce galant monarque à sa maîtresse:

« Mais dyna de ser servida

» Que senhora de este mundo!
» Vos soes o meu deos segundo,
» Vos soes meu bem de esta vida (1).

J'ai dû d'abord indiquer le caractère des différents peuples qui ont exercé une influence en Espagne, afin de trouver des idées propres à jetter quelque lumière sur l'origine de la poésie castillane, et des données certaines, soit pour en assigner l'époque, soit pour déterminer les causes de cette variété de nuances qui s'y font remarquer. Je sais que l'on pourra me reprocher d'avoir anticipé les époques en parlant des Troubadours, des Galiciens, etc. Mais, en suivant tout d'un trait l'histoire de leurs idiômes jusqu'au moment où ils sont venus se fondre dans la langue nationale, j'ai eu pour but de rendre plus facile le développement de mon sujet et de le dégager d'une foule d'accessoires qui en auroient, pendant long-temps, entravé la marche.

---

(1) Plus digne de mes hommages qu'aucune dame de ce monde, vous êtes mon second dieu, vous êtes le bonheur de ma vie.

CHAPITRE PREMIER.

Origine et progrès de la poésie nationale en Castille.

Nous avons vu que la langue latine qui avoit été universelle en Espagne, du temps des Romains, se corrompit par le mélange et la diversité des nations qui leur succédèrent. La poésie orientale fleurit pendant cinq cents ans; les dialectes provençal et galicien prirent sa place et dominèrent pendant environ cent ans, jusqu'au moment où un concours de circonstances glorieuses décidèrent la prépondérance et l'universalité de la langue castillane qui s'étoit formée insensiblement vers le douzième siècle. Lorsqu'elle commença à faire des progrès et à prendre des formes nationales, elle dut nécessairement emprunter beaucoup du génie de ces différentes poésies. En effet, le défaut d'unité dans son caractère est toujours plus ou moins sensible, selon qu'elle s'est rapprochée ou éloignée de ses modèles. Tantôt c'est le style oriental qui se complaît dans les allusions suivies, dans

les métaphores outrées, revêtues d'une expression redondante, mais où domine un grand éclat et une grande variété de sentimens. Il est heureux dans l'harmonie de ses périodes ; propre sur-tout à rendre l'enthousiasme et le ravissement, quand il s'élève à des sujets majestueux. Tantôt c'est la poésie provençale entravée par les statuts des Troubadours, et toujours resserrée dans la limite des sujets amoureux. Elle suffit à l'expression des pensées tendres et naïves ; mais sa foiblesse se fait sentir dès qu'il faut peindre les foudres de Jupiter, le fracas des armes et la noble colère des héros.

Tel est le fond sur lequel l'abeille castillane recueillit les richesses qu'elle a élaborées et transmises aux races futures.

En suivant la manière, ou des Orientaux ou des Troubadours, les Espagnols cédèrent à l'impulsion naturelle qui porte à imiter les modèles que l'on a sous les yeux. Quand ils copièrent les Grecs ou les Romains, ce fut, chez eux, l'effet d'un goût plus mûr et d'un raisonnement plus élevé. Les sujets de leurs inspirations changèrent avec le temps. Les hauts faits des Charlemagne et des douze pairs de France fixèrent d'abord l'attention des

poètes et des romanciers; puis vinrent les exploits des croisés que le zèle religieux entraînoit dans des expéditions extraordinaires. Ces sujets s'épuisèrent; mais l'imagination exaltée par une longue habitude du merveilleux, ne s'écarta plus de la route où le goût dominant s'étoit attaché. Delà tous ces chevaliers errans et ces fantastiques personnages qui remplissent les chroniques du temps. Les récits furent entremêlés d'historiettes galantes, et le vrai comme le faux perpétuellement confondus. Quelques conteurs prirent de bonne foi la fable pour l'histoire; d'autres rejettèrent volontairement les faits pour y substituer le roman. Enfin parut un génie étonnant, l'admiration de ses contemporains, Cervantes qui, avec les armes de la raison et du ridicule, mit pour jamais hors de combat tous les héros de ces extravagantes productions.

L'histoire de la poésie castillane et des révolutions qu'elle a éprouvées, peut se diviser en quatre époques bien distinctes. La première comprend un espace d'environ trois siècles depuis sa naissance jusqu'au règne de Jean II; la seconde, depuis Jean II jusqu'à Charles V, occupe tout le quinzième siècle; la troisième

renferme environ cent cinquante ans ; depuis le bel âge de Charles V jusqu'au règne de Philippe IV ; la dernière s'étend depuis le milieu du dix-septième siècle jusqu'à nos jours.

CHAPITRE II.

Première époque de la littérature espagnole.

La muse castillane fit ses premiers essais dans un temps où le langage étoit grossier, où l'oreille, peu faite à des sons mélodieux, étoit aussi inhabile à sentir le rythme des anciens que l'art à l'imiter.

Le plus vieux monument de cette poésie est un récit en vers des aventures du célèbre D. Rodrigue de Bivar, nommé communément *el Cid Campeador.* Ce poëme contient l'ordre d'exil intimé au Cid, par le roi D. Alphonse VI. Le départ du proscrit de Bivar, sa patrie, son passage par Burgos, ses expéditions, ses victoires, et enfin sa réconciliation avec le roi. L'ouvrage est écrit avec une grande simplicité; les vers ne sont point assujettis à un nombre déterminé de syllabes, et on n'y voit aucune règle observée d'*assonantes* ou de *consonantes.*

J'en ai extrait le passage suivant, où le poète décrit l'entrée du Cid à Burgos :

« Mio Cid Ruy Diaz por Burgos entraba,
» En su compaña LX pendones lebaba.
» Exienlo ver mugieres e varones,
» Burgeses e Burgesas por las finiestras son puestas,
» Llorando de los oyos tanto avien el dolor;
» De las sus bocas todos dician una rason :
» Dios que buen vassalo, si oviese buen señor!
» Convidar le yen de grado, mas ninguno non osaba:
» El rey D. Alfonso tanto avie la grand' Saña.
» Antes de la noche en Burgos del entro su carta,
» Con grand'recabdo e fuertemientre sellada:
» Que a mio Cid Ruy Diaz que nadi nol'diessen posada;
» E a quel que ge la diese sopiese vera palabra
» Que perderie los averes et mas los oyos de la Cara
» E aun demas los cuerpos e las almas.
» Grande duelo avien las yentes Christianas:
» Ascondense de mio Cid ca nol'osan decir nada ».

C'est-à-dire :

« Mon Cid Ruy-Diaz entra dans Burgos es-
» corté de soixante bannières. Les rues étoient
» pleines et les fenêtres garnies de citoyens em-
» pressés de le voir. Leur douleur étoit si grande
» que les pleurs couloient de leurs yeux, et qu'ils
» s'écrioient d'une commune voix : O Dieu, le
» bon vassal, s'il y avoit un bon maître ! ils
» lui auroient volontiers offert leurs maisons ;
» mais aucun n'osa s'y déterminer, tant on crai-
» gnoit la colère du roi D. Alfonse. Au cou-
» cher du soleil, il étoit arrivé, de sa part à
» Burgos, un messager avec une lettre forte-
» ment scellée, portant défense expresse à toute
» personne de donner asyle à mon Cid Ruy-
» Diaz, sous peine de perdre les biens, les yeux
» et même la vie. Tous les Chrétiens en eurent
» une grande douleur, mais n'osant adresser la
» parole à mon Cid, ils détournèrent la vue pour
» cacher leur admiration et leurs larmes ».

Je ne sais si cette traduction, purement lit-
térale, donnera quelque idée de la touchante
naïveté du texte. On ne connoît point l'au-
teur de ce poëme étonnant, malgré sa simpli-
cité, pour le temps où il a paru : on le croit
du milieu du douzième siècle.

C'est au commencement du treizième que vivoit le premier poète connu en Castille. Il se nommoit Gonzalo-Berceo, natif de Berceo dans le Guipuscoa, et moine du couvent de Saint-Milan. Il écrivit en vers de douze, treize et quatorze syllabes, la vie de Saint-Milan, celle de Saint-Dominique de Silos, et de plusieurs autres Saints espagnols. Il a laissé encore un poëme sur la Messe, et un autre sur la bataille de Simancas, où les Maures furent battus par Ramire II, roi de Léon. De tous ces ouvrages, la Vie de Saint-Dominique est le seul qui ait été imprimé. Gonzalo apprend à ses lecteurs qu'il a composé son poëme en espagnol, ne se sentant pas le talent nécessaire pour l'exécuter en latin.

« Quiero fer una prosa en Roman paladino
» En qual suele el pueblo fablar a vecino.
» Ca non so tan ledrado por fer otro latino (1).

Voici une autre pensée du même poëme

(1) Je veux faire un récit en *Roman* ordinaire et dans la langue usitée entre les habitans du pays, car je ne suis pas assez savant pour le composer en latin.

Il faut remarquer que ce mot *Roman* devenu *Romance*, est le nom générique de la langue castillane.

qui n'est pas dépourvue de justesse dans l'expression et les images :

« La cepa era buena emprendiò buen
sarmiento ;
» Non fue como canna que la torna el
viento (1).

Quelques-uns attribuent au même Berceo le fameux poëme d'Alexandre, qui contient toute la vie et les actions de ce héros. Un grand nombre de recherches et de controverses qui ont eu lieu pour déterminer l'époque précise et l'auteur de ce poëme, n'ont produit, en résultat, aucune certitude ; son antiquité seule n'est pas douteuse. Ce qui lui donne de l'importance, c'est qu'on le possède en entier, et que l'on y trouve des passages remarquables par la majesté et la justesse des expressions, principalement dans les peintures et les descriptions locales. Les vers en sont de treize et quatorze syllabes ; ce mètre est le plus ancien de tous ceux dont les Espa-

(1) Le cep étoit bon, et le sarment vigoureux qu'il produisit ne ressembla point à la canne légère qui cède à l'effort du moindre vent.

gnols ont fait usage. Ils le nomment *frances* ou *alexandrino*. Ils ont, en outre, trois autres mètres nommés *redondillo*, *de arte mayor* et *hendécasyllabe*. On entend par *redondillo* toute espèce de vers qui ne passe pas huit syllabes ; il se subdivise en plusieurs autres espèces telles que le *redondillo mayor* de huit syllabes, l'*endecha* de sept, le *redondillo menor* de six. Les vers de cinq, quatre et trois syllabes sont nommés *de pie quebrado* (de pied rompu). On rencontre beaucoup de ceux-ci dans les anciennes poésies; il est naturel de croire que les proverbes, les sentences dont l'expression doit être brève et concise, ont été l'origine de ces vers de petites mesures.

Les vers de douze syllabes furent nommés par excellence de *arte mayor*. Alfonse le sage les employa dans son poëme de *Las querelas*, ou Plaintes contre la rébellion de son fils D. Sanche. Néanmoins, comme il avoit fait usage auparavant de la mesure de treize et quatorze syllabes, à l'exemple de Berceo, ce mètre peut être regardé comme le plus ancien.

L'*hendécasyllabe*, ou vers de onze syllables, n'a été employé que postérieurement par les Espagnols. Ils l'empruntèrent, au seizième siècle, des italiens qui, eux-mêmes, le

devoient aux Latins. Le vers saphique tel que :

« *Jam satis terris nivis atque diræ*, etc.

Et le vers phaleuque tel que :

« *Passer mortuus est meæ puellæ*, etc.

étoient des vers hendécasyllabes.

Le mot *copla*, que l'on trouve souvent dans les poètes espagnols, signifie, en général, toute espèce de combinaison métrique. Son étymologie est dans le mot *copulare* ou *adcopulare rhytmos*. On l'employe aussi comme équivalent du mot *œuvres*, ou receuil des œuvres d'un auteur : *Las coplas de jorge Manrique; las coplas de mingo Revulgo*. Il est probable que notre mot couplet, sans avoir le même sens, a la même étymologie.

Quant à la rime, on croit qu'elle existoit avant que les Goths descendissent dans le midi, et que les Sarrasins pénétrassent dans l'Occident. Quelques écrivains ont même prétendu que, dès le siècle d'Auguste, les poètes s'étoient familiarisés avec cette consonnance qui fut mise au nombre des figures de rhétorique. On trouve, il est vrai, quelques exem-

» Y que muestras la frente
» Con calva y sobrecejo.
» Pero yo los respondo :
» Muchachas, no me meto
» En si ha quedado alguno
» Otodos se cayeron,
» Solo podre deciros
» Que de amores y juegos,
» Quando mas se acerca
» La muerte, trata el viejo.

Au premier coup-d'œil, il ne paroît pas qu'il y ait de rime dans ces vers. Il n'y en a point, en effet, dans tous les impairs; et il ne doit point y en avoir; mais les second, quatrième, sixième, etc., sont des *assonantes*, parce que chacun d'eux a pour ses deux dernières voyelles un *e* et un *o*.

« Un étranger, dit M. Bourgoing (Tableau » de l'Espagne moderne), pourroit assister dix » ans au spectacle espagnol sans se douter de » l'existence de ces *assonantes*, et de l'asser- » vissement qui en résulte; et, après avoir été » mis sur la voie de les reconnoître, il a encore » beaucoup de peine a en retrouver la trace, » lorsqu'il les entend débiter sur la scène; » mais ce qu'il lui est si difficile de saisir n'é- » chappe pas à un espagnol, quelque illettré

» qu'il soit. Dès le second vers d'une longue
» tirade d'*assonantes*, celui-ci a découvert
» quelle est la suite des voyelles finales dont
» le règne commence ; il attend, aux endroits
» marqués, leur retour périodique, et un ac-
» teur ne tromperoit pas impunément son at-
» tente : rare facilité qui tient à l'organisation
» délicate des peuples du midi ! »

Les poètes espagnols des temps reculés, font usage de la rime quand ils écrivent en latin ; c'est de-là peut-être qu'elle a été transportée dans la poésie nationale. Une épitaphe de l'an 1333, conservée dans la cathédrale de Tolède, est ainsi conçue :

« Mitibus hic mitis, tamen hostibus esse studebat
» Hostis ; fulgebat propter certamina litis.

Si on la divise aux césures marquées par la rime, on trouve qu'elle prend cette forme :

« Mitibus hic mitis,
» Tamen hostibus esse studebat
» Hostis ; fulgebat
» Propter certamina litis.

Voici maintenant une autre épitaphe de l'an 1326, auprès de laquelle je placerai une

inscription espagnole du même temps, afin de rendre l'analogie et la filiation plus sensibles.

« Hoc positus tumulo fuit expers improbitatis ;
» Intùs et extrà fuit immensæ probitatis.
» Largus, magnificus fuit, dans omnia gratis,
» Et speculum generis, totius fons bonitatis.

Voici l'inscription espagnole :

« D. Sancho obipso de avila como señor honrado,
» Dio muy buen exemplo, como fue buen prelado
» Fizo este monasterio de S. Benito llamado,
» Y dio le muy grandes algos, por do es substentado ».

Je ne parlerai point de quelques rhytmes particuliers à la poésie espagnole, tels que le vers à écho, l'*esdrujulo*, l'*espinela*, etc. détails qui appartiennent spécialement au mécanisme de la versification. Mon but, dans cette digression, n'a été que de rendre familières quelques expressions que l'on pourra rencontrer dans la suite de l'ouvrage, et j'en reviens à des circonstances plus intéressantes du premier âge de la littérature espagnole.

Je n'ai fait que citer, plus haut, le nom du poète roi D. Alfonse, personnage cher aux sciences et aux lettres; je dois un hommage plus complet à sa mémoire : c'étoit le dixième roi de Castille. Il tint sa cour à Tolède, et fut surnommé *el sabio* (*le sage*), à cause de son savoir. Ce fut lui qui fit tracer les fameuses tables astronomiques nommés Alfonsines, que l'on conserve encore précieusement dans la cathédrale de Séville. Il perfectionna le code espagnol appelé *Las siete partidas*, parce qu'il est divisé en sept parties correspondantes aux sept lettres qui composent le nom d'Alfonse. Il introduisit la langue nationale dans tous les actes judiciaires et les écritures publiques; exemple qui fut bientôt imité en Angleterre par Edouard III. Un grand nombre d'ouvrages furent traduits, par son ordre, en langue castillane. Non content de répandre de grosses sommes pour l'avancement des sciences, il donna lui-même l'exemple de l'étude et du succès; malheureusement il ne put, dans ses travaux, se mettre tout-à-fait au-dessus du goût et de l'esprit de son siècle. Entre autres ouvrages de ce grand homme, il en est un fort singulier dans la bibliothèque royale de Madrid. Il fut composé en l'an 1272; c'est un

poëme, ou plutôt un traité de la pierre philosophale écrit en chiffres et en caractères magiques. On croit que ce livre appartenoit à la collection du marquis de Villena, et fut au nombre de ceux que sauva l'évêque de Ségovie. Gil Gonzales de Avila, dans son Histoire de l'Église de Séville, a donné l'introduction en vers espagnols de cet ouvrage, intitulé: *Thesoro*. Le poète roi y déclare qu'il avoit invité un fameux chymiste d'Alexandrie en Egypte, à lui enseigner l'art de faire de l'or; qu'ils l'ont pratiqué ensemble tous les deux, et qu'il a acquis, par ce moyen, une parfaite connoissance de la pierre philosophale. Voici comment il s'exprime à ce sujet:

« La piedra que llaman philosophal
» Sabia facer, e me la ensenò.
» Fizimos la juntos: despues solo yo.
» Conque muchas veres creció mi caudal
» E viendo que puede facerse esta tal,
» De muchas maneras, mas siempre una cosa
» Yo vos propongo la menos penosa,
» Por mas excelente e mas principal ».

Cette pierre philosophale, trouvée par D. Alfonse, n'auroit-elle pas été, de la part de cet homme au-dessus de son siècle, une allégo-

rie sous laquelle il auroit voulu persuader à ses peuples et à ses voisins, qu'il avoit un pouvoir surnaturel? Son livre et ses *chiffres magiques* ne déguiseroient-ils pas des règles ou principes de gouvernement et d'administration, plus particulièrement celle des finances, qui a été long-temps enveloppée en Europe, sous des formes mystérieuses? Dans ce sens, le roi D. Alfonse a pu dire qu'il avoit trouvé la pierre philosophale; et son maître, cet Egyptien d'Alexandrie, avoit pu lui donner la science d'une langue hyéroglifique connue seulement de la classe appellée à gouverner les peuples.

Alfonse est l'auteur d'un grand nombre d'ouvrages. Il existe, dans la bibliothèque de Tolède, un volume in-folio, manuscrit en espagnol, sur papier, et contenant uniquement ses *Mélanges*. On y trouve un Traité du Purgatoire de Saint-Patrice, en Irlande; c'est peut-être là l'origine de la fameuse vision d'Odænius rapportée par quelques écrivains irlandais. On attribue encore à Alfonse, l'introduction du papier dans l'Espagne chrétienne; mais il paroît que les Mahométans en connoissoient l'usage antérieurement, car Sarmiento assure qu'il a vu un papier manuscrit

à la date de 1261. Je ne m'étendrai point davantage sur l'Histoire littéraire d'Alfonse ; sa carrière politique fut moins heureuse. Compétiteur de Richard, duc de Cornouaille, pour la couronne impériale, il eut le malheur de voir son rival l'emporter sur lui : sa prétendue découverte de la pierre philosophale, ne put lui fournir assez d'or pour suffire à toutes ses largesses. Il fut obligé d'y suppléer par des taxes pesantes imposées sur ses sujets. Ceux-ci se lassèrent de voir leur monarque plus occupé du cours des astres que de la prospérité de son royaume. Ils se révoltèrent. Son second fils, D. Sanche, se mit à leur tête et lui ravit sa couronne. C'est ce même D. Sanche qui effaça un peu la honte de ce triomphe par des victoires plus glorieuses sur les Maures, et à qui l'histoire a donné le surnom de *El bravo*.

Le prince D. Juan Manuel, cousin du malheureux Alfonse, cultiva, avec succès, comme lui, la poésie. Son ouvrage intitulé : *El conde Lucanor*, publié par Argote de Molina, est composé de quarante-neuf nouvelles, dont chacune est terminée par une petite moralité : en voici une que je n'ai jamais lue que là :

» Non aventures mucho tu riqueza
» Per consejo del home que a pobreza.

C'est-à-dire :

« N'aventure point tes richesses d'après les
» conseils de l'homme qui n'a rien ».

Les poésies de ce prince sont, en général, plus correctes que celle de D. Alfonse.

A cette époque appartient un poète satyrique et original, qui avoit échappé long-temps aux recherches de tous les biographes, et qui a été découvert par Louis Velasquez, chevalier de l'ordre de Saint-Jacques. C'est Juan Ruys, archiprêtre de Hita, qui vivoit en 1330; ses ouvrages manuscrits sont dans la bibliothèque de Tolède. Le manuscrit est en fort mauvais état ; beaucoup de feuilles manquent, d'autres sont inintelligibles ; j'essayerai cependant d'en faire connoître un fragment tel que Velasquez l'a publié.

Le sujet de ce poëme est une contestation entre *Carnaval* et *Carême*. Le premier est battu par *Mercredi des Cendres*, et reste sur le carreau jusqu'à la Semaine sainte, où reprenant l'usage de ses sens, il entre de nouveau dans la lice. Il envoye un défi à son adversaire, par son second, *Dom Déjeûner*, fixant le jour de Pâques pour celui du combat. *Carême* ne se croit pas obligé de relever le gand

d'un ennemi qu'il a vaincu ; d'ailleurs il se trouve fort affoibli, et sans moyens de renouveller sa provision de marée pour restaurer ses forces : il gagne donc du temps, et assigne Jérusalem pour le lieu du rendez-vous. En conséquence, il s'habille en pélerin et s'évade le samedi saint. Sur ces entrefaites, deux puissants Empereurs arrivent dans le monde : *Dom Chair* et *Dom Amour*. Ils font une entrée triomphante. L'auteur décrit les instrumens de musique en usage alors, et l'accueil que les nouveaux venus reçoivent dans chaque classe du peuple. Une dispute s'élève entre elles pour savoir qui recevra *Dom Amour*, Chaque parti expose ses raisons et ses droits à la préférence; mais *Dom Amour* les refuse tous, montre une prédilection décidée pour l'auteur, en sa qualité d'ancien serviteur de sa famille, et choisit son domicile pour le sien. Par malheur, les appartemens se trouvent trop étroits pour des hôtes aussi splendides; on dresse une tente d'où, sous la forme d'une vision, on a le coup-d'œil des quatre saisons de l'année. L'auteur s'enquiert d'un vieux domestique de *Dom Amour*, où son maître a passé le temps de son absence. Il apprend que le Pélerin a passé l'hiver sous le beau ciel de

l'Andalousie : celui-ci se plaint de ce que, arrivé à Tolède au commencement du carême, on lui a fermé les portes de la ville ; il a frappé à celles de tous les couvens, mais en vain. Pour dernière ressource, il s'est présenté dans la ville de Castro, où il a été fort bien reçu, et où il a passé fort agréablement le temps de pénitence; enfin, l'illustre voyageur se trouvant bien remis, après cette époque, se rend à la foire d'Alcala, puis va courir le pays, et abandonne ainsi notre pauvre auteur qui, n'aimant point la vie solitaire, va consulter une vieille nommée *Trota Conventos*. La méchante sorcière lui conseille de conter fleurette à une nonne pour se consoler, et lui peint les délices d'un amour de cette espèce. Non contente de donner un si bon avis, elle se prête à en favoriser l'exécution, va trouver une novice à qui elle a rendu autrefois quelques services, parle en faveur de l'archiprêtre, et négocie toute l'affaire, en agente très-zélée. Il y a ici un long dialogue où les propositions de l'officieuse vieille, la résistance et les objections de la prudente religieuse sont exposées tour-à-tour. *Trota Conventos* peint le caractère de l'archiprêtre; la nonne consent enfin à le recevoir sur un pied honorable, et meurt au bout de

deux mois. Désolé, comme de raison, l'archiprêtre engage l'obligeante entremetteuse à lui procurer une autre femme. Elle s'adresse à une maure qui la refuse tout net. A cette occasion l'auteur rapporte les chansons qu'il a composées pour les Juifs et les Maures; les airs, avec accompagnement de divers instrumens, sont propres à la danse, et faits pour être chantés par des aveugles et des ménestriers ambulans.

Trota Conventos meurt. L'auteur lui fait une belle épitaphe, peint les ravages de la mort et l'ingratitude des héritiers. L'ouvrage finit par un préservatif contre les attaques soudaines de la mort : il consiste à se tenir toujours muni du bouclier des bonnes œuvres.

Tel est, à-peu-près, le plan de ce bizarre poëme dont une partie est inintelligible aujourd'hui. L'un des vers de la fin dit expressément que l'ouvrage fut terminé en 1378. Il n'est pas dénué d'invention, et paroît être une satyre violente des mœurs du temps; il abonde en réflexions morales et en descriptions assez animées des vices de quelques personnages de la cour. S'il étoit possible que Rabelais eût lu cet ouvrage, on seroit tenté de croire qu'il l'a pris pour modèle. L'archiprêtre

mérite le nom de *Pétrone espagnol*, par l'extrême liberté et la chaleur cynique qu'il a mises dans ses peintures.

Peu de temps après la publication de ce singulier ouvrage, et à la fin du quatorzième siècle, vécut D. Pedro-Lopez-de-Ayala, qui a laissé à l'histoire, comme à la poésie, des monumens précieux. Il traduisoit Tite-Live, à-peu-près vers le même-temps où le savant Bénédictin Pierre Berchorius rendoit le même service à la France. Ayala traduisit encore du latin le traité de Boëce : *de Consolatione philosophiæ*, et celui d'Isidore : *de Summo bono*; de l'italien, la chûte des princes de Bocace et l'Histoire de Troie, par Guido-Colonna. Il vécut sous quatre rois : Pierre, Henri II, Jean I.er et Henri III, dont il écrivit les Chroniques. Celle des trois premiers a été imprimée; mais celle de Henri III est restée en manuscrit dans le couvent de Saint-Martin, à Madrid. On y trouve une lettre originale de Bajazet à Henri III, remarquable en ce qu'elle occasionna la fameuse ambassade que celui-ci députa vers Tamerlan, et dont il chargea Ruy-Gonzalez-de-Clavijo. Argote de Molina en a publié une relation fort curieuse; on reproche à Ayala d'avoir montré

deux mois. Désolé, comme de raison, l'archiprêtre engage l'obligeante entremetteuse à lui procurer une autre femme. Elle s'adresse à une maure qui la refuse tout net. A cette occasion l'auteur rapporte les chansons qu'il a composées pour les Juifs et les Maures; les airs, avec accompagnement de divers instrumens, sont propres à la danse, et faits pour être chantés par des aveugles et des ménestriers ambulans.

Trota Conventos meurt. L'auteur lui fait une belle épitaphe, peint les ravages de la mort et l'ingratitude des héritiers. L'ouvrage finit par un préservatif contre les attaques soudaines de la mort : il consiste à se tenir toujours muni du bouclier des bonnes œuvres.

Tel est, à-peu-près, le plan de ce bizarre poëme dont une partie est inintelligible aujourd'hui. L'un des vers de la fin dit expressément que l'ouvrage fut terminé en 1378. Il n'est pas dénué d'invention, et paroît être une satyre violente des mœurs du temps; il abonde en réflexions morales et en descriptions assez animées des vices de quelques personnages de la cour. S'il étoit possible que Rabelais eût lu cet ouvrage, on seroit tenté de croire qu'il l'a pris pour modèle. L'archiprêtre

mérite le nom de *Pétrone espagnol*, par l'extrême liberté et la chaleur cynique qu'il a mises dans ses peintures.

Peu de temps après la publication de ce singulier ouvrage, et à la fin du quatorzième siècle, vécut D. Pedro-Lopez-de-Ayala, qui a laissé à l'histoire, comme à la poésie, des monumens précieux. Il traduisoit Tite-Live, à-peu-près vers le même-temps où le savant Bénédictin Pierre Berchorius rendoit le même service à la France. Ayala traduisit encore du latin le traité de Boëce : *de Consolatione philosophiæ*, et celui d'Isidore : *de Summo bono ;* de l'italien, la chûte des princes de Bocace et l'Histoire de Troie, par Guido-Colonna. Il vécut sous quatre rois : Pierre, Henri II, Jean I.er et Henri III, dont il écrivit les Chroniques. Celle des trois premiers a été imprimée; mais celle de Henri III est restée en manuscrit dans le couvent de Saint-Martin, à Madrid. On y trouve une lettre originale de Bajazet à Henri III, remarquable en ce qu'elle occasionna la fameuse ambassade que celui-ci députa vers Tamerlan, et dont il chargea Ruy-Gonzalez-de-Clavijo. Argote de Molina en a publié une relation fort curieuse; on reproche à Ayala d'avoir montré

deux mois. Désolé, comme de raison, l'archiprêtre engage l'obligeante entremetteuse à lui procurer une autre femme. Elle s'adresse à une maure qui la refuse tout net. A cette occasion l'auteur rapporte les chansons qu'il a composées pour les Juifs et les Maures; les airs, avec accompagnement de divers instrumens, sont propres à la danse, et faits pour être chantés par des aveugles et des ménestriers ambulans.

Trota Conventos meurt. L'auteur lui fait une belle épitaphe, peint les ravages de la mort et l'ingratitude des héritiers. L'ouvrage finit par un préservatif contre les attaques soudaines de la mort : il consiste à se tenir toujours muni du bouclier des bonnes œuvres.

Tel est, à-peu-près, le plan de ce bizarre poëme dont une partie est inintelligible aujourd'hui. L'un des vers de la fin dit expressément que l'ouvrage fut terminé en 1378. Il n'est pas dénué d'invention, et paroît être une satyre violente des mœurs du temps; il abonde en réflexions morales et en descriptions assez animées des vices de quelques personnages de la cour. S'il étoit possible que Rabelais eût lu cet ouvrage, on seroit tenté de croire qu'il l'a pris pour modèle. L'archiprêtre

mérite le nom de *Pétrone espagnol*, par l'extrême liberté et la chaleur cynique qu'il a mises dans ses peintures.

Peu de temps après la publication de ce singulier ouvrage, et à la fin du quatorzième siècle, vécut D. Pedro-Lopez-de-Ayala, qui a laissé à l'histoire, comme à la poésie, des monumens précieux. Il traduisoit Tite-Live, à-peu-près vers le même-temps où le savant Bénédictin Pierre Berchorius rendoit le même service à la France. Ayala traduisit encore du latin le traité de Boëce : *de Consolatione philosophiæ*, et celui d'Isidore : *de Summo bono* ; de l'italien, la chûte des princes de Bocace et l'Histoire de Troie, par Guido-Colonna. Il vécut sous quatre rois : Pierre, Henri II, Jean-I.er et Henri III, dont il écrivit les Chroniques. Celle des trois premiers a été imprimée; mais celle de Henri III est restée en manuscrit dans le couvent de Saint-Martin, à Madrid. On y trouve une lettre originale de Bajazet à Henri III, remarquable en ce qu'elle occasionna la fameuse ambassade que celui-ci député vers Tamerlan, et dont il chargea Ruy-Gonzalez-de-Clavijo. Argote de Molina en a publié une relation fort curieuse ; on reproche à Ayala d'avoir montré

deux mois. Désolé, comme de raison, l'archiprêtre engage l'obligeante entremetteuse à lui procurer une autre femme. Elle s'adresse à une maure qui la refuse tout net. A cette occasion l'auteur rapporte les chansons qu'il a composées pour les Juifs et les Maures; les airs, avec accompagnement de divers instrumens, sont propres à la danse, et faits pour être chantés par des aveugles et des ménestriers ambulans.

Trota Conventos meurt. L'auteur lui fait une belle épitaphe, peint les ravages de la mort et l'ingratitude des héritiers. L'ouvrage finit par un préservatif contre les attaques soudaines de la mort : il consiste à se tenir toujours muni du bouclier des bonnes œuvres.

Tel est, à-peu-près, le plan de ce bizarre poëme dont une partie est inintelligible aujourd'hui. L'un des vers de la fin dit expressément que l'ouvrage fut terminé en 1378. Il n'est pas dénué d'invention, et paroît être une satyre violente des mœurs du temps; il abonde en réflexions morales et en descriptions assez animées des vices de quelques personnages de la cour. S'il étoit possible que Rabelais eût lu cet ouvrage, on seroit tenté de croire qu'il l'a pris pour modèle. L'archiprêtre

mérite le nom de *Pétrone espagnol*, par l'extrême liberté et la chaleur cynique qu'il a mises dans ses peintures.

Peu de temps après la publication de ce singulier ouvrage, et à la fin du quatorzième siècle, vécut D. Pedro-Lopez-de-Ayala, qui a laissé à l'histoire, comme à la poésie, des monumens précieux. Il traduisoit Tite-Live, à-peu-près vers le même-temps où le savant Bénédictin Pierre Berchorius rendoit le même service à la France. Ayala traduisit encore du latin le traité de Boëce : *de Consolatione philosophiæ*, et celui d'Isidore : *de Summo bono* ; de l'italien, la chûte des princes de Bocace et l'Histoire de Troie, par Guido-Colonna. Il vécut sous quatre rois : Pierre, Henri II, Jean I.er et Henri III, dont il écrivit les Chroniques. Celle des trois premiers a été imprimée; mais celle de Henri III est restée en manuscrit dans le couvent de Saint-Martin, à Madrid. On y trouve une lettre originale de Bajazet à Henri III, remarquable en ce qu'elle occasionna la fameuse ambassade que celui-ci députa vers Tamerlan, et dont il chargea Ruy-Gonzalez-de-Clavijo. Argote de Molina en a publié une relation fort curieuse ; on reproche à Ayala d'avoir montré

espagnole a reçu, depuis, sa dignité et son harmonie. Néanmoins, ses premières productions ne laissent pas que d'être parsemées de traits brillants et de beautés originales. Elles abondent en belles maximes de morale et de politique, et on peut dire que, chez aucun peuple, la poésie n'eut une enfance moins grossière. Tout ce que nous avons avancé, prouve que les Espagnols n'étoient point dépourvus de science et d'instruction, à une époque où presque toute l'Europe étoit enveloppée dans les ténèbres de l'ignorance.

CHAPITRE III.

Deuxième époque de la littérature espagnole.

JEAN II fils de Henri III monta sur le trône en 1407. C'est avec son règne que commence le second âge de la poésie espagnole.

Les auteurs du temps comparent sa cour à celle d'Apollon. Le roi, lui-même, étoit un grand favori des muses et un excellent juge, en fait de poésie. Il entendoit et parloit facilement le latin, se plaisoit dans la conversation des hommes de génie, et encourageoit tous ceux qui annonçoient des talens. Mais, malgré ses brillantes qualités, il eut la foiblesse de se laisser gouverner par ses favoris. Cette conduite lui attira la haine de ses sujets, qui la portèrent jusqu'à massacrer à Valladolid, Don Alvar de Luna l'un des amis du monarque.

Je ne dirai plus rien du Marquis de Villena qui mourut vers le milieu de ce règne, mais dont la carrière littéraire étoit terminée à la fin du quatorzième siècle. Il eut la sagesse de passer sa vieillesse dans la retraite et le silence.

Je me concentrerai dans la cour de Jean II, où tous les grands se piquoient d'imiter l'exemple de leur souverain. Perez de Gusman, seigneur de Batres est le premier qui se présente. Il fut à la fois historien et poëte. Les *Cancioneros* imprimés sont remplis de ses productions dont on trouve aussi quelques unes dans le manuscrit de Juan Alfonse de Baena. Il est l'auteur d'un poëme intitulé: *Las sententias, y coplas de bien vivir*, imprimé à Lisbonne en 1564. Il publia la chronique du roi Jean, et écrivit en prose, la vie de tous les hommes qui, sous ce règne, se distinguèrent dans les armes ou les lettres. Cet ouvrage intitulé: *Claros varones Españoles*, est fort estimé. A son imitation, Fernan del Pulgar, en écrivit un autre qu'il dédia à Isabelle reine de Castille.

Guzman eut pour contemporain l'illustre D. Inigo Lopez de Mendoza, Marquis de Santillana, qui naquit en 1398. Ce fut un personnage moins remarquable encore par l'éclat de son nom, que par se vastes connoissances et ses occupations militaires, politiques, philosophiques et littéraires. Le plus considérable de ses ouvrages imprimés est le livre des *proverbios* écrit en *redondillos*, pour l'amuse-

ment du roi D. Juan II, et l'instruction de son fils D. Henri de Castille, qui lui succéda sous le nom de Henri IV. Ce livre, comme celui de Salomon, que le Marquis avoit pris pour modèle, est rempli des plus saines leçons de la morale et de la politique; les trois stances suivantes donneront une idée de son style et de l'esprit de l'écrivain:

« Hijo mio mucho amado,
» Para mientes;
» No contrastes a las gentes
» Mal su grado:
» Ama y seras amado
» Y podras
» Hazer lo que no haras
» Disamado. . . . . (1).

» Y sea la repuesta tal
» Muy graciosa,
» No turca ni soberviosa,
» Mas honesta.
» O hijo, quan poco cuesta

---

(1) Mon fils bien aimé; dispose toi à m'entendre; ne fais point violence à tes peuples. Aime et tu seras aimé et tu feras ce qu'il te seroit impossible de faire si tu étois haï.

» Bien hablar,
» Y sobrado amenazar
» Poco presta. . . . . (1).

» Inquiere con gran cuydado
» La sciencia,
» Con estudio y diligencia
» Reposado:
» Non codicies ser ledrado
» Por loor,
» Mas sciente reprehensor
» Del pecado (2).

Les autres productions du Marquis de Santillana sont:

1°. Un traité sur les favoris, intitulé: *Doctrina de privados*. D. Alvar de Luna y est représenté comme interlocuteur, donnant des conseils à son successeur, lui dictant la conduite qu'il doit tenir dans le ministère, et

---

(1) Que tes réponses ne soient, ni dures, ni hautaines; qu'elles soient obligeantes et honnêtes. Il en coûte peu, mon fils, pour parler avec douceur, et les menaces orgueilleuses ne servent à rien.

(2) Travaille avec zèle et application à acquérir la science. N'ambitionne point d'être savant pour en tirer vanité, mais seulement pour connoître tes défauts et t'en corriger.

l'engageant, sur-tout, à ne pas suivre son exemple.

2°. Un poëme sur la création du monde ; conservé en manuscrit dans la bibliothèque de l'église d'Oviédo.

3°. Un autre sur le combat naval qui se donna entre les Gênois d'une part, et les flottes combinées d'Aragon et de Navarre, en 1435.

4°. Une collection de proverbes espagnols qui a été réimprimée avec d'autres pièces fort curieuses, en 1737, par D. Grégorio-Mayans.

Enfin une lettre fort intéressante, faisant partie de la correspondance qu'il entretint avec le grand connétable de Portugal, D. Pédro, fils de l'Infant D. Pédro, duc de Coïmbre. Le marquis de Santillana donne, dans cette lettre, un état de la littérature espagnole, et cite tous les hommes qui la cultivoient alors, tels que Fernan-Perez-de-Guzman, Alfonse-Alvarez-de-Illescas, Francisco-Impérial, Fernan-Sanchez-de-Talavera, D. Pédro-Velaz-de-Guévara, Juan-de-Gayoso, Alfonse-de-Moravan, et autres dont, pour la plupart, on ne connoît aujourd'hui que les noms; mais je ne m'arrêterai qu'aux écrivains du premier ordre, entendant par-là tous ceux qui ont

exercé une influence directe sur les progrès de la littérature.

L'ouvrage que le marquis de Santillana avoit étudié avec le plus de soin, et où il avoit puisé cette élévation de style et de pensées, cette manière large et ferme dont il enrichit sa langue, étoit la *divina comedia* du Dante, dont nous avons déjà fait remarquer l'heureuse influence. Les premiers écrivains castillans s'étoient tous formés par l'étude approfondie de ce poète italien, et ils professoient pour lui une admiration qui leur fit donner le nom de *Dantistas*. Le marquis de Santillana étoit un des plus zélés partisans de cette école.

Tous les personnages illustres du temps avoient été, ainsi que le connétable de Portugal, jaloux d'entretenir des relations littéraires avec lui; et la Bibliothèque impériale de France possède quelques lettres écrites de sa main.

Il mourut en 1458, emportant les regrets de tous ceux qui connoissoient sa personne ou son talent. Le fameux Juan-de-Ména, dont je parlerai bientôt, composa, à cette occasion, un petit poëme intitulé : *Coronacion*, dans lequel il suppose qu'ayant été transporté

au Parnasse, il y a vu les Muses et les Vertus couronnant le marquis de lauriers. Il lui paye, avec autant de justice que d'élégance, les divers tributs d'éloges qui lui sont dûs comme philosophe, poète, guerrier et chrétien.

Le premier duc de l'Infantado étoit fils du marquis de Santillana. Il ordonna, par son testament, que tous les ouvrages de son père, ainsi que sa bibliothèque, seroient substitués dans la famille à l'instar des immeubles, et conservés dans son palais de Guadalaxara, où il existe, dit-on, une collection précieuse de manuscrits.

Après le marquis de Santillana, se présente Juan de Ména de Cordoue, son contemporain et son ami, qui naquit en 1411 et mourut en 1456. Le roi Juan II l'avoit pris dans une si grande affection, qu'il le retint constamment à la cour, et corrigea même de sa propre main quelques-uns des ouvrages de son poète favori. La plus célèbre production de Juan de Mena, est son Labyrinthe (el laberinto), écrit en trois cents octaves d'*arte mayor*, ce qui l'a fait nommer: *Las tres cientas de Juan de Mena.* L'ouvrage est divisé en sept parties, d'après le nombre des planètes connues alors. L'auteur sup-

pose qu'il a été transporté dans une grande plaine où étoit le palais de la Fortune; il y a été guidé par la Divine Providence, qui lui est apparue sous la figure d'une belle Vierge. Sous ces auspices, toutes les parties de la terre se présentent successivement à ses regards, puis la Providence lui montre trois cercles: sur l'un d'eux, qui est dans un mouvement continuel, se peint le présent; les deux autres, qui sont immobiles, représentent le passé et l'avenir. Le poète dit avoir vu, dans les cercles du présent et du passé, une multitude de personnages portant leur nom écrit sur leur front. Dans le cercle de l'avenir, il n'a pu appercevoir que des formes vagues et des simulacres voilés qui échappoient rapidement à sa vue. Tous ces personnages sont rangés sous l'influence des sept planètes, système qui étoit fort en vogue alors. Cette disposition ouvre un vaste champ à l'histoire de son siècle et des précédens; il peint, avec beaucoup de vérité, les caractères qu'il passe en revue; fait une généalogie des rois d'Espagne jusqu'à Juan II, à qui il dédia son ouvrage, puis ajoute qu'ayant voulu prendre une connoissance plus précise des heureux événemens qui devoient remplir ce règne, toute la vision s'étoit évanouie.

Ce poëme, sur lequel je me suis un peu étendu, parce qu'il est un des monumens principaux de la vieille poésie, a été commenté par Fernan Nunes de Guzman surnommé *el Pinciano*, pour le distinguer de Guzman l'historien.

Parmi les auteurs qui se distinguèrent dans le siècle de Jean, je citerai encore le Bachelier Fernan-Gomez de Cindad-Réal. Il fut médecin du roi pendant quarante-quatre ans, et bien au fait, par conséquent, des intrigues de cette cour. Ses Lettres, imprimées à Burgos en 1499, jettent un grand jour sur les actions et les caractères des principaux personnages du temps. La dépravation des mœurs, à cette époque, excita la bile d'un poète dont l'ouvrage est cité dans D. Quichotte, sous le nom emprunté de *Coplas de Mingo Rébulgo*. C'est une satyre écrite en forme de dialogue pastoral entre le berger *Mingo* ou Dominique, et *Gil Arebato*. Le poète, enveloppé du manteau de l'allégorie, peint énergiquement les vices du roi Henri quatrième du nom, fils de Jean II, et l'accuse d'être un mauvais berger qui néglige son troupeau. Le berger bégue *Tartamudo* est Moyse, *Chris*

toval Mexia, le Messie, et le *Meco Moro*, Mahomet. Sous l'emblême de leurs troupeaux confondus, abandonnés, paissant à l'aventure, le satyrique fait entrevoir la ruine prochaine du royaume où Chrétiens, Juifs et Mahométans vivoient entremêlés, sans surveillance et sans subordination.

Les uns ont attribué cette satyre à Juan de Ména ; les autres à Rodrigo de Cota, un plus grand nombre à Fernan del Pulgar, et cette dernière opinion est celle de l'historien Mariana. Un grand poids en sa faveur, est le commentaire qui accompagne toujours le texte pour en éclaircir les passages obscurs, et qui est évidemment du Pulgar. Quant aux vices de ce Henri IV, la satyre la plus mordante manque de couleurs pour les peindre. Il est demeuré constant qu'il favorisa l'infidélité de la reine avec Bertran de la Cueva, et qu'à ce premier scandale il joignit celui de le créer comte de Ledesma, à titre de récompense. Le fruit de ces amours adultères fut la princesse Jeanne qui eût le malheur de voir sa légitimité publiquement contestée. Bien du sang fut versé à cette occasion, et l'infortunée finit par être confinée

dans un couvent qui fut désigné sous le nom de *la Bertrandina*, en mémoire de l'infamie dont il avoit terminé l'histoire.

Cet événement étranger par lui-même à mon sujet, s'y rattache cependant par une circonstance bien remarquable : c'est que, par suite de ces scandaleux démêlés et de la réclusion de Jeanne, Isabelle, sœur de Henri, devint héritière du royaume de Castille et, en donnant sa main à Ferdinand roi d'Aragon, réunit, pour toujours, les deux plus beaux royaumes d'Espagne. Sous les auspices de cet heureux couple, les lumières firent des progrès rapides. Sur la limite de leur siècle s'élève un poète distingué, Juan de la Encina, brillant précurseur de tous ceux que le seizième alloit voir éclore. Il avoit accompagné le marquis de Tariffa dans son voyage de Jérusalem, et il mit en vers le récit de cette expédition. Il s'est placé au premier rang par la force et l'harmonie de ses vers ; il traduisit en espagnol les Eclogues de Virgile, et en fit une application fort ingénieuse aux événemens qui signalèrent le règne de Ferdinand et d'Isabelle. Ce fut aussi en l'honneur de ces Souverains qu'il composa son poëme du *Triomfo de la fama* et son *Arte de poesia castellana*. A

tous ces noms il faut ajouter celui de Jorge Manrique, fils du comte de Parèdes, à qui le talent de la poésie sembla passer par droit d'héritage. A l'exemple de son père, il composa plusieurs élégies et pièces érotiques où l'on trouve de la grace et l'art peu commun alors de profiter des ressources de la langue.

En résumant cet aperçu rapide des progrès de la littérature pendant le quinzième siècle, nous voyons que Juan de Ména avoit introduit dans la langue l'élèvation du style. Jorge Manrique l'avoit poli, en lui donnant un systême de versification plus naturel. Le marquis de Santillana commença à lui faire connoître l'harmonie des italiens; enfin Juan de la-Encina prouva qu'elle étoit capable de se plier à tous les tons du drame, en donnant, sur l'art dramatique, des préceptes aussi complets qu'on pouvoit l'espérer alors.

Si l'on veut avoir des renseignemens plus étendus sur l'origine et les progrès de la poésie castillane, j'engage les amateurs à lire l'Opuscule de Louis Velasquez sur les origines de la langue castillane, le premier tome des Œuvres posthumes du P. Martin Sarmiento, Bénédictin, ayant pour titre: *Memorias para la historia de la poesia y poetas españoles*,

et la collection déjà citée des poésies castillanes antérieures au quinzième siècle, par le P. Tommaso Antonio Sanchez. Pour moi, comme mon intention n'est pas de faire une poétique, mais seulement un tableau historique et rapide de la littérature espagnole, je me renfermerai dans mon plan et ne ferai que ranger les écrivains suivant l'ordre des époques auxquelles ils ont appartenu. J'essayerai seulement de faire connoître, par quelques citations et par de courtes analyses, le caractère de leur talent, afin de diriger le goût et de fixer les idées de ceux qui se livreront à l'étude de leur langue.

CHAPITRE IV.

Troisième époque de la littérature espagnole.

Tous les écrivains de l'âge précédent avoient une diction mâle et dure qui perdit un peu de son originalité par l'étude de l'école italienne à laquelle se livrèrent ceux du siècle où nous entrons. Mais comme, par ce commerce avec une muse étrangère, celle de l'Espagne parvint à un meilleur goût et à une expression parfaite, il faut absoudre, en faveur des grâces, les poètes qui eurent le courage de leur sacrifier.

On peut regarder le seizième siècle comme l'âge d'or de la poésie espagnole et l'époque du rétablissement des Belles-Lettres dans le royaume. Il fut l'un des asyles des muses bannies de l'Orient, et vit renaître le bon goût, dans le même temps où la poésie italienne, sous l'influence de Sannazar, du Bembo, de l'Arioste et sous les auspices des Médicis, se relevoit de l'accablement où elle étoit tombée depuis la mort de Pétrarque. Les premiers au-

teurs de cette brillante révolution en Espagne furent Juan Boscan Almogaver de Barcelone, Garcilaso de la Vega, Hurtado de Mendoza, Luis de Léon et Fernando Herrera; mais ce fut Boscan qui eut la gloire de faire le premier pas dans la carrière et de montrer aux Espagnols toute l'élégance, l'étendue et la flexibilité de leur langue. Son goût s'étoit formé et son esprit considérablement agrandi dans ses voyages à la suite de l'empereur Charles V qui l'estimoit beaucoup. Boscan avoit sur-tout apprécié, pendant son séjour en Italie, l'agrément et les avantages du vers hendécasyllabe; il sentoit ceux que la langue castillane en retireroit s'il pouvoit parvenir à le lui faire adopter. Il en forma effectivement le dessein et raconte ainsi, lui même la circonstance qui l'y détermina:

« Me trouvant un jour à Grenade, avec Na» vagero ambassadeur de la république de Ve» nise, et traitant avec lui de quelques sujets » relatifs aux Belles-Lettres, tels que le génie » et la variété des langues, il me demanda » pourquoi je n'essayois pas de familiariser la » mienne avec le sonnet et quelques autres » formes poétiques usitées en Italie, et il m'en» gagea avec instance à en faire l'épreuve. Je

» partis quelques jours après pour me rendre » chez moi. Dans la longueur et la solitude du » chemin, la question et les instances de Na- » vagero me revenoient si souvent à l'esprit que » je commençai à essayer ce genre de versifi- » cation. J'éprouvai, dans le commencement, » quelques difficultés, à cause du grand art » qu'elle exige et du peu de rapport qu'elle a » avec la nôtre. Mais bientôt je crus m'apper- » cevoir que mes efforts obtenoient quelques » succès, et peu-à-peu j'apportai dans cet essai » plus d'ardeur et d'attention. J'avoue cepen- » dant que la fatigue d'un travail aussi nouveau » pour moi m'auroit rebuté plus d'une fois, si » je n'avois été soutenu par les avis de Garci- » laso qui sont faits pour régler, non seule- » ment mon opinion, mais celle de l'univers » instruit. Louant toujours mon entreprise et » me donnant la marque d'approbation qui » pouvoit me flatter le plus, en suivant mon » exemple; il fit si bien que je me livrai exclu- » sivement à ce travail, etc. »

Boscan eut à combattre de longues habi- tudes et des préjugés nationaux. La médio- crité envieuse ne manqua pas de déprécier les beautés de la poésie adoptive. Malgré cette opposition, il persista dans son projet et donna

de si beaux exemples à l'appui de sa doctrine, qu'elle triompha enfin de tous les obstacles. Il composa, dans le goût italien, des sonnets et des pastorales qui eurent un grand succès. Dans les sonnets et les chansons, il prit pour modèle Pétrarque; dans les tercets, le Dante et Pétrarque encore; dans les octaves, Politien, l'Arioste, et surtout le Bembo. La plus remarquable des productions de Boscan est une épître à D. Diego Hurtado de Mendoza, dans laquelle il combat l'exagération de la philosophie stoïque et fait l'éloge de la modération en tout, avec une profondeur de pensée, une justesse d'expression, un art de mêler ensemble le *grave* et le *doux*, de satisfaire à-la-fois l'esprit et la raison, dont Horace seul avoit jusques-là possédé le secret. Cette épître, toute dans la manière du poète romain, est comparable à ses plus belles, et peut passer, si j'en juge d'après l'impression qu'elle m'a faite, pour une des productions les plus distinguées de la poésie moderne. Il s'y trouve un tableau de la vie champêtre et du bonheur domestique, qui prouve qu'après l'ode *Beatus ille qui procul negotiis*, etc., il restoit encore des choses nouvelles à dire sur cette matière. Boscan traduisit aussi du grec, en vers

blancs (*Sciolti*) à la manière du Trissino, la fable de Héro et Léandre, ainsi qu'une tragédie d'Euripide, qui contribua beaucoup à former le style de son ami Garcilaso de la Véga.

Ce célèbre personnage qui partagea avec Boscan la gloire d'introduire les formes et le mètre de Pétrarque dans la langue espagnole, eut d'autres titres encore à l'admiration de son pays. Il étoit fils de Garcilaso de la Véga, ambassadeur du roi catholique à la cour de Rome, petit-fils du célèbre historien Hernan Pérez de Guzman, et chevalier de l'ordre d'Alcantara. Il se distingua de bonne heure dans la carrière des armes, et notamment au siége de Tunis où il reçut deux blessures sous les yeux de Charles V. Il le suivit dans l'expédition du Piémont, ayant sous ses ordres douze cents hommes d'infanterie, et fut mortellement blessé à l'assaut d'un fort près de Fréjus, n'étant encore âgé que de trente-trois ans. Cette perte fut si sensible à l'empereur, qu'il fit passer au fil de l'épée toute la garnison. Ainsi périt, dans la fleur de l'âge, un guerrier de la plus belle espérance et un génie accompli. Le nom de prince des poètes espagnols lui a été donné à juste titre, puisqu'il est le premier qui ait

porté la langue et la poésie castillane à leur plus haut point de perfection. Des sonnets moraux et galants, des eclogues remplies d'intérêt, des élégies sur tout qui respirent cette philosophie douce et vraie dont Tibulle est le premier modèle, voilà les différens ouvrages qui ont rempli la carrière poétique de Garcilaso. Dans une épître à Boscan, il peint avec des graces nouvelles, le charme et les droits de l'amitié. Son style est tel qu'il l'attend lui-même d'un pareil sujet :

« No le potra faltar en vos materia,
» Ni sera menester buscar estilo
» Presto, distinto, de ornamento puro
» Tal qual a culta epistola conviene (1).

Voici l'extrait d'une fameuse eclogue de ce poète, considérée par les Espagnols d'un goût pur, comme la production la plus parfaite de leur langue en ce genre. Il y règne une couleur antique, une passion vraie, et une grande variété de sentimens et d'images. Le sujet,

(1) Avec vous la matière ne manquera pas, et il ne sera pas nécessaire de faire de grands efforts pour trouver un style pur, élégant, rapide, tel que le demande une épitre soignée.

d'ailleurs, en est fort intéressant par lui-même; c'est la complainte de deux bergers accablés, l'un par l'infidélité, l'autre par la mort de sa maîtresse : ils semblent disputer le prix du malheur.

Salicio commence par une apostrophe très-animée, dans laquelle il reproche à Galathée son inconstance, et compte les plaisirs qu'elle lui a enlevés. « Par toi, dit-il, je goûtois le » silence des forêts ; je me plaisois dans la re» traite des rochers solitaires; par toi, j'aimois » les lits de verdure, la fraîcheur du matin, » le calme du soir, la blancheur du lys, » le parfum de la rose. Hélas ! combien tu » différois de moi dans tes goûts, et qu'il y » avoit peu de rapport entre mes sentimens et » ceux que cachoit ton ame parjure !.... Le » sinistre corbeau me l'avoit annoncé ! coulez » mes pleurs, coulez sans contrainte.

» Combien de fois, dormant dans la forêt, » j'eus le pressentiment de mon malheur ! et » je me croyois le jouet d'une illusion vaine ! » je rêvois qu'à l'heure de midi je conduisois » mon troupeau vers le Tage, pour le désal» térer. Arrivé sur les bords du fleuve, je ne » découvrois plus son onde qui avoit disparu » et, je ne sais par quel artifice, s'étoit frayé

» un autre chemin. Brûlé par les ardeurs de » l'été, je n'en allois pas moins poursuivant » le cours égaré de cette eau capricieuse ». Coulez mes pleurs, etc.

La mobilité de l'onde, cet emblême de l'inconstance, est employée là d'une manière ingénieuse et nouvelle. Plus loin l'amour prend un autre langage et la tristesse fait place à des idées voluptueuses :

« A qui, maintenant, fais-tu entendre le » doux son de ta voix? Sur qui jettes-tu le » charme de tes regards? Où as-tu placé ta foi » violée? Quel est le cou fortuné qui reçoit la » chaîne de tes beaux bras » ?

Le dernier couplet est remarquable par la délicatesse des sentimens.

« Si tu refuses de venir à mon secours, » n'abandonne pas pour cela un séjour que tu » as tant aimé. Si c'est ma présence que tu » crains, reviens ingrate, je vais quitter des » lieux où tu m'as quitté. Ici est un bocage » épais; là une prairie brillante de verdure; au- » près une source limpide naguère confidente » de mon bonheur, aujourd'hui dépositaire » de mes larmes. A peine en serai-je éloigné » que l'usurpateur de ta foi va venir t'y join- » dre. Mais après l'avoir perdue, que pourrai-je

» regretter? Qu'il vienne! Qu'il ajoute encore
» cette dépouille à tous les biens qu'il m'a
» ravis »!

Ici finit la complainte de Salicio. Nemoroso lui succède; sa douleur a un caractère plus sombre, parce qu'il a perdu jusqu'à l'espérance.

« Eaux brillantes et pures qui avez l'éclat du
» cristal, arbres dont elles réfléchissent le feuil-
» lage, oiseaux qui agitez ici vos querelles,
» vous m'avez vu bien étranger au malheur
» que j'éprouve aujourd'hui !...

» Dans ce même vallon où aujourd'hui je
» me plains et où le repos me fatigue, je me
» suis vu heureux.... Oh félicité fragile et pas-
» sagère, ô Élisa! O toile d'un fil trop délicat,
» livrée avant le temps au tranchant aiguisé de
» la mort! Ce coup devoit atteindre de préfé-
» rence la trame de ma vie, de cette vie plus
» forte que le fer, Élisa, puisqu'elle a pu ré-
» sister à ta perte....

» Que sont devenus tes beaux yeux dont les
» regards, partout où ils se détournoient, par-
» tout où ils s'attachoient, portoient mon ame
» comme suspendue à leurs mouvemens? Où
» est cette main délicate à laquelle mes sens
» épris offroient tant d'hommages; et tes che-
» veux auprès desquels l'or étoit sans éclat, où

» sont-ils? Où est ton sein d'albâtre? Où est » la colonne d'ivoire qui soutenoit avec grâce » et fierté le toit doré de ton élégante struc- » ture? Tout est maintenant englouti, ô des- » tinée affreuse, dans cette terre froide, dé- » serte, implacable »!

Dans une autre stance, le berger raconte l'accident qui lui a enlevé l'objet de son amour.

« J'ai toujours présente à la mémoire cette » nuit ténébreuse, lamentable, où Lucine te » réservoit une épreuve si cruelle! Il me sem- » ble encore entendre ta voix céleste implorer, » dans cette crise effrayante, l'inexorable divi- » nité. Et toi, brutale et rustique déesse, où » étois-tu alors? C'est en riant que tu as laissé » expirer ma bien-aimée sous mes yeux!...

» Divine Élisa, aujourd'hui que tu parcours » de tes pieds immortels ce ciel immense dont » tu peux contempler les mouvemens et l'éten- » due, pourquoi m'oublies-tu? Pourquoi ne » demandes-tu pas que le moment s'accélère » où doit être brisée cette enveloppe mortelle » qui me retient sur la terre? Ah! quand pour- » rai-je, dans le troisième cercle de ce ciel que » tu parcours, libre avec toi, pressant ta main » dans la mienne, chercher d'autres monta-

» gnes, d'autres ruisseaux, d'autres fleurs, » d'autres ombrages, me reposer à tes côtés et » t'avoir toujours devant mes yeux sans l'in- » quiétude de te perdre!

La fin de cette idylle est tout-à-fait dans le goût de Virgile.

» Nos bergers n'eussent pas mis de terme à » leurs plaintes, si l'aspect des nuages colorés » de pourpre et d'or par le soleil couchant, » ne les avoit avertis que le jour alloit dispa- » roître. Déjà on voyoit les ombres descendre » du flanc obscur de la montagne. Revenant » à eux comme d'un songe, et le soleil, dans » sa fuite, ne laissant après lui qu'un foible » reste de lumière, ils rappellèrent leurs trou- » peaux et se retirèrent lentement ».

D. Diégo Hurtado de Mendoza, ami et contemporain de Boscan et de Garcilaso, adopta leurs principes. Poète lui-même, guerrier et homme d'état, ce triple caractère lui donna une grande influence dans la révolution qui changea la face littéraire de l'Espagne. Il étoit fils de D. Inigo Lopez de Mendoza, premier marquis de Mondejar. Placé de bonne heure dans l'université de Salamanque, il s'appliqua, avec un égal succès, à l'étude du latin, du grec, de l'hébreu et des langues orientales. Il

joignit, à l'avantage d'une naissance distinguée, celui de jouir d'une grande faveur à la cour. Les plus éminentes dignités se réunirent en sa personne. Il fut commandeur de l'ordre d'Alcantara, conseiller d'état de l'empereur Charles V, son ambassadeur successivement à Venise, à Rome, et au fameux Concile de Trente où il se fit remarquer. Il avoit, dit l'histoire, un aspect repoussant qui, joint à une grande sévérité de mœurs, lui fut préjudiciable en plusieurs occasions; mais son génie naturel, secondé par l'étude des maîtres d'Italie, triompha des préventions, et Mendoza fut reconnu ponr un des premiers écrivains de son siècle. Sa poésie, néanmoins, semble conserver quelque teinte de son caractère. Elle est, en général, dure, peu harmonieuse, et dominée par l'expression de la vieille école; ses efforts en prose ont été plus heureux. Tandis qu'il étudioit dans l'université de Salamanque, il composa le petit roman intitulé : *Aventures de Lazarille de Tormes*, qui a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe; mais ce n'est qu'un essai qui ne donnoit point encore l'idée du grand talent que Mendoza a montré, dans ses *Guerres civiles de Grenade*. Le

mérite d'historien distingué se relève encore en lui par l'autorité de contemporain bien instruit ; son neveu, le marquis de Mondejar, commandoit en chef la mémorable expédition qui porta les derniers coups à l'empire des Maures d'Espagne. L'on ne peut trop louer cette production vraiment classique, où, par la noblesse du style et l'élévation des sentimens, l'historien se soutient souvent à la hauteur de Salluste et de Tacite.

Le début seul de son ouvrage suffira pour prouver à quel point il s'étoit pénétré de l'esprit de ces grands écrivains (1).

« Je sais, dit-il, que beaucoup de choses,
» dont je vais rendre compte, paroîtront
» d'une légère importance et peu dignes de
» l'histoire, comparées à ce qui a été écrit
» d'un si grand intérêt sur l'Espagne.

» De longues guerres variées dans leurs évé-

---

(1) Bien se que muchas cosas de las que escribiere pareceran a algunos livianas y menudas para historia, comparadas a las grandes que de España se hallan escritas.

Guerras largas de varios sucesos; tomas y desolaciones de ciudades populosas; reyes vencidos y presos; discordias entre padres y hijos, hermanos y hermanos,

» nemens; des villes florissantes prises et dé-
» truites; des rois vaincus et chargés de fers;
» des discordes entre les pères et les fils, les
» frères et les frères, tantôt dépouillés, tantôt
» ressaisis de leurs biens, souvent moissonnés
» par le glaive; des familles éteintes, des scep-
» tres changés de main : voilà sans doute un
» vaste champ, un texte inépuisable pour
» les historiens. Moi j'ai choisi une carrière
» plus étroite, carrière stérile, pénible et sans
» gloire; mais elle présente des leçons utiles à
» ceux qui viendront après nous. En effet,
» l'insurrection de quelques brigands, des at-
» troupemens d'esclaves, des réunions tumul-
» tueuses de paysans, des haines entre parti-

---

desposeidos, restituidos, y otra vez muertos a hierro; acabados linages; mutadas sucesiones de reynos: libre y estendido campo y ancha salida para las escritores. Yo escogi camino mas estrecho, trabaxoso, esteril y sin gloria; pero provechoso y de fruto para los que adelante vinieren: comienzos baxos; rebelion de salteadores, junta de esclavos; tumulto de villanos; competencias, odios, ambiciones y pretenciones; dilacion de provisiones; falta de dineros; inconvenientes o no creidos, o tenidos en poco; remision y floxedad en animos acostumbrados a entender, proveer y disimular mayores cosas. Y asi no sera cuidado perdido con-

» culiers, de frivoles compétences d'autorité,
» le dénuement d'argent, des retards dans les
» approvisionnemens, des contre-temps im-
» prévus ou réputés de peu d'importance, de
» la négligence et de la mollesse sur de petites
» choses dans des esprits habitués à entendre,
» à traiter, à dissimuler de grandes affaires,
» voilà les obscurs débuts et les misérables
» causes de la guerre que je décris. Mais ma
» peine ne sera pas perdue si, en examinant
» avec fruit des événemens peu remarquables
» dans leur origine, je fais voir combien il est
» difficile de porter remède à des malheurs
» publics devenus insensiblement extrêmes.
» On verra cette guerre jugée dans nos foyers
» de peu de conséquence, considérée dans

---

siderar de quan livianos principios y causas particulares se viene a colmo de grandes travaxos, dificultades y daños publicos, y quasì fuera de remedio. Vera se una guerra al parecer tenida en poco y liviana dentro de casa, mas fuera estimada y de gran coyuntura; que en quanto duró, tuvo atentos y no sin esperanza los animos de los principes amigos y enemigos, lexos y cerca. Primero cubierta y sobresanada, y al fin descubierta parte con el miedo y la industria, y parte criada con el arte y ambicion. La gente que dixe, po-

» l'étranger comme un événement très-impor-
» tant; guerre dont la durée devoit exciter
» la sollicitude ou l'espérance des princes nos
» amis, et de nos ennemis voisins ou éloignés.
» D'abord le mal resta caché ou fut guéri su-
» perficiellement; mais bientôt mis à décou-
» vert par la crainte et la vigilance, il fut ali-
» menté par la ruse et l'ambition. Ces rassem-
» blemens que j'ai indiqués formèrent peu-
» à-peu des corps d'armée, mirent l'Espagne
» dans la nécessité de mouvoir ses forces pour
» arrêter leurs progrès, déterminèrent le roi
» à sortir de son repos pour se porter au foyer
» de l'incendie, et à confier sa défense à son
» frère D. Juan d'Autriche, fils de l'Empereur
» Charles, les succès du père devant être pour
» le fils une obligation de rendre de sa personne
» ce compte honorable que donne toujours la

---

cos a pocos junta, representada en forma de exercitos; necessitada España a mover sus fuerzas para alajar el fuego; el Rey salir de su reposo y acercar se a ella; encomendar la empresa a D. Juan de Austria su Hermano, hijo del emperador D. Carlos, a quien la obligacion de las victorias del padre moviese a dar cuenta de si que nos muestra el suceso. Enfin pelearse cada dia con enemigos, frio, calor, hambre; falta de municiones y de aparejos en todas partes, daños nuevos,

» victoire. Enfin il fallut combattre et lutter » tous les jours contre l'ennemi, le froid, la » chaleur et la faim. Faute de munitions et » d'équipages de guerre, les privations et la » mort exercèrent par-tout de continuels ra» vages. Il fallut enfin reconnoître, dans un » ennemi trop méprisé, une nation belliqueuse » debout, armée toute entière, pleine de sé» curité dans ses positions et ranimée par le » secours des Turcs et le voisinage des Bar« bares. Vaincue et soumise, on verra cette » nation expulsée de son pays et de ses foyers, » les hommes et les femmes chargés de fers, » les enfans captifs, vendus à l'encan ou trans» portés loin de la terre qui les avoit vu naître, » captivité et transmigration pareilles aux » plus cruelles dont l'histoire nous ait conservé » la tradition; et cependant, pour nous, les

---

muertes a la continua: hasta que vimos a los enemigos, nacion belicosa, entera armada, y confiada en el sitio, en el favor de los barbaros y turcos; vencida, vendida, sacada de su tierra, de sus casas y bienes, presos y atados hombres y mugeres; niños cautivos vendidos en almoneda, o llevados a habitar a tierras lexos de la suya: cautiverio y transmigracion no menor que las que de otras gentes se leen por las histo-

» succès étoient si difficiles, les victoires si
» chèrement payées, qu'on douta souvent quel
» étoit celui du vainqueur ou du vaincu que le
» ciel vouloit punir ».

Mendoza légua à Philippe II sa bibliothèque, qui fait encore aujourd'hui un des plus précieux ornemens de l'Escurial. Ses principaux ouvrages ont été imprimés à Madrid en 1616, sous ce titre : *Obras del insigne caballero D. Diego de Mendoza.*

Fernando de Herrera non moins zélé que les précédens pour le succès de la même réforme, marcha sur les traces de Garcilaso et composa, comme lui, des élégies, des stances et des sonnets dans le goût italien. On dit qu'il étoit aussi l'auteur de plusieurs poëmes intitulés : *la Bataille des Géants, celle de Lépante, l'Enlèvement de Proserpine, les Amours de Lausino et de Corona*, etc.; mais ces ouvrages ne sont point venus jusqu'à nous. Dans ce qui est resté de Herrera, on distingue une imitation judicieuse des anciens,

---

rias. Victoria dudosa y de sucesos tan peligrosos que alguna vez se tuvo duda, si eramos nos otros, o los enemigos, los a quien dios queria castigar.

une grande pureté de style, et une élévation soutenue dans les pensées, qualités qui lui valurent, dans le temps, le surnom de *Divin*. Il est vrai qu'alors l'enthousiasme étoit fort prodigue d'un titre qui perd un peu de sa valeur, quand on songe que des écrivains d'un mérite supérieur n'en ont point été revêtus.

Plusieurs autres poètes, enflammés par les écrits de ceux que je viens de citer, embrassèrent leur parti avec chaleur et joignirent, comme eux, à une saine doctrine l'exemple qui la fait toujours prévaloir. On compte, dans ce nombre, Gutiere de Cetina, D. Louis de Haro, et les trois portugais Jorge de Montemayor, Hernando de Acuña et Saa de Miranda, qui tous adoptèrent le mètre des Italiens, et le transportèrent avec succès dans la langue castillane.

La révolution dont Boscan avoit donné le signal ne s'opéra point, comme je l'ai déjà dit, sans trouver, dans l'orgueil national, de fortes oppositions. Elle eut un adversaire ardent et obstiné dans Christoval de Castillejo, résident alors à Vienne en qualité de secrétaire du prince Ferdinand, qui devint empereur dans la suite. L'éloignement ne l'empêcha

pas de se déchaîner contre ses compatriotes, et de faire ses efforts pour arrêter les progrès du nouveau goût. Sa bile s'exhala particulièrement dans une satyre intitulée : *Pétrarquistas*, où il oppose aux novateurs Boscan, Garcilaso, Mendoza, les poètes de la vieille école Juan de Ména, Jorge Manrique, Garci-Sanchez, Cartagena et Torres-Naharro ; ceux-ci accusent les autres d'avoir sacrifié à la nouveauté et introduit en Espagne un vers qui *marche avec des pieds de plomb.*

Malgré ses détracteurs, le nouveau goût triompha de la satyre et des préjugés. Il se propagea rapidement et ne trouva plùs que des partisans dans la génération qui succéda aux fondateurs de la nouvelle école. Une foule de bons esprits, qui n'auroient pas eu la force d'introduire ses principes, eurent le discernement d'y soumettre leur goût et arrivèrent, dans plusieurs genres, à une perfection remarquable, sur-tout sous les rapports de la pureté du langage et de l'harmonie poétique. Quelques-uns même ouvrirent des carrières que n'avoient point tentées les Boscan, les Garcilaso et autres. Ceux-ci ne s'étoient guères adressés qu'à Erato et Polymnie, muses faciles et moins avares de faveurs que leurs com-

pagnes. Quelques-uns de leurs disciples osèrent invoquer l'altière Calliope, et en furent bien accueillis. Le premier qui se signala parmi les poètes lyriques du temps fut le frère Louis Ponce de Léon, né à Grenade vers l'époque où florissoient Boscan et Garcilaso. Il atteignit, dès son premier essor, une hauteur où parvinrent difficilement, et que ne dépassèrent jamais ses imitateurs; mais la brillante réputation que lui valurent ses productions poétiques est à peine une compensation de la malheureuse célébrité qu'il acquit par les persécutions auxquelles il fut en butte pendant presque tout le cours de sa vie. L'homme qui montroit, dans ses ouvrages, le plus d'enthousiasme pour les beautés de la religion, qui peignoit avec le plus d'énergie les bienfaits et la grandeur de Dieu, fut inhumainement persécuté par le Saint-Office, pour avoir, contre la défense de ce tribunal, communiqué à quelques-uns de ses amis qui n'entendoient pas le latin, une version en langue vulgaire de plusieurs livres de l'Ecriture Sainte. Une longue et pénible captivité, qu'il endura avec toute la constance d'un philosophe, honore son caractère autant que son talent honora son esprit. En

recouvrant sa liberté, il écrivit ces vers sur la porte de sa prison :

« Aqui la embidia y mentira
» Me tuvieron encerraddo.
» Dichoso el humilde estado
» Del sabio que se retira
» De aqueste mundo malvado!
» Y con pobre mesa y casa,
» En el campo deleytoso
» A solas su vida pasa,
» Con solo dios se compasa,
» Ni embidiado, ni embidioso! (1).

L'historien de sa vie raconte une anecdote qui caractérise la sérénité de son ame, et qui me paroît un trait à ajouter à ceux que l'on cite pour peindre la gravité flegmatique des Espagnols de cet âge. Lorsqu'après sa détention, il reparut à Salamanque pour reprendre

(1) Ici l'envie et le mensonge me tinrent enfermé. Heureux l'humble état du sage qui se retire de ce monde pervers! Qui sous un toit obscur, content d'une table frugale, passe une vie ignorée dans le calme et la liberté des champs; qui mettant en Dieu seul toute son espérance, n'est ni envieux, ni envié !

possession de sa chaire de théologie, une grande multitude, attirée par la curiosité, s'étoit rassemblée et se disposoit à l'entendre. Le professeur, aussi calme que si aucuns événemens ne l'en eussent éloigné, commença la séance par ces mots : NOUS DISIONS HIER, etc., et continua ses leçons, comme si leur cours ordinaire n'eût jamais été interrompu. L'étude profonde qu'il avoit faite des anciens n'avoit pas peu contribué, sans doute, à développer les germes d'élévation que la nature avoit mis dans son ame. Il avoit puisé abondamment dans cette source du grand et du beau. Ses odes sacrées sont empreintes de toute la majesté des prophètes. Parmi ses productions profanes, l'ode où il peint les amours de Rodrigue, le Pâris de l'Espagne, et la bataille du Guadalete, qui livra sa patrie aux Sarrasins, peut être citée comme un chef-d'œuvre de poésie et de patriotisme. Elle respire tout l'intérêt qui appartient à un événement dont les conséquences furent si funestes à l'Espagne ; j'ai cru devoir en donner une traduction littérale. Quoique dépouillée de son harmonieuse expression, j'ose assurer que le prestige seul des pensées lui suffira pour captiver l'attention du lecteur.

« Le roi Rodrigue et la belle Caba (1) se livroient, sans témoins, à leur amour sur les bords du Tage. Le Fleuve indigné élève tout-à-coup sa tête au-dessus des eaux, et parle ainsi à Rodrigue :

» Injuste ravisseur, tu prends mal ton temps pour goûter les fruits de ta violence. N'entends-tu pas, comme moi, le bruit des armes, la voix des guerriers, et le rugissement de Mars en fureur.

» Hélas, que ta joie fera verser de larmes! et cette beauté, que le ciel engendra dans un jour de colère, que de douleurs elle attire sur l'Espagne! qu'elle coûtera cher à l'empire des Goths!

» C'est la guerre, c'est la mort, c'est l'incendie que tu serres dans tes bras; c'est le gage d'une fatigue éternelle pour toi et pour tes sujets;

» Pour ceux qui rompent le sol fertile de la Bétique, qui peuplent les bords de l'Ebre, que nourrit la Lusitanie, et pour l'Espagne désolée dans toute son étendue.

---

(1) C'est ainsi que les Espagnols appellent la fille du Comte Julien.

» Le Comte (Julien) outragé, sacrifie son honneur à sa vengeance. Des murs de Cadix il appelle l'ennemi de sa patrie, et son ressentiment barbare ne donne aucun délai au malheur qui te ménace.

» Entends-tu retentir sur les plages de l'Afrique, l'accent guerrier de la trompette. Elle rassemble le Maure autour de ses bannières que l'on voit déjà flotter dans les airs.

» Déjà l'Arabe cruel brandit sa lance; il en frappe le vent; il prélude au combat: mille escadrons se réunissent en un moment.

» Ces cohortes couvrent le rivage. La mer disparoît sous leurs voiles; leurs cris tumultueux s'accroissent et retentissent jusqu'à la voûte du ciel. La poussière obscurcit l'air et dérobe le jour à nos yeux.

» Avec quelle précipitation ils montent sur leurs immenses vaisseaux! voi, comme ils tendent leurs bras vigoureux. L'écume de la mer étincelle sous les coups profonds de leurs rames.

» Le Dieu des vents dirige leurs poupes, et le grand Neptune ouvre à leurs escadres armées de pointes d'acier, une large entrée par le détroit d'Hercule.

» Malheureux! tu t'abandonnes encore à

de douces caresses ! le désastre qui approche ne t'avertit pas ; trop occupé de ta maîtresse tu n'as pas la force de jetter un regard vers le port consacré à Hercule.

» Vas donc, cours, vole, franchis la montagne escarpée ; empare-toi de la plaine ; ne ménage ni ton éperon ni ton épée ; agite comme la foudre ta lance meurtrière.

» Hélas, que de fatigues et de sueurs pour celui qui a endossé la cuirasse, pour le valeureux fantassin, pour les hommes et leurs coursiers !

» Et toi, divin Bétis, rougi de notre sang et de celui de l'étranger, que de casques brisés, que de nobles cadavres tu vas porter à la mer voisine !

» Mars en furie tient pendant cinq jours la victoire suspendue entre les deux armées ; le sixième, ô ma chère patrie ! le sixième, il te condamne à l'opprobre et à l'esclavage ! »

Louis de Léon brilla dans la carrière des lettres immédiatement après Boscan et Garcilaso. Il eut pour contemporain l'élégant et pur auteur de la *Diana enamorada*, Gil-Polo. Au commencement du siècle, Jorge de Montemayor avoit introduit en Espagne le goût de la poésie pastorale, et sa *Diana*

étant restée incomplète, plusieurs poètes essayèrent de l'achever. Nul n'obtint, dans cette entreprise, un succès plus brillant et mieux mérité que Gil-Polo qui ajouta les cinq livres de sa *Diana* aux sept dont se composoit celle de Montemayor. Cervantes, dans la fameuse Revue des livres de D. Quichotte, dit, à propos des trois Dianes qui s'y trouvent, que celle de Gil-Polo semble avoir été écrite par Apollon même: *Y la de Gil-Polo se guarde como si fuera del mismo Apollo*. L'exagération d'un tel jugement ne fait point de tort à cet ouvrage aussi remarquable par la décence des caractères et des personnages, que par la pureté et la propriété du style. L'auteur y a introduit plusieurs chansons et eclogues dans lesquelles il employe avec beaucoup d'art et de convenance les différents mètres dont est susceptible la poésie castillane. On y trouve aussi un épisode fort précieux intitulé : *Canto del Turia*, dans lequel il célèbre tous les poètes qu'a vu naître Valence sa patrie. C'est la Turia qui parle: elle dit que le Pô, le Mincio, le Rhône et la Garonne doivent porter envie à ses rivages. Ce morceau rempli de mérite sous le rapport de la poésie, n'est pas moins curieux sous celui de l'histoire. Il conserve les noms d'un

grand nombre de Troubadours provençaux et valenciens dont, sans lui, plusieurs seroient tout-à-fait ignorés aujourd'hui.

Tous les écrivains cités depuis le commencement de cette époque avoient produit des ouvrages excellents, mais peu nombreux encore. Non, sans doute, que leur imagination ne fut riche et féconde; mais ils sembloient n'avancer qu'avec une extrême réserve dans la nouvelle route qu'ils s'étoient tracée eux-mêmes. Le noble désir de réformer le goût de leurs compatriotes les détermina à ne publier que ceux de leurs ouvrages qu'ils jugeoient dignes de servir de modèles. Formés par leurs leçons et animés par leur exemple, leurs successeurs marchèrent avec plus d'assurance dans une route désormais frayée. L'étude des anciens et la trace récente des modernes ne permettoient plus de s'égarer, et pendant plus d'un demi siècle encore, les Espagnols restèrent fidèles à cette saine doctrine. Une foule de poètes trouva à moissonner dans un champ dont leurs devanciers n'avoient cueilli que la fleur. Je citerai à leur tête l'Anacréon de l'Espagne, D. Manuel Esteban de Villegas qui ajoutant à l'œuvre des réformateurs de la poésie, enrichit celle de son pays de toute la variété des

rhytmes grecs et latins. Il a traduit en entier Anacréon et Théocrite et a laissé, sous le titre de *Delicias*, un recueil de ses odes originales où il a fait passer toute la grâce et toute la pureté du poète de Teos. C'est là que l'on voit combien son esprit fut précoce. Il dit, dans sa première *Cantilena :*

» Mis dulces Cantilenas,
» Mis suaves delicias,
» A los veinte limadas,
» A los catorce escritas :
» Las primicias del alma,
» Las almas de la vida,
» En niñez engendradas
» Y en juventud nacidas ;
» A quien iran sujetas ? etc.

Où l'on voit que son talent fertile dès l'âge de quatorze ans étoit parfait à vingt. Il reste encore de Villegas un recueil d'eclogues intitulées : *Latinas*, où il ne se montre pas moins heureux dans l'imitation des Latins qu'il l'avoit été dans celle des Grecs. Le recueil de ses œuvres contient, en outre, plusieurs épitres et satyres dans lesquelles il manifeste toute la liberté de son esprit, l'étendue de son érudition et la sureté de sa critique. Ces qualités se font

remarquer surtout dans une satyre très-caustique où il combat les abus monstrueux de la comédie espagnole, principalement ceux qui faisoient la fortune de Lope de Véga et consorts. Il est impossible de professer, sur les matières de goût, une doctrine plus saine que celle de Villegas.

Deux frères, Lupercio et Barthólomé Argensola dignes émules de Villegas, travaillèrent d'après les mêmes principes et transportèrent dans la satyre morale et littéraire l'esprit caustique et gracieux d'Horace. La même époque vit naître une foule d'autres écrivains qui tous combattirent le mauvais goût dans des satyres fort ingénieuses, ou posèrent les principes du bon dans des productions didactiques dignes encore aujourd'hui de toute l'estime qu'elles obtinrent alors. Juan de la Cueva fameux par ses succès au théâtre et Barrahona de Soto non moins célèbre par son poëme des *Larmes d'Angélique*, si admiré de Cervantes, se distinguèrent particulièrement dans ce genre. Vicente Espinel qui avoit publié une excellente traduction de l'*épitre aux Pisons* composa un ouvrage intitulé: *Casa de la memoria* (temple de la mémoire) où il chante le nom et définit en très-beaux

vers le caractère de tous les grands poètes de son pays. Le pur et correct Jauregui s'immortalisoit par des traductions estimées encore aujourd'hui à l'égal des originaux. L'érudition et la critique prenoient, entre les mains d'Argote de Molina, tout le charme de l'invention et le poids de l'équité. Francisco de Rioja, Pedro de Espinosa, Francisco de Figueroa soutenoient avec éclat l'honneur de la poésie pastorale. Un autre Figueroa (Bartholomé Cayrasco) faisoit d'heureux essais du genre descriptif déjà mis en usage par Lupercio Argensola, dans son élégie sur les jardins d'Aranjuez. Enfin Luis de Ulloa publioit un poëme d'une autre espèce, la *Raquel*, ouvrage parfait sous le rapport du style et de l'intérêt, malheureusement trop court pour qu'on puisse mettre son auteur au rang des poètes épiques.

L'honneur d'enrichir l'Espagne d'une épopée étoit réservé à *D. Alonzo de Ercilla y Zuniga* auteur d'un ouvrage remarquable par des beautés du premier ordre, par des défauts sans exemple et par la manière singulière dont il a été composé. C'est un roman que la vie de ce poète né d'une famille noble de Biscaye, Chevalier de l'Ordre d'Alcantara

et gentil-homme de la chambre de l'empereur Rodolphe II. Il avoit été élevé à la Cour dès sa plus tendre jeunesse, comme page de Charles V et de Philippe II qu'il accompagna dans toutes leurs expéditions. Se trouvant, en 1554, à Londres avec ce dernier prince, il entendit parler d'une guerre qui avoit éclaté dans le royaume du Chili, entre les Espagnols et une nation belliqueuse connue sous le nom de *Araucanos*. Il prit parti sur le champ, comme volontaire, dans la cause de son pays et s'embarqua pour le nouveau monde. Arrivé à sa destination, il éprouva une suite d'aventures romanesques, comme tous les Espagnols qui passoient alors dans ces régions inconnues. Comme eux encore, il montra une valeur brillante et à toute épreuve. Mais ce qui le distingue, c'est qu'il mania la plume avec autant de succès que l'épée et que, sans préjudice de ses travaux militaires, il écrivoit pendant la nuit les événemens dont il avoit été témoin pendant la journée. Après un séjour de sept ans dans ce pays, il revint en Espagne, s'y maria et publia successivement, depuis l'an 1578 jusqu'en 1590, les trente-sept chants de l'*Araucana*. Voltaire, dans ses réflexions sur le poëme épique imprimées ordinairement à la suite de la Henriade,

a donné de celui-là une analyse où l'on trouve tout son goût et toute sa légèreté ordinaires. Les nombreux défauts et les beautés rares de l'ouvrage n'ont pas manqué de le frapper. Il me semble cependant qu'il a réduit celles-ci à trop peu de chose, et qu'en lisant l'*Araucana* avec moins de précipitation, il y eût trouvé plus de détails dignes d'être cités. Je conviens que, sous le rapport du plan et des caractères, l'ouvrage est au dessous du médiocre. On voit au premier coup d'œil, que l'auteur qui avoit cependant un génie original, n'a pu s'empêcher de copier les maîtres qu'il avoit lus. On retrouve en lui tour-à-tour des nuances d'Homère, du Tasse et de l'Arioste. On s'apperçoit que ses quatre premiers chants ont été composés dans un temps où il connoissoit plus le poète grec que les italiens avec lesquels il se familiarisa à son retour en Europe. Les chants suivants offrent des épisodes calqués sur ceux de la *Gierusalemme liberata;* un magicien Fiton dévoilant, comme le Merlin de l'Arioste, tous les mystères de l'avenir, et de petites moralités en tête des livres, telles qu'on en rencontre dans l'*Orlando furioso.* D'ailleurs, il n'y a pas plus d'art dans les transitions de l'*Araucana*, que de convenance dans

les situations. Au moyen d'un rêve ou d'une baguette magique, le poète se trouve transporté du Chili en Europe. La prise de St.-Quentin et la bataille de Lepante occupent plusieurs chants de son poëme. La manière dont est amené le récit de cette bataille est tout à fait plaisante. Le Magicien déclare à Ercilla que son histoire n'est pas complette, « et qu'il lui » faut encore un combat naval pour qu'il » puisse se vanter d'avoir décrit les événemens » de la mer aussi bien que ceux de la terre (1). Et sur le champ, le poète sensible à l'inspiration, s'en vient, de l'Océan pacifique, chercher son sujet dans la mer Méditerranée. C'est d'après toutes ces bisarreries que Voltaire a jugé l'ouvrage, et sous ce rapport, il en parle sévèrement, mais avec justice. Pour la rendre complète, cependant, il auroit dû ajouter que le véritable mérite de ce poëme consiste dans l'intérêt des détails, l'énergie de la pensée et la texture d'une versification presque toujours élégante, nerveuse et sonore. Il est di-

---

(1) « Solo te falta una naval batalla
» Con que sera tu historia autorisada,
» Y escribiras las cosas de la guerra
» Asi de mar, tambien como de tierra.

CHANT XXIII.

Ercilla, qui avoit sous les yeux une nature nouvelle, a profité de cette circonstance en peintre habile. Il a senti avec finesse et présenté avec art les idées d'un peuple sauvage, à l'aspect des images inconnues qui frappoient ses regards. Il a créé aussi des mots nouveaux qui furent adoptés dès lors dans la langue et l'ont été depuis dans le dictionnaire de l'Académie castillane.

Parmi les tributs nombreux d'admiration que l'enthousiasme patriotique à payés à la mémoire de ce poète, j'en citerai deux qui m'ont paru remarquables par leur force, ou leur poids. Espinel, dans son *Temple de la mémoire*, dit d'Ercilla :

« Que en el heroyco verso fue el primero
» Que honrò a su patria, y aun quiza el postrero (1) ».

---

de soucis je dédaignai les hommages que ma beauté m'attiroit. Mais bientôt la fortune fantasque se lassa de protéger mon indépendance; elle a troublé mon bonheur d'une manière si cruelle que je meurs aujourd'hui du mal que je bravois.

(1) Il fut le premier et sera peut-être le dernier qui ait honoré le vers héroïque dans sa patrie.

Cervantes qui, en matière de goût, est une autorité respectable, nomme l'Araucana le meilleur poême qui soit écrit en langue castillane et une des plus riches productions de la muse espagnole.

Le ciel de l'Amérique qui avoit développé avec tant d'énergie le talent d'Ercilla, fut aussi très-favorable à D. Francisco de Borja plus connu sous le nom de prince d'Esquillache, Chevalier de l'ordre de la Toison d'Or et Vice-Roi du Pérou. Il quitta cet emploi à la mort de Philippe III et revint s'établir à Valence son pays natal, où il consacra tous ses loisirs à la poésie. On lui doit des épitres et des odes dans la manière de Bartholomé Argensola qui avoit été son maître et qu'il avoit pris pour modèle. A-peu-près dans le même temps, le Comte de Rebolledo, Gouverneur du bas Palatinat, Général d'artillerie des armées de Flandres, puis Ambassadeur en Dannemarck, portoit dans le nord la réputation des muses espagnoles. Il est auteur d'une version fort estimée des psaumes de David, dans laquelle il a fait passer l'expression majestueuse du roi prophète. A cet ouvrage intitulé: *La selva sagrada*, succédèrent *la selva danica*, *la selva militar y po-*

litica, espèces de *fastes* dédiés à plusieurs souverains avec lesquels ses éminentes dignités le mettoient en relation.

C'est une circonstance remarquable et particulière à l'Espagne, que le rang où naquirent, et la noble profession qu'exercèrent la plupart des hommes auxquels sa poésie dut tant d'éclat. Ils joignoient presque tous l'avantage d'une naissance illustre, à la double gloire des lettres et des armes. C'est un prince du sang royal d'Aragon, le Marquis de Villena, qu'on peut regarder comme le créateur de la poésie espagnole. Parmi ceux qui le précédèrent ou le suivirent dans la carrière, on trouve des Princes, des Généraux, des Ambassadeurs, un Guzman, un Mendoza, un Manrique, un Garcilaso de la Vega qui meurt à trente-trois ans sur un champ de bataille, emportant avec lui la réputation du plus grand poète de l'Espagne. D'autres, tels que Juan de Mena, Boscan, etc., fêtés à la cour, furent presque élevés, par l'accueil qu'ils y reçurent, au rang de ceux que leur naissance y appelloit. Quelle influence de tels hommes ne durent-ils pas exercer sur le goût et dans les esprits de leurs compatriotes! Quel relief ne durent-ils pas donner à l'art qu'ils cultivoient

avec tant de succès? Ces circonstances expliquent la noblesse, la fierté même de la langue castillane; elle resta empreinte des tournures majestueuses que ces grands personnages lui avoient communiquées, et l'on retrouve encore aujourd'hui, jusque dans les expressions des dernières classes du peuple, la trace de sa noble origine.

Plusieurs des poètes que j'ai cités parurent en Espagne après le seizième siècle, seule époque où les Belles-Lettres y aient brillé d'un éclat vif et pur. Quelques-uns en prolongèrent le crépuscule jusque vers le milieu du dix-septième. Mais il ne faut pas se dissimuler que depuis long-temps le bon goût s'altéroit à l'entour d'eux. Pour conserver la mémoire de cette époque brillante, les Espagnols ont inventé un Parnasse sur lequel ils ont placé neuf de leurs plus célèbres poètes. Ce sont: Garcilaso de la Vega, Luis de Léon, Villegas, Lupercio et Bartholomé Argensola, le Prince d'Esquillache, le Comte de Rebolledo, Quevedo et Lope de Vega. Je parlerai de celui-ci à l'article du théâtre, ainsi que de quelques autres tels que Bermudez, Juan de la Cueva, etc. pour lesquels j'ai cru devoir faire un article particulier. Quant à Que-

vedo, je ne dois point l'omettre; il appartient encore au bon siècle. Je l'ai réservé pour l'article des prosateurs parmi lesquels est sa vraie place, quoique dans la multitude de ses productions poétiques, on en trouve plusieurs qui ne se ressentent nullement de l'époque de décadence à laquelle il vivoit. C'est un des écrivains les plus féconds de l'Espagne et plusieurs pages ne pourroient contenir les titres seuls de ses divers ouvrages. Sujets religieux et moraux, histoire, poésie, critique de tous les genres, il a presque tout embrassé, et l'on s'étonne comment il a pu y suffire, au milieu des emplois dont il fut chargé dans sa jeunesse, et des persécutions qu'il éprouva dans la suite, car la tournure piquante de son esprit et la calomnie toujours armée contre le mérite lui en suscitèrent de cruelles. Il fut détenu en prison long-temps et à plusieurs reprises; il se vit même réduit, par le séquestre de tous ses biens, à l'extrême misère. C'est dans une de ces circonstances, qu'il écrivit au premier Ministre Olivarez la belle et touchante lettre qui lui valut son élargissement. On rechercha et on découvrit les auteurs de la calomnie dont il avoit été la victime. On en fit une justice exemplaire. Mais malgré la satisfaction qu'il

obtint de la Cour, il refusa l'ambassade de Gènes qu'on lui offroit et se retira à la campagne où il se réduisit aux jouissances de l'étude et de la vie privée. Des souffrances cruelles, suite ordinaire d'une longue détention, vinrent encore troubler la fin de cette orageuse existence. La mort seule le délivra de toutes ses peines en 1655, comme il étoit âgé de 65 ans. Tel fut Quevedo, l'un des savans les plus profonds et des poètes les plus distingués de son temps. Sa jeunesse avoit été consacrée au service de son pays et il montra autant de prudence que de sagacité dans les différentes missions qu'il eut à remplir. Ses discours moraux prouvent la profondeur de son érudition et l'élévation de ses sentimens religieux; ses ouvrages littéraires, la sureté de son jugement et la délicatesse de son goût. Il possédoit si parfaitement l'hébreu qu'à la requête de l'historien Mariana, il fut chargé par le roi de revoir la nouvelle édition de la Bible d'Arias Montanus. Ses traductions d'Epictète et de Phocylides, ainsi que ses imitations d'Anacréon prouvent à quel point il étoit versé dans la langue des auteurs grecs. Celle des Latins lui étoit plus familière encore, si l'on en juge par la correspondance suivie

qu'il entretint depuis l'âge de vingt ans avec Juste Lipse, Chifflet et Scioppius. Comme poète, il excella dans le style galant et satyrique; comme prosateur, il posséda particulièrement cette tournure d'esprit que les Anglais admirent dans Swift et Butler, et dont Rabelais, chez nous, eût incontestablement le mérite original.

Quevedo, dans ce genre de satyre fort aimé des Espagnols, eut de nombreux imitateurs. Les plus distingués furent Saavedra et Guevara. Le premier composa *la republica litteraria*, ouvrage rempli d'observations judicieuses sur les écrits du temps. On doit au second le fameux roman de *el Diablo coxuelo* (le Diable boiteux) aussi connu chez nous qu'en Espagne, par l'excellente traduction qu'en a donnée le Sage. Le même traducteur nous a fait connoître un autre roman du même temps, le *Guzman d'Alfarache* de Marc Aleman, bien inférieur au précédent sous le rapport des caractères. Exploitant toujours avec succès la mine des romans espagnols, le Sage a encore puisé une grande partie des situations et des caractères de son Gil-Blas dans des mémoires, où, sous le nom emprunté de *el escudero Marcos de Obre-*

gon, Espinel a donné l'histoire des folies de sa jeunesse.

Je n'ajouterai plus qu'un nom à celui des poètes de ce bel âge, celui du meilleur des bons esprits, de l'immortel Miguel Cervantes. Son caractère, ses aventures, ses ouvrages sont trop connus pour que je puisse, sur ces articles, apprendre rien de nouveau à mes lecteurs. Plusieurs villes, en se disputant l'honneur de lui avoir donné le jour, lui payèrent le même tribut que l'antiquité avoit payé à la mémoire d'Homère. Dans un poëme intitulé: *Voyage au Parnasse*, il a esquissé le caractère des poètes de son temps. Ses productions dramatiques ne sont pas non plus sans mérite; mais il s'est mis au-dessus de tout et de lui-même par son incomparable roman de Don Quichotte, le chef-d'œuvre du bon sens et les délices de tous ceux qui en connoissent le prix.

L'éloquence de la chaire, dans ce beau siècle, s'éleva à la même hauteur que les autres branches de la littérature. C'est dans ce genre, surtout, que la majesté de la prosodie espagnole ajoute à l'effet moral de la pensée, en la revêtant d'une splendeur analogue à l'élévation du sujet. Le Père Luis de Grenade, que

l'on peut considérer comme le Bossuet de l'Espagne, acquit alors dans son pays et dans toute l'Europe une réputation justifiée encore aujourd'hui par les écrits qu'il a laissés. Ils forment une collection de huit volumes in-4°. qui a été réimprimée avec beaucoup de soin à Madrid en 1768, et sont considérés en Espagne comme des ouvrages classiques et des modèles d'onction pastorale. Je crois qu'on lira avec plaisir une invocation à Dieu, extraite du chapitre second de son *Introduction à la foi*. On trouvera difficilement dans les auteurs sacrés, à quelque siècle qu'ils aient appartenu, un morceau d'éloquence qui réunisse plus de profondeur à plus d'élévation et de dignité.

« O Dieu très-haut, très-clément, Roi des
» Rois, pure et noble essence, incompréhen-
» sible majesté, qui pourra te connoître?
» Tous les objets créés ont une nature et une
» faculté limitée: tu leur as assigné un nom-
» bre, un poids, une mesure; tu les as cir-
» conscrits; tu as signalé les limites de leur
» puissance. Le feu dans son action, le soleil
» dans sa lumière ont une étendue, une force
» immense, et cependant ils ont un but et
» reconnoissent dans l'espace des bornes qu'ils

» ne peuvent franchir. Nos sens, notre esprit
» peuvent les comprendre; mais toi, tu es in-
» fini; aucun cercle ne peut te contenir, au-
« cun entendement ne peut atteindre les der-
» nières bornes de ta substance. Tu es éternel
» en durée: ton être qui n'a point eu de com-
» mencement ne peut se mesurer par le temps.
» Tu es infini en puissance: tout ce qui est
» déjà, comme ce qui n'est pas encore, t'est
» soumis. Qui pourra te comprendre? Cette
» ame qui en nous est la vie, comment la dé-
» finir? Pure émanation de la tienne, nous ne
» saurions la concevoir. Dans ta sagesse éter-
» nelle, tu as voulu que toutes nos connois-
» sances lui soient transmises par nos sens (1);
» et, par des organes aussi bornés, nos per-
» ceptions ne peuvent atteindre jusqu'à toi!
» Tout ce qui est créé existe, non pour te com-
» prendre, mais pour t'aimer. Tout ce qui
» nous est connu élève la voix pour te rendre

---

(1) Todo nuestro conocimiento nace de nuestros sentidos que son las puertas por donde las imagenes de las cosas entran en nuestras animas, mediante las quales las conocemos.

Fray Luis de Granada. Introd. au symbole de la foi. Chap 2.

» hommage et nous apprend pourquoi nous
» devons t'adorer. Dans la perfection de tes
» créatures, éclate ta beauté, ta bonté suprême.
» L'action, l'usage, le service que tu as pres-
» crit à tous les êtres nous manifeste l'amour
» que tu as pour ton ouvrage. C'est ainsi que,
» de toutes parts, nous sommes portés à t'ai-
» mer. Notre sagesse, notre bonheur, notre
» repos sont en toi. Qui, plus que toi, ô type
» éternel de tout ce qui est bon, a pour nous
» les soins d'un ami, la tendresse d'un bienfai-
» teur et d'un père? Principe de notre vie, tu
» en es aussi la fin; en toi sont notre dernier
» espoir et notre dernière félicité, etc. ».

L'élévation de toutes ces idées, la nouveauté même de quelques-unes d'entre elles étonne bien plus encore, quand on songe qu'elles ont été mises au jour en Espagne, et en 1540.

Le même siècle fertile en orateurs de cette trempe, en grands poëtes, en bons critiques, en romanciers excellents, le fut aussi en historiens du premier ordre. Il suffit de citer les Mendoza, les Mariana, les Zurita pour donner, en ce genre, une idée des richesses de l'Espagne. Ils se font, en général, remarquer tous par leur exactitude et la sagesse de leurs jugemens. Ils ont de plus, l'avantage d'une

langue grave, noble et parfaitement convenable à la dignité de l'histoire. Malheureusement on s'apperçoit trop souvent des sacrifices que leur a commandés le despotisme de la censure ecclésiastique, quelquefois même celui de l'autorité royale. Braver le St.-Office est un crime que ce Tribunal ne pardonna jamais. Mariana en fit la triste expérience; il expia, par un emprisonnement de vingt ans, la hardiesse d'avoir énoncé des vérités que l'Inquisition redoutoit. On se feroit difficilement une idée de la pusillanimité bizarre et de la minutieuse barbarie dont ce Tribunal a fait preuve dans ses proscriptions de toute espèce. Si, depuis quelque temps, il ne brûloit plus les personnes, il étoit demeuré fidèle à son systême d'étouffer tout esprit doué de quelque énergie, et de cultiver l'ignorance générale sur laquelle étoit fondé son empire. Avant qu'un ouvrage nouveau fut livré à l'impression, il falloit qu'il passât par l'étamine de trois censures, au moins; et la plupart des anciens étoient condamnés, sous le prétexte qu'ils étoient contraires à la religion. L'index seul des livres prohibés étoit de deux gros volumes in-folio. La plupart des classi-

ques anciens y sont compris; et un grand nombre de ceux qu'on voit dans la bibliothèque royale de Madrid portent sur la première page, en grosses lettres, l'anathème ordinaire: *auctor damnatus*. Un Espagnol m'a assuré que la bibliothèque des Dominicains composée uniquement des livres qu'ils avoient confisqués étoit une des plus considérables et des meilleures de l'Espagne. Quelques-uns de ces religieux avoient même la bonne foi d'avouer que les ouvrages condamnés étoient presque les seuls qui méritassent d'être lus. On raconte un expédient assez singulier qu'employa l'und'entre eux pour connoître, en sureté de conscience, un ouvrage mis à l'index, avec défense expresse de *le lire en aucun lieu de la terre*. Il chercha l'occasion de faire un voyage, emporta l'ouvrage en question dans sa poche, et le lut en pleine mer, n'ayant ainsi nul scrupule de satisfaire sa curiosité. Autant une critique impartiale et judicieuse est favorable aux progrès de l'esprit humain, autant une censure passionnée, tracassière, intolérante est faite pour l'abrutir ou le dénaturer. Cette observation explique pourquoi les préjugés ont été si communs et la superstition si puissante en

Espagne ; pourquoi les sciences répandues et perfectionnées dans le reste de l'Europe ont eu tant de peine à s'y introduire.

Qu'on me pardonne cette digression contre les persécuteurs des Luis de Léon, des Quevedo, des Mariana. Une indignation dont je n'ai pas été maître et quelques tentatives faites récemment, sinon pour justifier, du moins pour excuser la rigidité du St.-Office, m'ont entrainé au-delà des bornes que je me suis prescrites. Je vais rentrer dans mon sujet, et terminer le tableau du bel âge de la littérature espagnole par une observation assez curieuse sur l'état des principales langues de l'Europe, à cette époque : il existe dans la bibliothèque où j'ai puisé tous les matériaux qui m'ont servi à la composition de cet ouvrage, un petit livre fort précieux pour l'histoire littéraire du seizième siècle. C'est un roman en quatre langues, imprimé à Bruxelles en 1608 et intitulé : *Histoire d'Aurelio et d'Isabelle fille du roi d'Escoce*. J'en transcris ici une page disposée, comme dans l'original, en quatre colonnes dont la confrontation ne sera point sans intérêt pour les philologues. Ils y verront les langues espagnole et italienne dans

toute leur pureté, tandis que les langues anglaise et française étoient, pour ainsi dire, encore dans la barbarie. Elles n'ont atteint leur maturité qu'environ cent ans après; mais, par une triste compensation, la littérature espagnole qui leur avoit fourni des modèles, déclinoit alors sensiblement. Nous jetterons, dans le chapitre suivant, un coup d'œil rapide sur cette dernière partie du tableau.

CI commenc historia
relio et bela.

Au royaume de l'ocia, vuo un
excellent roy, am todas virtu-
mement de la justicia : y tanto
quasi fut estimé lsticia fue es-
roy au dernier deeros dias de
sans plus : laquellgunos hijos,
père deuoit (comes la muerte
au gouuernement a heredera)
fille fut de tous ao. Esta hija
tant parfaitement lamada Isa-
plie, que nul iamcumplida de
qu'il peut arriuerersona tanto
qu'elle méritoit. Eabo de ala-
succéder au père ea, y porque
royaume, de l'Emp tan gran se-
princes, fut requi, y de otros
qu'elle eust été derida en casa-
tière, sa beaulté le menor se-
doient digne d'esty gran valor
grandes princessesmas grandes

HERE beginneth the historia of Aurelio and of Isabell.

In the realme of the ile of Scotland, there was one excellente Kinge, a frende of all vertues, selfe lyke of justice, and was so righteous, that he was almooste estemed to be the selfe justice. This king in his latter age had a doughter without more, the whiche aftir the death of hir father ought (like as ayre) to succede in the gouerning of the realme. This dougther was named of all persons Isabell, and was of al graces so perfectlye indued, that neuer no body might prayse hir so muche, that he might come to the ende of the laudes, that she deserued. And because that she ought to succede after the father in so great a dominion and realme : of the Emperoure, and other migthie princes, was required in marriage : and yet thouhg she hadde bene of a lesser dominion ayré, her beautie and great vallure rendred her worthie tobe numbred amongest the greatest princesses.

CHAPITRE V.

Quatrième époque de la littérature espagnole.

Nous avons vu, dans l'époque précédente, l'Italie fournir à l'Espagne des préceptes et des modèles; mais si le bon goût s'étoit formé là plutôt qu'ailleurs, il s'y dénatura de même, et l'Espagne soumise encore à l'influence de l'Italie, participa de la fâcheuse révolution qui s'y étoit opérée. La muse toscane, après s'être élevée au plus haut degré de gloire, commença à déchéoir insensiblement et à perdre ses graces primitives, quand le Marini et son école affichèrent la prétention de lui en donner de nouvelles. Aux pensées simples, à l'expression naturelle, à l'enthousiasme vrai succédèrent la recherche, les pointes et l'emphase. Les Espagnols, dans l'état d'affoiblissement où nous les avons représentés, n'opposèrent aucune résistance à l'invasion de ce faux goût. Un certain Lorenzo Gracian tenta même de l'établir dans toutes les formes, et composa à cet effet un livre intitulé : *De*

aguzeda y arte de ingenio. Ainsi la noble simplicité de la nature fut sacrifiée par des pédans qui, incapables de sentir le beau, et pleins de mépris pour les règles de l'art, asservirent l'un et l'autre à leurs froides et extravagantes combinaisons. Les uns violèrent toutes les lois du théâtre, et introduisirent sur la scène espagnole cette multitude de vices choquans que rien n'a pu déraciner. Christoval de Virues, Lope de Vega et Montalban, furent les principaux et premiers fauteurs de cette innovation qui trouva, bientôt après, des imitateurs outrés dans les Calderon, les Salazar, les Candamo, les Zamora. A un oubli total des convenances, ils joignoient une telle affectation et une telle enflûre de pensées qu'il est impossible d'en souffrir, d'en imaginer même l'absurdité. Je reviendrai sur ceux-ci à l'article du théâtre; les autres, à l'imitation des Italiens et de leur *Concetti*, infectèrent l'Espagne d'une multitude de faux sentimens, d'expressions équivoques, et firent partager à la muse lyrique l'outrage que Thalie avoit reçu de Lope de Vega et de ses successeurs. Enfin il y eut encore, par-dessus tous ces impitoyables destructeurs du goût, une classe de *Précieux ridicules* qui, épris d'un zèle

extravagant pour l'honneur des muses; voulurent créer à leur usage une langue plus raffinée; ces réformateurs dont la maladroite présomption ne fit autre chose que substituer l'obscurité à l'enflûre, se donnèrent le nom de *Cultos* (*Polis*). A leur tête figuroient Luis de Gongora, le comte de Villamena, et quelques autres qui, de concert avec les précédens, contribuèrent de tout leur pouvoir à dénaturer les idées saines et à avilir l'art qu'ils exerçoient. Croiroit-on que Gongora ait reçu, de l'enthousiasme public, les noms d'*étonnant* et *d'admirable*, pour des pensées comme celles-ci? voulant exprimer la variété des chants du rossignol, il dit que cet oiseau a, dans son gozier, cent mille autres rossignols qui chantent tour-à-tour.

« Con diferencia tal, con gracia tanta
» Aquel ruyseñor llora, que sospecho
» Que tiene otros cien mil dentro del pecho
» Que alterna su dolor por su garganta.

Ailleurs, dans une ode d'apparat, le même Gongora nomme le Mançanarès : *duc des ruisseaux et vicomte des rivières.*

« Mançanares, Mançanares

» Os que en todo el aguatismo
» Estois *duque* de arroyos
» Y *visconde* de los rios.

Un autre poète, parlant d'une bergère qui pleure sur le rivage, représente la mer qui s'avance avec empressement vers elle, receuille précieusement ses larmes et les renferme dans des coquilles pour les convertir en perles.

« Y el mar como Embidioso
» A tierra por las lagrimas salia,
» Y alegre de cogerlas
» Las guarda en conchas, y convierte en perlas.

J'ai lu un madrigal très-passionné dans lequel un espagnol amoureux et jaloux, prie sa maîtresse de lui prêter un moment ses beaux yeux pour aller tuer son rival.

C'est ainsi que les beaux esprits parvinrent à détruire jusqu'à la trace du bon goût, et que l'on vit l'estime et les applaudissemens dévolus à des faiseurs de pointes, à des professeurs d'afféterie, misérable espèce qui, dans le siècle précédent, n'eût été payée que du plus profond mépris.

Tel fut à-peu-près l'état de la littérature espagnole pendant le règne des derniers princes de la maison d'Autriche. Sous la dynastie appellée à leur succéder, les esprits n'ont jamais pu reprendre ce mouvement, le génie cet essor qu'une émulation générale et les grands événemens accomplis sous les deux règnes de Charles V et de Philippe II, leur avoient communiqués. Au dix-huitième siècle cependant, quelques étincelles du feu de ce bel âge se sont échappées de la cendre froide où la secte des *Cultos* l'avoit enseveli. Le bon goût a repris ses droits, et l'on s'apperçoit que quelques rayons de la lumière répandue dans le reste de l'Europe, ont percé à travers les Pyrénées. Un des premiers qui paroisse en avoir été frappé, et à qui l'Espagne ait l'obligation d'être revenue aux principes d'une saine littérature, est l'estimable D. Gregorio Mayans y Siscar. Né en 1699, il vivoit encore en 1780. Il avoit été bibliothécaire de Philippe V; mais dégoûté de cette profession, il la quitta pour se livrer tout entier à des travaux littéraires. Retiré avec le titre d'*Alcade del Corte*, à Oliva sa patrie, près de Valence, il entretint de là une correspondance suivie avec les principaux savans de

l'Europe, et répandit dans l'Espagne, avec un zèle et une persévérance digne d'éloges, tous les documens qu'il croyoit propres à réformer le goût et à ranimer l'esprit de sa nation. La censure littéraire dont la cour l'avoit chargé, reprit, entre les mains d'un homme aussi éclairé que sage, tous les avantages que lui avoient enlevés le fanatisme ou l'ignorance. Ses *Cartas* (lettres) *morales*, *militarias*, *civiles y litterarias*, sont remplies de jugemens sains sur les ouvrages du temps, et de dissertations lumineuses sur différens points de morale, de jurisprudence et de littérature. C'étoit d'ailleurs un homme fort instruit en histoire et en cosmographie, et un très-bon biographe. Sa *Vie de Cervantes* est un chef-d'œuvre. Il a joui, pendant son honorable vieillesse, du succès de ses travaux. Son frère, D. Antonio Mayans, qui les avoit partagés, a recueilli aussi une part de l'estime due à d'aussi nobles entreprises.

Un autre écrivain plus profond, plus hardi que les précédens, le bénédictin Feyjoo, a plus contribué qu'aucun autre à réveiller et agrandir l'esprit de ses compatriotes. Quoique ses travaux ne soient pas, en général, du ressort de la littérature proprement dite, nous

ferons cependant de lui une mention particulière, parce que le style est une des beautés principales de ses ouvrages, et qu'il a écrit avec une liberté peu commune à des hommes soumis à la verge de l'inquisition. Pour expliquer comment il a pu échapper à ses atteintes, il faut supposer que la cour l'a puissamment soutenu. Son savoir étoit universel; il a traité de tous les arts et de toutes les sciences avec une égale supériorité. La métaphysique, la morale, la politique, la littérature, les mathématiques, la physique, la médecine, la musique, la grammaire, sont les sujets de ses discours où par la justesse de l'esprit, l'élévation de la pensée, la pompe et la force du style, il se place souvent à côté des Addison, des Bourdaloue et des Buffon. Il déclare la guerre à toutes les erreurs populaires et à tous les préjugés en crédit, avec une énergie et une vigueur dont il est peu d'exemples, même dans les pays où les écrivains ont joui d'une entière indépendance. J'en citerai pour preuve le début de son premier discours qui a pour titre : *Voz del pueblo* (la voix du peuple).

« Cette maxime mal-entendue que Dieu » s'explique dans la voix du peuple, autorise

» le vulgaire à tyranniser le bon sens, et l'a
» mis en possession d'une puissance tribuni-
» tienne qui opprime la noblesse littéraire;
» c'est une erreur qui en fait naître une in-
» finité d'autres. En effet, dès qu'il s'est établi
» en principe que la multitude est l'oracle de
» la vérité, tous les égaremens du peuple de-
» vront être vénérés comme des inspirations
» du ciel. Cette considération me porte à dé-
» clarer d'abord la guerre à ce préjugé, et je
» me persuade qu'il me sera plus facile de com-
» battre les autres, quand je leur aurai ôté le
» patronage que leur donne l'opinion commune
» dans l'esprit des hommes crédules..... *Æs-*
» *times judicia, non numeres*, disoit Sé-
» nèque. La valeur des opinions doit se cal-
» culer par le poids et non par le nombre. Les
» ignorans, parce qu'ils sont nombreux, n'en
» sont pas moins des ignorans, etc. ».

Voici un autre passage écrit avec la même indépendance, et qui a rapport entièrement à la morale. Il fera connoître plus spécialement le goût de Feyjoo :

« Tout mortel, disoit Philon cité par
» Saint-Ambroise, loge dans son ame deux
» femmes : l'une honnête, mais âpre et sans
» agrément; l'autre impudique, mais douce

» et affectueuse. L'une est la Vertu, l'autre est
» la Volupté.

« Ce sage hébreu peignoit la vertu et le vice
» d'après l'opinion vulgaire, mais non selon la
» vérité. C'est ainsi qu'on se représente, dans
» l'exercice de la vertu, de pénibles travaux;
» dans l'abandon au vice, de douces jouissances;
» ou bien, la vertu placée au milieu des épines,
» le vice reposant sur un lit de fleurs. Er-
» reur, et erreur la plus nuisible de toutes
» celles qui entretiennent l'aveuglement du
» monde. J'essayerai, dans ce discours, de la
» détruire et je prouverai que, même en cette
» vie, indépendamment des récompenses et
» des châtimens qui nous attendent dans l'au-
» tre, l'abandon aux délices et aux voluptés
» mondaines est plus fatiguant que la prati-
» que des vertus morales et chrétiennes. Pour
» cela je me servirai des argumens qu'inspire
» la saine raison et l'esprit naturel, et je m'ap-
» puyerai peu des sentences des Saints Pères,
» comme des dires des philosophes, qu'il faut
» ne pas prodiguer inutilement, attendu que
» de telles autorités ne peuvent convaincre
» ceux que l'expérience n'instruit pas ».

Une analyse des ouvrages de cet auteur qui
consistent, pour la plupart, en discours sé-

parés sur différents sujets, seroit longue et minutieuse. Je me contenterai d'indiquer le titre de quelques-uns d'entre eux, pour prouver tout l'intérêt dont ils sont susceptibles.

La Voix du Peuple. C'est le sujet du premier discours que j'ai cité.

Du Vice et de la Vertu. C'est le discours dont j'ai extrait ma seconde citation.

Apologie de la Profession littéraire.

De la Musique sacrée.

Défense des Femmes.

Guerres philosophiques.

Vieillesse morale du genre humain.

Le Médecin de soi-même.

Renaissance des Arts et Apologie de l'antiquité.

Règle mathématique de la Foi humaine.

Nouvel art de la physiognomie.

Machiavélisme des anciens.

Nouvelles propriétés de la lumière.

Le Je ne sais quoi.

Recherches des espèces perdues.

La Vraie et Fausse urbanité.

Des Causes et des Remèdes de l'amour.

De l'abus des disputes verbales.

Éloge de l'agriculture, etc. etc.

Telle est environ la dixième partie des dis-

cours qui composent son *Theatro critico universal.* On trouveroit rarement dans les langues modernes rien de plus piquant et de plus philosophique. Je dois ajouter qu'ils sont traités avec autant de goût que d'érudition et toujours revêtus du genre d'éloquence propre au sujet. Par exemple je ne garantis point son Orthodoxie en matière de physique et de géologie, sciences dans lesquelles, malgré les progrès qu'elles ont faits depuis soixante ans, il existe encore aujourd'hui plus de conjectures que de certitudes. Mais si plusieurs des opinions de Feyjoo sur ces matières sont erronées, toujours faut-il lui tenir compte, même quand il se trompe, de son zèle infatigable à poursuivre la vérité.

Cette audace de pensée et cette liberté d'expression, si remarquables dans un moine, et dans un moine espagnol, le sont bien plus encore dans l'ouvrage d'un autre moine, le fameux *Frey Gerundio* du père *Isla.* C'est un roman dont le héros est un mauvais prédicateur et dont le but est de combattre, par le ridicule, les abus de l'éloquence de la chaire, entreprise délicate s'il en fut, et dont l'auteur s'est tiré avec plus d'éclat que de bonheur, car l'Inquisition n'a point partagé l'enthousiasme

du public pour cette production si piquante par son originalité. On y trouve à chaque page des traits qui semblent inspirés par le vieil esprit des Quevedo et des Guevara. En voici un que j'ai essayé de traduire pour donner une idée de la manière de l'auteur. C'est tout ce que je puis espérer, car j'avoue mon impuissance à rendre beaucoup de passages dont l'effet tient surtout à la finesse de l'expression et au génie propre de la langue.

Gerundio principal personnage de ce roman est novice dans un couvent, il témoigne un dégout invincible pour tout ce qui s'appelle étude scholastique et annonce néanmoins une vocation décidée pour la prédication, carrière qui lui paroît plus lucrative et plus propre à lui obtenir la vogue et les applaudissemens. Toutes les exhortations de son professeur de philosophie, les caresses, les punitions même ne peuvent réussir à vaincre sa répugnance pour l'application. Le fait est que, pour son malheur, il étoit entré en liaison avec le principal prédicateur du couvent, moine à-peu-près du même âge que le professeur de philosophie; mais de tournure, de goût, et de caractère bien différents. C'est cet exemple qui gâtoit Gerundio, et le portrait

de cet embaucheur que nous choisirons pour donner une idée de l'esprit, de la bonne plaisanterie et de la finesse d'observation du *P. Isla.*

« Ce prédicateur principal étoit dans la fleur » de l'âge: il avoit trente-trois ans, une stature » élevée et robuste, une certaine corpulence, » les membres bien placés et dans une heu- » reuse proportion, le port droit, le ventre » un peu saillant, le cou élevé; le cercle de » cheveux qui entouroit sa tonsure monacale » formoit une couronne artistement arrondie; » ses habits d'une propreté remarquable abon- » doient en plis bien ménagés. Il étoit élégant » dans sa chaussure; sa calotte surtout d'une » étoffe de soie artistement travaillée à l'ai- » guille et au centre de laquelle on voyoit une » petite houppe bien fournie, étoit d'une re- » cherche remarquable. Cet ouvrage étoit de » la main de certaines dévotes qui se consu- » moient en soins et en extases pour leur père » prédicateur. Enfin c'étoit un jeune galant, » d'une voix claire, sonore, tant soit peu » grasseyante, ce qui donnoit à son débit un » agrément particulier. Il avoit du talent pour » contrefaire, de l'aisance et de la popularité » dans les manières. Son style étoit fastueux,

» ses pensées audacieuses; cependant il avoit
» soin de parsemer ses sermons de petites sail-
» lies, de jolis proverbes, de phrases de bou-
» doir, le tout placé avec beaucoup de gentil-
» lesse, et c'est par cet artifice qu'il entraînoit
» après lui la foule et les salons.

» Il étoit du nombre de ces prédicateurs
» qui ne citent jamais les Saints Pères, ni
» même les Saints Évangélistes par leurs noms
» propres. Cela lui paroissoit trop vulgaire. Il
» désignoit Saint Mathieu sous le nom de
» l'*Ange historien*. Il appelloit Saint Marc
» *le Taureau évangélique*; Saint Luc le
» *Pinceau divin*; Saint Jean *l'Aigle de*
» *Pathmos*; Saint Jérôme *la Pourpre de*
» *Belen*; Saint Grégoire: *la Thiare angéli-*
» *que*; Saint Ambroise: *le Rayon de miel*
» *des Docteurs*. Il ne faut pas croire que
» cet orateur, après avoir donné le texte de
» son sermon, allât citer l'évangile et le cha-
» pitre d'où il l'avoit tiré, en disant tout sim-
» plement: *ex Joannis capite decimo tertio,*
» *ex Matthei capite decimo quarto*. Cela,
» suivant sa manière, eût été une niaiserie;
» on l'auroit pris pour un prédicateur du sa-
» medi. On savoit qu'il disoit toujours: *ex*
» *evangelicâ lectione Matthei*, ou *ex Joan-*

» *nis capite quarto decimo ;* quelquefois
» même, pour que l'indication fut plus sonore,
» *quarto decimo ex capite.* Et auroit-il, je
» vous le demande, négligé de mettre les deux
» petits doigts de sa main droite, avec une
» gracieuse délicatesse, entre le cou et la ca-
» puce, en la soulevant comme pour se ra-
» fraichir, de faire en même temps deux ou
» trois mouvemens minaudiers de la tête,
» tout en proposant son texte? La citation
» finie, il n'auroit pas négligé davantage de
» se donner un petit mouvement de toux dé-
» guisée, d'enfler ses joues comme s'il vouloit
» nettoyer ses poumons, de regarder à droite
» et à gauche son auditoire, avec une espèce de
» dédain, et de terminer toutes ces petites fa-
» çons étudiées par un certain bruit guttural,
» tel que son auditoire ne pouvoit déterminer
» s'il venoit du nez ou de la poitrine.

» On savoit d'ailleurs qu'il commençoit
» toujours ses sermons par quelque proverbe
» ou quelque saillie, souvent même par des
» phrases populaires. Il affectionnoit particu-
» lièrement, pour son début, certaines périodes
» emphatiques dont il suspendoit la conclu-
» sion, de manière que le premier membre de
» sa phrase paroissoit énoncer un blasphême,

» une impiété ou une irrévérence signalée;
» et après avoir ainsi tenu son auditoire en
» suspens, il achevoit sa période et donnoit
» une explication d'après laquelle ce qu'il avoit
» dit n'étoit définitivement qu'une niaiserie.
» En prêchant un jour sur le mystère de la
» Sainte Trinité, il commença ainsi son ser-
» mon: Je nie que Dieu soit *un* dans sa pro-
» pre essence, et *triple* en personnes, et il
» s'arrêta. On imagine aisément quel fut le
» trouble de l'auditoire. Les uns déjà scan-
» dalisés baissoient les yeux, les autres re-
» gardoient le prédicateur et attendoient avec
» impatience l'explication de ce qu'il vouloit
» dire. Mais lorsqu'il eut jugé que l'étonne-
» ment de son monde avoit duré assez long-
» temps, il termina cette insipide plaisanterie
» en ajoutant: ainsi le disent et le soutiennent
» l'Evioniste, le Marcioniste, l'Arien, le Ma-
» nichéen, le Socinien: mais je trouve dans
» la Sainte Ecriture, dans les Conciles et dans
» les Saints Pères mes preuves contre eux, etc.
» Un autre jour qu'il prêchoit sur l'incarna-
» tion, il commença son sermon de cette ma-
» nière: A votre santé, Messieurs. Comme
» l'auditoire se mit à rire aux éclats, il reprit:
» Il n'y a pas là de quoi rire: je vous fais ce

» salut, Messieurs, parce que c'est pour votre
» santé, pour la mienne, pour celle de tous
» les hommes que Jésus-Christ est descendu
» du ciel et qu'il s'est incarné. C'est un article
» de foi et je le prouve: *Propter homines et*
» *propter nostram salutem descendit de cœ-*
» *lis et incarnatus est*, etc. (1)».

Trois volumes in-8°. se soutiennent sur ce ton. Je ne crois pas cependant que cet ouvrage fût lu avec un grand intérêt en France, parce qu'il porte tout entier sur un ridicule peu commun et, surtout, peu saillant parmi nous.

Il n'en est pas de même du *voyage au pays des singes*, autre production satyrique de la même gaité, mais conçue dans un ton de plaisanterie plus généralement goutée des autres nations. C'est une critique ingénieuse de l'esprit, des usages et des ridicules des différentes provinces de la monarchie espagnole. Tel est, à proprement parler, le genre dans lequel les écrivains de cette nation ont excellé: une sorte de plaisanterie sérieuse, de facétie pleine de sel et de sens à laquelle les

(1) Pour bien entendre cette plaisanterie il faut savoir ou se rappeller que le mot latin *salus* signifie également *salut* et *santé*. En espagnol il y a analogie.

Espagnols furent toujours très-sensibles et dont les bonnes traductions ont porté l'agrément bien au-delà des frontières de l'Espagne.

Le père Montengon, jésuite retiré en Italie depuis la réforme de son Ordre, a publié plusieurs romans moraux parmi lesquels on a remarqué *el Eusebio*, très-bon ouvrage sur l'éducation, qui a eu l'honneur d'être comparé à l'Emile. Cette comparaison me paroît injuste sous tous les rapports : on ne trouve dans le roman de Montengon ni les sophismes, ni l'éloquence qui caractérisent celui de Jean-Jacques.

Les noms d'Yriarte et de Melendez sont remarquables parmi ceux qui ont illustré la poésie espagnole au dix-huitième siècle. Celui d'Yriarte a été également honoré par l'oncle et le neveu. Le premier, D. Juan Yriarte né à Ténériffe et élevé en France au collége de Louis le Grand, rapporta dans sa patrie le systême d'instruction de l'Université de Paris, et contribua, avec Mayans, à y propager un meilleur goût d'études. Pourvu d'un emploi important au département des affaires étrangères, il sut également satisfaire à ses devoirs et à ses inclinations. Dans ses momens de loisir, il a composé en langue latine qu'il possé-

doit aussi bien qu'il soit possible de le faire à présent, un grand nombre d'épigrammes marquées au coin de l'antiquité. Il les a toutes traduites en espagnol ainsi que celles de Martial. Une entreprise plus difficile étoit de faire une version latine de tous les proverbes castillans. Ils sont en grande quantité, et l'expression souvent triviale, quoique toujours piquante, sous laquelle leur bon sens se déguise, étoit un obstacle difficile à vaincre. Yriarte l'a combattu avec succès, et a mis ainsi *la sagesse des nations*, renfermée auparavant dans l'idiôme espagnol, à la portée de toutes.

D. Thomas Yriarte neveu du précédent aux soins duquel il dut, ainsi que ses deux frères, une éducation distinguée, s'est acquitté envers lui de la manière la plus flatteuse. Après avoir fait preuve d'un excellent goût dans son élégante et correcte traduction de l'art poétique d'Horace, il a composé, sur la musique, un poëme didactique régulier fort estimé en Espagne et digne de l'être partout où l'on sait apprécier l'art qui en est le sujet. Ce poëme imprimé avec un grand luxe typographique aux frais du roi, est divisé en cinq chants. Dans le premier, l'auteur traite des

élémens de l'art ; dans le second, de l'expression; dans le troisième, de la dignité de la musique et de son noble emploi dans les temples. Le quatrième chant est consacré à définir et diriger les applications qu'on en peut faire au théâtre. Le cinquième enfin expose les ressources qu'elle offre dans la solitude et dans la vie privée. Les gens de l'art louent cet ouvrage sous le rapport de la doctrine musicale. En ne le considérant que sous celui de la poésie, il mérite encore des éloges par la judicieuse disposition du sujet, le bon choix des épisodes, la clarté et la propriété du style. Des détails minutieux, une versification, en général, molle et peu soutenue, quelque sécheresse inséparable des préceptes et des descriptions techniques, tels sont, pour tout dire, les défauts de ce poëme, défauts rachétés d'ailleurs par des beautés du premier ordre.

Cespedes a publié, vers le même temps, un poëme sur la peinture, qui a eu beaucoup de succès. Je ne crois pas que ce sujet soit aussi favorable à la poésie que le précédent; néanmoins l'auteur l'a traité avec goût et élégance, et ce poëme, tel qu'il est, me paroît au-dessus de tous ceux que notre langue a produits sur la même matière.

Un auteur accoutumé à quelque succès dans le genre académique, Viera, a voulu prouver qu'il étoit capable d'un effort de plus longue haleine, et il a composé le poëme de l'*air fixe*. On imagine aisément le peu de ressources qu'il a trouvées dans un tel sujet. En le choisissant, il a sacrifié à la manie dominante alors de mettre les élémens de toutes les sciences en vers didactiques, manie qui prouve un goût peu sûr dans ceux qui en ont été possédés. Appliquer le langage de l'imagination à un sujet qui l'exclut formellement, c'est à la fois un outrage pour la science et pour la poésie, c'est l'ignorance absolue des égards que l'on doit à l'une et à l'autre.

D. Juan Melendez Valdes s'est acquis une grande réputation par des pièces fugitives dans le genre lyrique-Anacréontique, ce qui l'a fait surnommer l'Anacréon de l'Espagne. Quelques-unes de ses chansons et de ses odes respirent en effet l'élégante mollesse du poète de Téos. On s'apperçoit, dans quelques autres, qu'il avoit beaucoup lu Métastase dont plusieurs de ses Sylves et de ses *letrillas* ne sont que d'heureuses imitations. Melendez a, en général, moins d'élévation que de douceur. Sous le premier rapport, l'auteur d'*el Eusebio*,

le Jésuite Montengon l'a surpassé, et a prouvé que la lyre espagnole étoit encore capable du sublime.

Tels ont été, dans le dix-huitième siècle, les poètes dont le nom et les écrits méritent d'être connus. Plusieurs bons ouvrages relatifs à la poésie ont aussi paru à la même époque. D. Ignacio Luzan a publié une poétique fort estimée. Les préceptes généraux qu'elle renferme tenant au génie et à l'essence même de la poésie, sont applicables à celle de toutes les nations. Si l'on veut connoître plus particulièrement, par des exemples bien choisis, celle des Espagnols, un autre ouvrage du même siècle, le *Parnasse espagnol*, offre dans ce genre, tous les exemples que l'on peut desirer. C'est une excellente compilation des plus beaux morceaux de tous les grands poètes que nous avons cités dans le cours de cet ouvrage.

A la liste des écrivains qui ont paru dans ce siècle, j'ajouterai encore le nom de quelques historiens dont les productions méritent d'être citées avec éloge. Telles sont *l'histoire du Mexique* par D. Antonio de Solis, et *les Commentaires sur la guerre de* 1700, par le marquis de San Felippe. Ces ouvrages sont

écrits avec une correction classique. Le premier a été traduit en plusieurs langues; le second a passé dans la nôtre sous le titre de *Mémoires pour servir à l'histoire d'Espagne sous Philippe V*.

L'Espagne sacrée (*España sagrada*) ou plutôt l'Histoire ecclésiastique d'Espagne, de l'Augustin Florez, se fait distinguer par une impartialité méritoire dans un tel pays et dans un tel sujet. Un style pur et une critique excellente élèvent son auteur au rang des meilleurs écrivains de l'Espagne. Après ces deux ouvrages historiques, il en reste peu qui soient empreints de cette force de style, de ce goût pur, de ce jugement sain qui assurent aux productions de l'esprit une longue durée. Il faut cependant distinguer l'*Histoire des Templiers* par *Campomanes*, et celle *de l'établissement des nations européennes dans les deux Indes*, publiée par le duc d'Almodovar sous le nom de *Malo de Lugue*. Celle-ci est, il faut l'avouer, supérieure à celle de Raynal par la sagesse du style, des réflexions et des jugemens.

La traduction de *Salluste*, par l'Infant D. Gabriel et celle des *Commentaires de César* par le chevalier Azzara, sont des pro-

ductions littéraires très-remarquables. La première rentre dans la classe des ouvrages originaux par les notes curieuses dont son auteur a enrichi le texte, et par la *Dissertation sur la langue phénicienne* que le savant D. Perez Bayer a composée pour lui servir d'introduction.

D'ailleurs ce siècle a produit une multitude d'Histoires littéraires de l'Espagne, toutes très-volumineuses et que je me contenterai de désigner par le nom de leurs auteurs à ceux qui voudroient acquérir des connoissances plus étendues sur cette matière ; elles sont le fruit du travail des frères Mohedano, du jésuite Andrez, de Sempere, de Lampillas, etc., tous écrivains très-féconds et dont les laborieuses recherches méritent au moins beaucoup d'estime.

CHAPITRE VI.

Sur le Théâtre espagnol.

Un fait rapporté par Philostrate dans la vie d'Apollonius de Thianes, prouve qu'anciennement les habitans de l'Espagne étoient absolument étrangers aux récréations théatrales. Une troupe de misérables comédiens ambulants s'étant montrée dans la Bétique, leur grossière pantomime y causa un étonnement difficile à peindre. Les citoyens d'Ipula, saisis de terreur, les prirent pour des esprits malins, ce qui força les pauvres histrions de s'enfuir précipitamment pour se soustraire à l'indignation générale. Il paroît que cet événement eut lieu sous le règne de Néron et il n'est pas probable que ces représentations se soient renouvellées au milieu des ravages exercés par les Goths. Ce fut encore les Troubadours qui recueillirent et propagèrent cet ancien goût des Romains pour le théâtre. Il s'étendit d'abord dans l'Aragon, sous les auspices du marquis de Villena né pour remettre en crédit la plupart des muses, puis

gagna la Castille avec elles, à l'époque de l'union des deux royaumes.

Le *Cancionero* du poète Juan de la Encina contient plusieurs pièces dramatiques de sa composition, qui avoient été jouées pendant les fêtes de Noël, le Carnaval et la semaine de Pâques, dans le palais du duc d'Alva. Elles consistoient en dialogues pastoraux, en scènes d'amour et surtout en représentations de sujets tirés de l'Écriture-Sainte; c'étoit, comme chez nous, *les Mystères de la passion* ou autres scènes analogues. Mais ces informes élémens de la poésie dramatique ne donnent qu'une bien foible idée de sa puissance. Une autre circonstance encore s'opposa à ce qu'elle obtînt d'abord l'estime qu'elle mérita par la suite. Les acteurs de ces premiers temps, les plus dissolus comme les plus grossiers des hommes, étoient incapables d'éprouver, de rendre par conséquent, les sentimens délicats des muses grecques et romaines, ou les nobles passions qui enflamment une ame généreuse. On conçoit quel rapport les comédies du temps durent avoir avec les mœurs de pareils comédiens. Elles furent restreintes à des scènes prises dans les derniers rangs de la société et à des caractères

assortis à ceux des acteurs qui les faisoient valoir. Tel est celui d'une certaine *Célestina* dans la Tragi-Comédie de *Calixto* et *Melibea*, traduite depuis long-temps en anglais sous le titre de *The spanish Rogue* (le mauvais sujet espagnol). C'est une pièce absolument indigne du théâtre, et dans laquelle la décence est tellement outragée et le vice dépeint avec des couleurs si vives, qu'il est impossible à un honnête homme d'en soutenir la représentation. L'auteur est inconnu: mais comme le style de l'ouvrage est d'une correction classique, quelques-uns l'ont attribué à Juan de Mena, d'autres à Rodrigo de Cota. La pièce originale est écrite en prose et n'a qu'un acte; elle a été depuis augmentée par Fernando de Roxas et mise en vers par Juan de Sedeno. Il faut qu'elle ait fait une grande sensation dans le temps, puisqu'outre ces deux traductions l'une anglaise et l'autre en vers espagnols elle a été traduite en français deux fois: d'abord à Lyon par un anonyme en 1529, puis réimprimée à Paris en 1542, et là retraduite par Thomas Laverdin en 1598. La même dissolution infectoit le théâtre portugais. Les Comédies de Georges Ferreira Vasconcellos, imprimées à Evora en 1566 furent, par cette

raison, supprimées en sortant de la presse. Elles sont remplies d'ailleurs, de verve comique et ont fait une grande fortune en Espagne où elles ont été traduites et imprimées plusieurs fois. Tandis que le Théâtre espagnol étoit totalement envahi par ces productions cyniques, un réformateur parut dans la personne de Lope de Rueda de Séville, dont le nom doit être cité avec honneur parmi ceux des hommes célèbres du seizième siècle. Celui-ci qui, de batteur d'or, devint le Roscius de l'Espagne, réunissoit dans un dégré éminent le double mérite d'auteur et d'acteur. C'est faire son éloge en deux mots que de dire que son contemporain, l'illustre Cervantes, en faisoit le plus grand cas et soutenoit que nul acteur ne l'avoit égalé, soit dans le naturel du dialogue, soit dans la justesse des caractères. Ses prologues et intermèdes sont distingués par le nom de *Passos :* ce qui prouve l'antiquité de ces compositions connues à présent sous les noms de *Loas*, *entremeses et saynetes*. Sa *Tholomea* est divisée en huit scènes ; sa *Duquesa de la Rosa* forme une série continuelle de dialogues sans distinction de scènes et d'actes.

Le Théâtre alors étoit sans pompe et sans

richesse. Cervantes nous apprend que, dans le temps de Lope de Rueda, tout l'appareil du sien auroit pu tenir dans un sac, ne consistant qu'en trois ou quatre cuirs dorés, autant de fausses barbes et de fausses chevelures, et quelques armes en bois. Les Comédies n'étoient autre chose que des dialogues entre des Bergers et des Bergères. Le dialogue étoit coupé par des intermèdes dont les obscénités d'un Nègre, les fanfaronnades d'un poltron et les balourdises d'un Biscayen faisoient ordinairement les frais. Lope de Rueda excelloit dans tous ces caractères sur lesquels furent calqués les *Calyban*, les *Teague*, les *Bobadil* du Théâtre anglais, ainsi que les *Matamore* et les *Jodelet* du nôtre. On ne connoissoit alors ni machines, ni décorations et le Théâtre, dans l'état de dénuement et de licence où il étoit, rappelloit son origine antique telle qu'Horace et Boileau l'ont dépeinte. Lope de Rueda mourut à Cordoue et fut enterré dans la Cathédrale de cette ville. Comme acteur, il fut remplacé par Naharro de Tolède qui peut être regardé comme le *pallæ repertor honestæ* du Théâtre espagnol. Il y introduisit le costume et, en général, quelque notion des convenances que ses prédécesseurs ignoroient ou négli-

geoient complettement. Comme écrivain, Rueda eut pour successeur Christoval de Castillejo dont les pièces seroient à citer, particulièrement sa *Constanza*, sans l'indécence qui les salit toutes. Après lui, Jean de la Cueva de Séville réforma encore la scène et enrichit le drame d'un langage poli et d'un style élevé. Ses pièces jouées à Séville vers l'an 1579 y furent imprimées en 1588. Parmi les bons auteurs dramatiques de l'Espagne, je citerai encore une fois le nom de l'historien de D. Quichotte. Les titres de ses productions en ce genre sont *la gran Turquesca, la Batalla naval, la Jerusalem, la Amarantha o mayo, el Bosque amoroso, la Arsinda* et *la Confusa*. Le recueil en a été publié à Madrid en 1615 et réimprimé en 1740. Cervantes est le premier qui ait imaginé de diviser l'action en trois *Jornadas*. Il se montra d'ailleurs le défenseur zélé du goût des anciens, et fut en guerre ouverte, à ce sujet, avec Lope de Vega. Malheureusement son antagoniste avoit pour lui la faveur populaire. Au soin que prit celui-ci de flatter l'humeur volage de la multitude, il ajoutoit une telle richesse d'imagination et une peinture si vive des caractères, qu'il emporta tous les suffrages et

semblable à un torrent, inonda toute l'Espagne de son faux goût et de ses fantasques productions. Il étoit si fécond et il travailloit si rapidement qu'il ne donnoit pas le temps au public d'asseoir un jugement sur ses ouvrages, et de distinguer les saillies d'une imagination désordonnée, des sublimes efforts du génie. Toutes les attaques de Cervantes, de Villegas, de Christoval de Mesa ne purent parvenir à déraciner son crédit.

Je m'arrêterai quelques instans sur la vie et le caractère de cet homme extraordinaire qui, par la nature et la fécondité de son talent, par l'enthousiasme qu'il excita, par les richesses et les honneurs dont il fut comblé, par l'époque relative où il vécut, offre des rapports frappants avec l'écrivain qui, chez nous, pendant le dix-huitième siècle, a presque exclusivement occupé la scène et la renommée.

Lope Félix de Vega Carpio, né le 25 novembre 1562, étoit fils de Félix Vega de Carpio gentilhomme de Madrid, qui jouissoit, comme poète, d'une réputation assez distinguée. Celui-ci chérissoit tendrement son fils et fut enchanté en observant les dispositions qu'il annonça dès son enfance pour la poésie. A cinq ans le jeune Lope lisoit déjà couram-

ment le latin et l'espagnol, et même faisoit des vers qu'il échangeoit avec ses camarades contre des images et autres bagatelles. Son père de plus en plus charmé n'épargna rien pour cultiver un naturel qui donnoit de si belles espérances. A douze ans, Lope avoit terminé ses études, chantoit bien et excelloit dans tous les exercices du corps. Pourvu de ces talens, il entra dans le monde; mais il perdit son père presque aussitôt et demeura exposé à toutes les angoisses de l'abandon et de la misère. L'évêque d'Avila l'ayant recueilli, il exprima sa reconnoissance et essaya, pour la première fois, son talent dramatique dans une comédie intitulée: *la Pastoral de Jacinto*. Bientôt après il quitta son patron pour aller faire un cours de philosophie dans l'Université d'Alcala. Il y prit ses degrés, puis retourna à Madrid où le duc d'Alva le nomma son secrétaire et l'initia dans les affaires. Encouragé par son nouveau Mécène, il remonta sa lyre en son honneur, et lui fit hommage d'un poëme intitulé: *Arcadia*. Vers cette époque, il épousa Dona Isabela de Urbina dont les galanteries attirèrent à son mari un duel, dans lequel ayant blessé grièvement son adversaire, il se réfugia à Valence où il

passa quelques années. Le temps ayant effacé les souvenirs de cette affaire, Lope retourna à Madrid, à l'époque où Philippe II préparoit sa célèbre et malheureuse expédition contre la reine Élisabeth. Saisi tout-à-coup d'une ardeur guerrière, il se rendit à Cadix, pour s'embarquer à bord de la grande *armada*. Il fit voile vers Lisbonne, avec un de ses frères qui perdit la vie dans cette fatale expédition. Notre poète eut sa part des malheurs que la flotte éprouva, et pour comble d'infortune, se trouva sans un ami à son retour à Madrid. Sa renommée fut sa recommendation. Il devint secrétaire du marquis de Malpica, puis du comte de Lemos. Dans cet état, il crut se dédommager, par un second mariage, des mauvais succès du premier, et il épousa Dona Juana de Guardia, femme de qualité, qu'il perdit bientôt après. Inconsolable de ces malheurs successifs, il se jetta dans l'état ecclésiastique, reçut l'ordre de la prêtrise et fut nommé premier chapelain d'une congrégation religieuse de Madrid. Il ne renonça point pour cela au commerce des Muses. Elles furent le réfuge et la consolation de son esprit. Il étoit alors dans l'apogée de sa gloire et sa renommée s'étendit tellement que le pape

Urbain VIII lui envoya le diplôme de Docteur en théologie, accompagné de la croix de l'Ordre de Malthe et d'un emploi fort lucratif à la chambre apostolique, qu'il conserva jusqu'à sa mort. Le même pape lui avoit écrit une lettre en réponse à la dédicace qu'il lui avoit faite de son poëme intitulé: *Corona tragica de Maria Stuardo*, en l'honneur de cette infortunée Reine d'Écosse. Plusieurs princes, plusieurs membres du sacré collége, le cardinal Barberini entre autres, s'honorèrent de son intimité et entretinrent des correspondances familières avec lui. Quand il marchoit dans les rues on le suivoit, ou l'on s'arrêtoit devant lui comme on l'auroit fait à l'aspect d'un prodige. L'admiration publique ne se borna point à lui payer ces stériles tributs: elle y en joignit de beaucoup plus solides, l'accabla de présens et reçut avec enthousiasme ses nombreux ouvrages dont le débit rapide lui constitua un capital de cent-cinquante mille ducats, fortune considérable qui s'augmentoit encore d'un revenu annuel de quinze cents ducats, produit de ses emplois et bénéfices. La fécondité de son esprit, la vivacité de sa pensée, la rapidité de son expression étoient telles qu'avant l'homme extraor-

dinaire que je lui ai comparé, il n'en existoit pas d'exemple parmi les poètes anciens et modernes. Le seul recueil de ses compositions lyriques, de ses pièces fugitives et de ses essais en prose forment cinquante volumes, outre ses ouvrages dramatiques qui en composent trente-six. Dans ces quatre-vingt-six volumes ne sont point compris quatre cents fragmens dramatiques, nommés en Espagne: *Autos sacramentales* qui tous ont été représentés; et ce qui est plus extraordinaire encore, c'est que l'auteur parlant, dans une de ses pastorales, de ses ouvrages imprimés dit qu'ils ne forment que la moindre partie de ce qui restoit dans son cabinet. En effet, d'après l'habitude qu'il dit avoir eue, d'écrire cinq pages tous les jours, on a calculé le nombre de pages qu'il a dû écrire et de vers qu'il a dû faire dans sa vie. Le premier se monte à cent trente-trois mille, et le second à vingt et un millions; fécondité prodigieuse et inouie! C'étoit un fond inépuisable et un Vésuve en éruption continuelle. Souvent il faisoit une comédie en vingt-quatre heures, et ce qu'il y a d'étonnant dans cette rapidité, c'est que les productions qui en sont le fruit sont écrites avec autant de correction et d'élégance que les pièces les

plus soignées des autres auteurs du temps. Il est vrai que dans ses compositions dramatiques il ne tenoit nul compte de toutes les règles de l'art et des préceptes des anciens. C'est là le côté foible des auteurs espagnols qui ont écrit pour le théâtre, et le point sur lequel il a été impossible de tempérer le déréglement de leur esprit. L'idée des unités, cette base de tout intérêt dramatique, ce principe dont on ne s'est jamais écarté sans en démontrer la sagesse, n'a jamais pu s'établir dans leur tête. C'est dans ce genre surtout qu'ils ont mérité le reproche que leur fait le P. Bouhours, de ne pas savoir assujettir leur imagination brillante d'ailleurs, aux règles du bon goût et du bon sens. Cervantes qui, sous ce rapport, étoit plus heureusement organisé que ses contemporains, reproche à Lope de Vega d'avoir tout sacrifié à la coupable ambition d'obtenir les applaudissemens de la multitude, et d'avoir, pour y parvenir, perdu de vue toutes les saines idées du beau et du vrai. Aucune des unités, comme je viens de le dire, pas plus qu'aucune des convenances n'est sacrée pour lui. On voit dans une même pièce le même personnage sortir du berceau, courir le monde comme amant ou comme guerrier, prendre le froc,

mourir dans un cloître et faire, après sa mort, des miracles sur le théâtre. La scène passe de Flandres en Italie, et de Valence à Mexico. Les valets parlent comme des gens de cour, les princes comme des recruteurs et les princesses comme des soubrettes. D'ailleurs, des processions, des enterrements et des cérémonies religieuses à force. Tels sont les principaux ressorts dramatiques employés par Lope de Vega. Ils sont bisarres, absurdes, monstrueux; mais le charme des détails couvroit les vices du plan et le poète rachetoit ses défauts aux yeux de la multitude, par la magie et l'enchantement du style.

Ce qui condamne Lope, c'est qu'il n'étoit point la dupe du déréglement de son imagination. Il savoit fort bien à quel point il se jouoit de la confiance du public, et il confesse lui-même l'abus qu'il faisoit de son crédit.

« Mas ninguno de todos llamar puedo
» Mas barbaro que yo, pues contra el arte
» Me atrevo à dar preceptos y me dexo
» Llevar de la vulgar corriente, a donde
» Me llaman ignorante, Italia y Francia.

Il dit encore ailleurs :

« Y escrivo por el arte, que inventaron

» Los que el vulgar aplauso pretendieron
» Porque come los paga el vulgo, es justo
» Hablarle en necio, para dar le gusto.

« C'est-à-dire qu'il n'ignoroit pas les reproches que lui faisoieut la France et l'Italie, de mépriser toutes les règles de l'art, en vue de plaire à un public ignorant; mais que, comme c'étoit ce public qui payoit, il avoit le droit d'exiger qu'on le servît à son goût, et qu'on lui plût comme il l'entendoit ».

Voilà les côtés fort et foible de Lope de Vega. Je dois ajouter que ses vertus personnelles étoient bien au-dessùs de ses talens littéraires. Il fut si généreux et si charitable, que, malgré sa grande fortune, on ne trouva chez lui que six mille ducats, à sa mort. Ce fut en 1635, à l'âge de soixante-treize ans, que s'éteignit cet homme étonnant, le génie le plus fécond, et peut-être le poète le plus heureux que la terre ait jamais enfanté. Ses funérailles furent environnées des mêmes honneurs qu'il avoit reçus pendant sa vie : elles durèrent trois jours. Les grands du royaume, plusieurs évêques, tout le clergé de la chapelle du roi y assistèrent, et le duc de Sesa, son patron et son exécuteur testamentaire, en fit

les frais avec une pompe et une magnificence dont il étoit inoui qu'un particulier eut jamais été l'objet.

Les successeurs de Lope de Vega copièrent, suivant l'usage, ses défauts sans imiter ses beautés. Il faut en excepter Calderon de la Barca qui le suivit immédiatement, et qui, avec quelques avantages du même style et du même esprit, acheva de pervertir le goût de sa nation; son Théâtre n'est autre chose qu'une école du vice, où celui-ci triomphe toujours; où le beau sexe apprend qu'il doit tout sacrifier aux impressions de l'amour, mépriser les sages avis, et céder en toute occasion à l'artifice des séducteurs. Il n'est sorte d'encouragement qu'il ne donne au plaisir et à la licence, et ses arguments sont d'autant plus dangereux qu'ils sont revêtus d'une expression séduisante. Son talent seroit digne d'éloges s'il en eut fait un meilleur usage. Quelques-unes de ses pièces, cependant, peuvent échapper à la censure par le mérite d'un peu plus de décence. Solis n'est point inférieur à Calderon pour l'élégance du style, particulièrement dans la *Gitanilla de Madrid*, *el Alcazar del secreto* et *un Bobo hace ciento*. Quelques comédies de Moreto méritent aussi d'être distinguées, entr'autres

celle de *El desden con el desden*, qui a fourni à Molière le sujet de la princesse d'Elide. On peut y ajouter *el Hechizado por fuerza* de Zamora, ainsi que son *Castigo de la memoria*, et quelques autres qui honorent également sa plume et son esprit.

Quant à la tragédie espagnole, son origine remonte au commencement du seizième siècle. Vasco Diaz Tanco de Fregenal composa trois tragédies qui n'ont pas été imprimées, mais qui peuvent disputer la palme à celles des Italiens dont les plus anciennes sont la *Sophonisba* du Trissino, et un autre *Sophonisba* par Galeotto, marquis de Caretto, qui parut en 1502. On peut ajouter aux tragédies de Fregenal, les deux suivantes de Herman Perez de Oliva imprimées en 1586: *la Vengenza de Agamemnon* et *la Hecuba triste* qui ne sont guères que des traductions en prose de quelques scènes de Sophocle et d'Euripide.

Les tragédies de *Nise Lastimosa* et de *Nise Laureada* de Bermudez publiées en 1577, se font remarquer, la première surtout, par une action assez bien entendue, par une versification ferme et brillante, et par des scènes fort pathétiques. C'est le sujet

d'Inès de Castro que Lamotte a transplanté fort heureusement sur notre théâtre. Bermudez est regardé en Espagne comme le premier poète qui ait marqué dans l'histoire de la muse tragique. Ses ouvrages sont en effet les premiers qui aient mérité quelque estime et qui portent l'empreinte d'un véritable talent. Juan de la Cueva que j'ai déjà cité parmi les bons écrivains du seizième siècle, parut à-peu-près en même-temps que Bermudez. Il est remarquable par une inconséquence qui prouve combien il est difficile de se soustraire à un tribut imposé par l'esprit national et le goût dominant d'un siècle. Après avoir publié une poétique (*exemplar poetico*) estimée, et qui mérite de l'être par la saine doctrine qu'elle renferme, son auteur a composé des tragédies remplies des défauts qu'il avoit combattus. Il en est une entr'autres intitulée : *Los siete infantes de Lara* dont l'action dure deux cents ans.

Cervantes cite avec éloge la *Alexandra*, la *Isabela* et la *Filis* de Lupercio Argensola autre écrivain du même temps. En 1609, parurent cinq tragédies de Christoval de Virues qui n'eurent qu'un médiocre succès, ainsi que le *Pompeio* de Christoval de Mesa.

Le *Cid* de Guilhen de Castro, si fameux par l'éclat que lui a donné Corneille, prouve qu'un grand génie peut employer avec succès des matériaux dont un esprit médiocre n'a pas su profiter. Enfin quelques autres tragédies dont je me dispense d'ajouter le titre à cette liste, ne rachètent leurs défauts par aucun mérite.

Tels sont, en somme, l'état et le caractère du vieux théâtre espagnol. On connoît assez les reproches que lui adressent les autres nations; il est même des auteurs du pays qui avouent le tort de leurs compatriotes et s'expliquent à ce sujet avec autant de discernement que d'ingénuité. J'en citerai pour preuve le chapitre XV du troisième livre de la Poétique de D. Ignazio Luzan, et la Dissertation sur la comédie espagnole que D. Blas Nassarre a mise en tête des Œuvres dramatiques de Cervantes. Ces deux morceaux ne laissent rien à dire et à desirer sur cette matière.

La prodigieuse quantité de comédies qui ont paru chez les Espagnols, prouve moins la fécondité de leur esprit que la variété de leurs fantaisies. On pourroit citer plus de douze mille productions dramatiques en langue castillane, nombre qui surpasse celui que

toutes les autres nations de l'Europe ensemble pourroient réunir. On s'en étonne moins quand on pense à l'extrême latitude que les auteurs espagnols ont donnée à leur imagination, ne se bornant point, comme ceux des autres pays, à la peinture des passions et des caractères, mais se jettant sans réserve dans le vague de l'invention et mettant à contribution, non seulement la mythologie avec l'histoire sacrée et profane, mais encore la métaphysique et les mystères de la théologie chrétienne. Il faut cependant rendre une justice complette aux Espagnols : parmi les défauts dont leur théâtre abonde, il se trouve souvent des beautés du premier ordre. J'en citerai, comme exemple, les bons mots, les incidens, les actions même que Molière et les deux Corneille lui ont empruntés. Carlo Gozzi, auteur italien qui a joui d'une grande réputation dans le siècle dernier, avoit puisé là les sujets de toutes ses pièces, qui eurent un si prodigieux succès à Venise. J'indique ces heureux larcins faits par des Italiens et des Français, pour prouver que le théâtre espagnol n'est pas dépourvu des ressorts qui ont constitué dans tous les temps et dans tous les lieux

l'essence de la bonne comédie. En fait de verve et de gaîté, les Espagnols ne le cèdent à aucun peuple, et pèchent bien moins par défaut que par excès.

Au dix-huitième siècle, le théâtre toujours fidèle aux abus de la vielle école, est demeuré, à la verve et à l'originalité près, dans l'état où Calderon, Solis et Moreto l'avoient laissé. Quelques tentatives faites pour le ramener à une poétique plus raisonnable ont eu peu de succès, soit que ceux qui l'ont entrepris n'aient pas eu le talent nécessaire pour exécuter un dessein qui honoroit leur goût, soit que celui de la nation espagnole ne puisse s'accommoder de la sage législation d'Aristote à cet égard. D. Augustin Montiano a publié en 1750 et 1753, deux tragédies, *la Virginia* et l'*Ataulfo*, qui prouvent chez lui une grande connoissance des tragiques anciens et des convenances dramatiques. Mais beaucoup de sens et de correction ne suffisent pas pour faire un bon ouvrage de ce genre; il faut encore de la chaleur dans le style, du mouvement dans l'action, et c'est ce qui manque à ceux-là. Moratin le père enflammé du même zèle, mit au théâtre la *Hormesinda*, tragédie conçue

dans les mêmes principes, Des Tirades fortes et brillantes n'ont pu racheter le défaut absolu d'intérêt qui s'y fait remarquer. *Guzman el bueno* du même auteur, avec la même mérite et les mêmes défauts, n'a pas obtenu plus de succès. A peu - près vers le même temps, Ayala eut une idée plus heureuse : il pensa qu'un sujet tiré de l'ancienne Histoire d'Espagne, étoit plus propre que tout autre à électriser des têtes espagnoles. Il choisit celui de la destruction de Numance. En effet sa *Numancia destruida* fut accueillie avec enthousiasme par le public, qui la voit encore aujourd'hui avec plaisir. Le plus grand mérite de cette pièce consiste dans le choix judicieux du sujet, et dans des explosions fréquentes de mouvemens patriotiques qui sont très-vivement sentis en Espagne.

Une autre tragédie moderne, la *Raquel*, plus régulière encore que les précédentes, ne seroit pas indigne d'un meilleur théâtre. Le sujet en est tiré d'un petit poëme de D. Luis de Ulloa que j'ai déjà cité. On trouve, à la lecture de cette pièce, de la chaleur, de la force, du mouvement, des caractères bien conçus. Je ne puis imaginer

pourquoi son auteur, La Huerta, qui paroît avoir des idées saines sur les véritables beautés du théâtre, s'est déchaîné avec tant d'emportement contre celui qui en offre le modèle dans tous les genres. Peut-être a-t-il été blessé de ne se voir comparer qu'à un de nos tragiques du troisième ordre, la Noue. On a même accusé la Huerta d'avoir tracé sa *Raquel* sur le plan du *Mahomet II* de celui-ci. Il a récriminé dans le temps; mais pour juger ce procès, il faudroit avoir, sur les époques de la vie de l'auteur espagnol, et sur celle des premières représentations de son ouvrage, des renseignemens qu'il ne m'est pas possible de me procurer à présent.

Voilà, à-peu-près, à quoi se réduisent, chez les Espagnols, le nombre et la valeur de leurs tragédies modernes.

D. Thomas Yriarte auteur du poëme *de la Musique*, a tenté de porter la réforme dans la comédie, et de substituer aux événemens incroyables, aux pénibles intrigues, aux personnages romanesques, aux expressions subtiles et ampoulées dont elle est remplie, des plans sages, un langage naturel, des caractères vrais, une marche régulière. Ses ef-

forts pour introduire le genre noble sur le théâtre de sa patrie n'ont point été sans succès. Deux comédies qu'il a composées dans ce dessein: *el Señorito mimado*, (l'Enfant gâté) et *la Señorita mal criada*, (la Demoiselle mal élevée) font autant d'honneur à son goût qu'à son zèle. Bien écrites, semées de traits heureux, peignant avec finesse plusieurs ridicules de la société, elles auroient obtenu un succès plus prononcé, si l'élévation et le bon esprit qui les caractérisent eussent été soutenus par plus de verve et de gaité.

Moratin le jeune, fils de l'auteur tragique du même nom, encouragé par l'exemple d'Yriarte, a donné, avec des succès différents, plusieurs pièces qui prouvent toutes que l'idée des convenances théâtrales et l'esprit de la bonne comédie ne lui sont point étrangers. *Le Caffé*, pièce très-ingénieuse, par où il a débuté et dans laquelle il verse à pleines mains le ridicule sur les auteurs à la mode, est de tous ses ouvrages, celui où il a montré le plus de verve et de force comique. *El viejo y la niña* (le vieillard et la jeune fille) qui vint après est une espèce de drame assez bien conduit, mais plus froid de ton et de style que le précédent. C'est dans la *Mogicata*, (ou le

CHAPITRE VII.

Sur la Bibliothèque de l'Escurial, les traductions des classiques grecs, latins et italiens, les Commentateurs et les Prosateurs espagnols.

La Bibliothèque de l'Escurial contient environ trente mille volumes, et peut être regardée comme l'une des plus précieuses qui existent.

Je n'entreprendrai point de donner la liste de tous les poètes, traducteurs et commentateurs espagnols que l'on y a rassemblés. Ce seroit un travail trop minutieux et beaucoup plus fatiguant qu'utile. Je me bornerai à faire connoître les ouvrages qui ont rapport à la poésie.

Le plus ancien recueil de poëmes espagnols est celui que fit Baëna sous le règne de Jean II, et dont nous avons parlé dans le cours de cet ouvrage. Il est en manuscrit dans cette Bibliothèque avec une continuation faite par Hernando del Castillo. Lorenzo de Ayala publia à Valence en 1588, un autre recueil

intitulé : *Jardin de amadores*, le Jardin des amants, auquel on peut ajouter le *Romancero general* de Miguel de Madrigal publié en 1604, celui de Florez en 1614, et la première partie du *Tesoro de divina poesia*. Pedro de Espinosa fit imprimer à Valladolid en 1605, une compilation assez estimée de la première partie des *Flores de poetas illustres de España*. Il figure lui-même avec avantage parmi les auteurs cités.

Ce fut le malheur de la littérature espagnole à cette époque d'être envahie par une foule de commentateurs qui mirent également à contribution les bons et les mauvais écrivains, et leur imposèrent le poids de leurs assommantes gloses. Ceux à qui leur ignorance ne permit pas la témérité d'attenter aux classiques grecs et latins, tombèrent impitoyablement sur les ouvrages de leurs compatriotes : quelques-uns même commentèrent leurs propres ouvrages ; extravagance qui fit éclore les plus monstrueuses productions. Le savant Marquis de Santillana ne fut pas exempt de cette foiblesse et commenta ses *Proverbios*. Juan de Mena et Garcilaso de la Vega eurent des commentateurs sans nombre ; il n'y eut pas jusqu'à l'obscur Gongora, le Trissotin de l'Espagne,

qui ne trouvât un admirateur de cette espèce dont l'entreprise fut conduite avec si peu de succès qu'il faudroit souvent un second commentaire pour l'entendre lui-même. . . . .

J'ai entre les mains cette production indigeste qui peut passer, sans contredit, pour le plus extravagant abus que l'on ait jamais fait de l'érudition. Le badinage de Mathanasius est un chef-d'œuvre de précision et de sagesse en comparaison de la glose dont un certain Christoval de Salazar Mardones a chargé la fable de *Pyrame et Thisbé* par Gongora. Cette fable occupe huit pages de texte, et le commentaire en remplit cent-quatre-vingt-quatre d'un volume in-4°., non compris une épitre dédicatoire dans laquelle Mardones déclare « qu'il a composé ce commentaire pour » repousser la licence de plusieurs couplets » publiés contre la sublime production de » D. Louis de Gongora, au mépris des soins » qu'il y avoit donnés, et du cas particulier que » l'auteur lui-même en faisoit. Il ajoute, qu'on » peut dire de cet ouvrage avec Cassiodore : *pau-* » *cis verbis sensus clauditur infinitus;* que si » l'auteur a affecté de déguiser l'érudition que » l'on y trouve, et s'il y paroît quelquefois obs- » cur, cette méthode mérite plus d'approbation

» qu'il n'en est dû à la facilité et à la clarté du » langage etc. etc. ». Après ce bel exposé de principes et un préambule si engageant, le paraphraseur entre en matière d'un ton conséquent à son début. Mais ce qui est inoui peut-être dans l'histoire d'une langue vivante c'est que, sans ce commentaire, tout obscur qu'il est, les malheureuses stances de Gongora seroient inintelligibles. J'en citerai quelques-unes avec leur accompagnement, parce que ces deux productions inséparables occupèrent toute l'Espagne dans le temps (1636), et qu'elles sont un monument du goût qui dominoit alors.

Je prends la fable au moment où Thisbé part pour son rendez-vous avec Pyrame.

Texte espagnol.

« Amor que los assistia
» El vergonçoso capullo
» Desnudò a la virgen rosa
» Que desprecia el Tirio jugo.

Traduction littérale.

« L'amour qui les protégeoit, entrouvrit le bouton pudi-
» que de la rose-vierge qui efface le jus tyrien.

Le sens précis de cette métaphore n'est rien moins que facile à saisir, au premier apperçu;

mais le commentateur va faire son métier, et la glose éclaircira, sans doute, l'obscurité du texte.

Commentaire.

» L'amour qui gouvernoit l'ame de Thisbé
» mit à découvert le bouton de la pudeur dans
» la rose-vierge auprès de qui, vu sa beauté,
» (la beauté de Thisbé) le jus ou la pourpre
» de Tyr, n'étoit rien.

» Le poète dit que Thisbé étoit une Rose.
» En effet, on adresse ordinairement aux belles
» l'hommage de quelques comparaisons avec
» cette fleur. C'est ainsi que Virgile désigne la
» bouche d'Iris :

« Ad quem sic Roseo Taumantias ore locuta est ».

» Et il dit de Venus : *Cervix Rosea.* La com-
» paraison du poète est aussi fondée sur la dé-
» termination bien connue de Thisbé et sur la
» nature de la Rose, laquelle est une fleur qui
» a la propriété de s'ouvrir. C'est dans ce sens
» que Properce a dit :

» Vos ubi contempti rupistis frena pudoris
» Nescitis captæ mentis habere modum ».

» Il résulte de tout cela, que lorsqu'on dit
» qu'une vierge a rompu le frein de la pudeur,
» c'est comme si l'on disoit qu'elle a mis à dé-
» couvert le bouton pudique de la Rose, etc. etc ».

C'est ce qu'il falloit démontrer, dirons-nous à notre tour, et à quoi l'auteur s'évertue de très-bonne foi dans trois grandes pages de raisonnements et de citations.

Texte.

« Abrió su esplendor la boba
» Y a seguillo se dispusó;
» Tragica resolucion
» Digna de mayor Coturno » !

Traduction littérale.

Elle s'ouvrit dans tout son éclat, l'insensée, et elle se disposa à le suivre; résolution tragique et digne d'un plus haut Cothurne!

Commentaire.

« La Rose de Thisbé s'ouvrit enfin, (cette opération mystérieuse tient furieusement au cœur de Mardones), « Thisbé perdit la honte » naturelle aux femmes dans de pareilles oc» casions, elle se détermina à se rendre à la » volonté de Pyrame et à faire son goût en » toutes choses ; résolution tragique, digne » d'être écrite par une plume plus vigoureuse, » peinte par un pinceau plus fécond, célébrée » dans des vers plus héroïques que ceux dont » se sert ici D. Luis de Gongora.

» Cette stance est la périphrase de la honte

» perdue représentée dans la stance antécé-
» dente par l'image de la Rose qui s'ouvre. La
» couleur de la Rose, lorsqu'elle monte au
» visage, est un indice d'honnêteté. Vitruve a
» dit: *Ingenuus color movetur pudore, petendo*
» *rem suspiciosam*. Et Properce, dans sa 24e.
» élégie, le donne à entendre:

« Cui non his verbis aspergat tempora sudor
» Aut pudor ingenuus, aut reticendus amor ?

» Et c'est la plus brillante des couleurs, ainsi que
» le disoit Pythias fille d'Aristote. Interrogée
» *quelle étoit la couleur la plus belle à ses yeux*,
» elle répondit: *Is qui ex pudore in hominibus*
« *ingenuis nascitur.*

Ensuite, longue dissertation sur le Cothurne.

Texte.

« Media noche era por filo
» Hora que el farol nocturno
» Rebentando de muy casto
» Campava de muy sañudo.

Traduction littérale.

Il étoit juste minuit, heure à laquelle la lanterne céleste bouffie de chasteté se montroit très-irritée.

Commentaire.

« L'amour est si audacieux, que même une

» femme, Thisbé, dans un âge encore tendre,
» eut le cœur assez mâle pour sortir de sa mai-
» son au milieu de la nuit. Ovide sentoit bien
» cette audace quand il a dit :

» Audacem faciebat amor.

» Et Properce :

« Per te nunc Romæ quidlibet audet amor,

» Et encore Ovide :

« Nec mora ; venit amor ; non umbras nocte volantes,
» Non timeo strictas in mea fata manus.

» C'est la coutume des poètes et même des his-
» toriens d'appeller lampe, flambeau, fanal,
» lanterne, la lune, le soleil, etc. etc.».

Suivent les citations ordinaires et plusieurs pages de raisonnements pour prouver que la lune dispose les hommes à la chasteté.

Texte.

« Quando tropezando Thisbe
» A la calle dio el pie zurdo
» De no pocos endechada
» Caniculares aullos.

Traduction littérale.

Quand Thisbé, faisant un faux pas, sortit à la rue du pied gauche, entendant retentir autour d'elle, comme un chant funèbre, mille hurlements caniculaires.

Commentaire.

« Les faux pas, les heurtements de pieds, » étoient considérés dans l'antiquité comme de » sinistres présages, et des indices de mauvais » succès ». Ovide, Tibulle et Valerius Maximus viennent à l'appui de ces assertions, car notre commentateur est un homme scrupuleux qui n'avance rien sans le prouver. Puis il continue avec la même solemnité : « Sortir de sa » maison du pied gauche est regardé comme » un mauvais augure. Apulée lib. sext. Asini » aurei : *Et pessimo pede domum nostram ac-* » *cessit.* Ovide lib. dec. *Quove pede ingressi* » *quamve bibistis aquam.* Les hurlements et » les aboiements des chiens annonçoient aussi » de grands événements.

« . . . . Flebile sævi
» Latravere canes ;

» dit Lucain, et Virgile racontant les prodiges » qui précédèrent la mort de César, dit positivement :

« In que foro, circùm que domos et templa deorum
» Nocturnos ululasse canes, etc,

Texte.

« Dexó la ciutad de Nino,

» Y al salir funesto buho
» Alcandara hizó umbrosa
» Un verdinegro azeituno.

Traduction littérale.

Elle quitta la ville de Ninus, et à sa sortie, un hibou funèbre se fit un perchoir sombre d'un olivier verd tirant sur le noir.

Cette épithète *verdinegro* anime beaucoup le commentateur. Il s'acharne à démontrer qu'elle est juste et bien appliquée, parce que c'est effectivement la couleur de l'olivier; et cette raison ne le satisfait point encore; il va en chercher une autre dans Pétrone, qui dit: *Habebat olivas in altera parte nigras.* Il n'est ni moins heureux, ni moins zélé à prouver que les anciens regardoient le hibou comme un oiseau de mauvais augure; mais ce qui épuise son admiration, c'est cette périphrase savante: *cité de Ninus*, pour faire entendre que la ville de Babylone avoit été fondée par Ninus. Oh, ici le commentateur tombe à genoux devant son texte. Il accumule les preuves et les citations pour démontrer combien D. Luis de Gongora, cet auteur sans pareil, étoit fondé à appeller Babylone la cité de Ninus. Il en conclut que ce grand

homme « avoit des connoissances infinies sur » l'histoire, et que ce qu'il paroît dire ainsi sans » prétention et par hasard, est plein de raisons » solides, profondes, ingénieuses; ce qui per» pétuera l'éclat de son nom sur les lames » éternelles de la renommée ». Voilà le style et l'esprit dans lesquels est conçu cet assommant commentaire. Que de pareils ouvrages se fussent montrés avant l'époque où de bons esprits introduisirent une sage législation dans la littérature, on s'en étonneroit moins. On pardonne à la mémoire cette intempérance d'érudition, quand le bon goût ne lui a pas encore appris à en user sobrement; mais qu'ils aient fait fortune dans un pays éclairé par les préceptes et les exemples des grands écrivains du siècle de Charles V, à une époque où plusieurs de leurs élèves conservoient encore dans leurs écrits, et opposoient à l'irruption du mauvais goût la saine doctrine de leurs maîtres, c'est ce qu'on ne peut expliquer que par de fâcheuses réflexions sur la foiblesse de l'esprit humain. De telles extravagances prouvent combien ses révolutions sont rapides, et combien sa maturité touche de près à sa décrépitude.

L'Espagne a des traductions sans nombre

des poètes grecs, latins, provençaux, italiens, portugais, et même depuis peu de quelques poètes français. On peut dire que la plus grande richesse littéraire des Espagnols est dans ce genre, où ils ont prouvé toute l'étendue et toute la flexibilité de leur langue; j'ajouterai de leur esprit, car la plus grande difficulté, en traduisant, est de conserver le mouvement et la couleur dont le texte est animé; il faut pour cela que l'esprit du traducteur s'échauffe, s'étende, s'élève comme celui de l'auteur original, et l'on sent combien il est difficile de se maintenir dans cet état de transformation artificielle. Cependant les Espagnols ont été, dans le seizième siècle surtout, aussi loin en ce genre qu'il soit possible de l'imaginer, et depuis les Grecs jusqu'aux modernes, se sont approprié une grande partie des richesses de la littérature étrangère.

Gonzalo Pérez traduisit l'Odyssée, et Christoval de Mesa l'Iliade; cette dernière n'a point encore été imprimée. La Médée d'Euripide a été traduite par Pedro Simon Abril à Barcelone en 1599, et les plus beaux morceaux des poètes grecs Musée, Pindare, Théocrire et Anacréon par Boscan, Luis de Léon et Villegas. Il existe plusieurs versions

de Virgile, outre celle du marquis de Villena. Juan de la Encina publia celle des Eglogues à Saragosse en 1516. Juan de Guzmán, élève de Sanchez de Brozas en Estramadure, traduisit les Georgiques en vers blancs; Christoval de Mesa l'Enéïde en octaves rimées; Hernandez en avoit aussi donné une traduction; mais celle de Luis de Léon, publiée à Madrid par Quevedo, en 1631, est bien supérieure à toutes les autres et peut être regardée comme un ouvrage du premier ordre.

Il existe trois bonnes traductions de l'Art Poétique d'Horace, l'une par Espinel, l'autre par Luis de Zapata; la troisième par Thomas Yriarte.

Les Métamorphoses d'Ovide ont été plusieurs fois traduites en espagnol. Elles l'ont été particulièrement avec un grand succès, à Tarragone, par Philippe Mey. D. Antonio Agustin Archevêque de cette ville et auteur de fameux Dialogues sur la Numismatique, donna la preuve de son excellent goût en attachant Mey à son palais comme imprimeur, et en l'aidant de son talent dans la composition des savans ouvrages qui l'occupoient. Ce grand prélat, malgré la gravité de son ministère, faisoit un accueil favorable aux muses. Il

commença même un poëme en l'honneur de la fontaine *Alcover* qu'il avoit découverte en visitant son diocèse, et le fit terminer par Mey. Les Epîtres d'Ovide ont été traduites en vers blancs par D. Francisco de Aldana, capitaine dans les armées de Philippe II. Il y a beaucoup d'autres versions espagnoles des classiques grecs et latins. D. Juan Antonio Pellicer, de la bibliothèque royale de Madrid, a publié, il y a environ trente ans, un Essai fort instructif à ce sujet; c'est l'Introduction à un ouvrage dont il s'occupoit alors, et qui devoit comprendre la notice de tous les savans espagnols qui ont traduit, soit les Saints Pères, soit les philosophes, les historiens, ou les poètes de l'antiquité. On doit remarquer, dans le nombre de ces traducteurs zélés, l'infatigable D. Pédro Simon Abril de Barcelone que j'ai déjà cité. Il a fait des versions espagnoles très-estimées de presque tous les grands classiques grecs, tels qu'Aristote, Platon, Euripide, Aristophane, Esope, Lucien et plusieurs Pères de l'église. La meilleure traduction de Térence est aussi de lui. Une autre remarque que j'ai faite en lisant cet Essai de D. Antonio Pellicer, c'est que presque tous les traducteurs de la Bible ont été

poursuivis par l'Inquisition, et obligés de se réfugier en pays étranger.

Nous avons vu que la poésie italienne avoit été accueillie de bonne heure en Espagne, et l'influence qu'elle avoit eue sur la littérature de ce pays, influence favorable quand elle fut exercée par les bons écrivains du siècle de Léon X, mais malheureusement trop puissante puisque les Espagnols ne purent s'y soustraire lorsque le Marini substitua tout le clinquant du bel esprit au goût pur et sage de ses devanciers. Ainsi les nombreuses traductions de poésies italiennes que possèdent les Espagnols, paroissent un tribut naturel d'émulation et de reconnoissance qu'ils ont payé à leurs modèles.

A une époque très-reculée, le marquis de Villena avoit traduit le *Dante* en prose. Une autre traduction en vers du même auteur, par D. Pédro Fernandez de Villegas, archi-diacre de Burgos, a été imprimée dans cette ville en 1515. Les *Triomfi* de Pétrarque furent traduits en vers espagnols et imprimés à Médina del Campo en 1554. Il y a deux traductions de l'*Orlando furioso*, l'une sans nom d'auteur, l'autre par D. Géronimo de Urrea. *Les Larmes de Saint-Pierre*, par Tansillo poète

italien du douzième siècle, ont aussi eu l'honneur de deux traductions, l'une par Louis Galvat de Montalvo, l'autre par D. Juan de Sedeno. Nous avons déjà cité Jauregui pour celle qu'il donna de l'*Aminta*, traduction excellente et estimée en Espagne comme un ouvrage original. Toutes ces traductions sont du seizième siècle. Dans le suivant, Suarez de Figueroa de Valence, et une femme, Dona Isabela de Correa, traduisirent tous les deux avec succès le *Pastor fido* de Guarini.

L'un des traducteurs des *Larmes* de Tansillo, D. Juan de Sedeno, essaya ses forces dans une traduction de plus longue haleine, et publia à Madrid, en 1587, celle de la *Gierusalemme liberata*. Ce chef-d'œuvre du Tasse est le sujet d'une controverse fort curieuse que l'on trouve dans la Vie du Camoëns par Faria écrivain portugais. Faria prétend que le poëme du Tasse est postérieur à la Lusiade, celle-ci ayant été publiée en 1572, tandis que la première édition de la *Gierusalemme* ne parut qu'en 1581, encore étoit-elle fort défectueuse et ne l'a posséda-t-on complète qu'en 1582. Ces assertions prouveroient que les Portugais avoient l'avantage de posséder un poëme épique au moins neuf ans

avant les Italiens. Faria va plus loin : enflammé par le zèle patriotique, il s'efforce de démontrer que le Tasse a emprunté du Barde Lusitanien ses plus beaux passages. C'est un procès fort intéressant à étudier, n'en résultat-il que la connoissance de deux épopées dont l'une est, sans contredit, la meilleure que les siècles modernes aient produite.

Un fait digne de remarque, c'est que, parmi cette multitude de commentaires sur des ouvrages plus ou moins connus, il ne s'en trouve pas un seul sur le chef-d'œuvre de Cervantes. Je ne puis attribuer cette exception qu'à l'admiration qu'il inspire. Les Espagnols honorent leur goût en appliquant à leur meilleur écrivain le seul commentaire que Voltaire ait osé se permettre sur le plus sublime des nôtres : « beau ! profond ! inimitable ! ». Au reste, toutes les traductions ne donnent qu'une idée incomplète du fameux D. Quichotte. Un anglais faisoit son compliment sincère au poète Rowe, sur ce qu'il pouvoit le lire en langue originale ; moi j'engage ceux qui ne la savent pas à l'apprendre pour jouir du même avantage. Je puis les assurer d'avance qu'ils me sauront gré du conseil que je leur donne. La littérature espagnole est une mine féconde,

peu connue et peu exploitée encore qui leur promet une foule de jouissances nouvelles. On sera étonné peut-être de trouver autant de productions marquées au coin du bon goût, dans une langue assez généralement regardée comme vouée à l'emphase et à l'hyperbole. Son malheur est d'avoir été jugée sur ses Cotin, ses Voiture et ses Scuderi. Si je suis assez heureux pour éveiller l'intérêt du public en sa faveur, il me sera facile de dissiper ces préventions établies par l'ignorance plutôt que par la mauvaise foi. Je me propose, en conséquence, d'ajouter à cet ouvrage un second volume, qui contiendra des extraits un peu plus étendus des auteurs que je n'ai pu guères que nommer dans ce rapide tableau. Comme mon dessein est de faire connoître l'esprit de ces écrivains, le caractère et le génie propre de la langue, je donnerai une traduction de ces extraits avec le texte en regard, et je mettrai également à contribution les poètes et les prosateurs qui ont joint la beauté de l'expression à l'originalité de la pensée. Je recueillerai, dans toutes les époques, des extraits d'ouvrages propres à donner des idées justes du talent de ceux-ci, et du caractère de la prose espagnole. Je citerai des fragmens de l'un des plus anciens

monumens de la législation castillane, le fameux Code de Saint-Ferdinand, intitulé : *Las siete partidas*, auquel son fils, Alfonse le Sage, donna la dernière main. On y verra que dès-lors l'idiôme commençoit à prendre les formes d'une langue cultivée. Une grande partie des tournures et des expressions qui le constituoient à cette époque sont encore usitées dans la langue, tandis que les ordonnances de Saint-Louis, publiées en France vers le même temps, sont à peine intelligibles pour nous. Quelques-uns des romanciers et chroniqueurs que j'ai cités aux époques des quatorzième et quinzième siècles, me fourniront des échantillons de leur style. On verra que la prose a suivi constamment dans ses révolutions la fortune de la poésie, s'élevant par degrés, comme elle, à un goût pur, et déclinant de même sous l'influence de l'école d'Italie, après s'être soutenue pendant plus d'un siècle dans un état stationnaire de gloire et de perfection, sous les règnes de Charles V, Philippe II et Philippe III. C'est alors que l'on vit la teinte de l'esprit politique du temps se communiquer aux écrits de tous les genres, et leur donner ce caractère noble et viril dont furent empreintes toutes les entreprises de ce siècle. Les sciences

comme les arts participèrent de ces grands mouvemens. L'éloquence de la chaire et la morale contemplative attinrent toute l'élévation dont elles sont susceptibles à la voix et sous la plume des Luis de Léon, Luis de Grenada, Juan de la Cruz, Sainte-Thérèse, Estella, Ribadeneyra. Les moines Castillo, Yepes, Siguenza, écrivirent des chroniques où l'on retrouve des nuances du bon goût et du bon esprit des Tite-Live, des Tacite et des Plutarque. J'ai cité Mendoza, Mariana, Zurita, comme des historiens de première classe; il faut y ajouter, comme écrivains politiques, Saavedra et Balthasar Gracian, celui-ci remarquable par la profondeur de l'observation, l'autre par la tournure ingénieuse de la pensée. Je ferai connoître encore le sophiste Huarte qni a fait revivre dans ses écrits la dialectique audacieuse et déliée des anciens. Une femme, doña Oliva Nantes, nous fournira quelques citations remarquables par la pureté du style dont elle a revêtu des hypothèses physiologiques reproduites avec très-peu d'altération dans des systêmes modernes. Arrivé, à travers tous ces noms célèbres, au règne de Philippe IV, je terminerai mon travail à cette époque où la prose tomba, comme la poésie, dans les faux

brillants, les pointes et l'emphase métaphorique.

» L'avocat au palais en hérissa son style,
» Et le docteur en chaire en sema l'évangile.

Ce règne, d'ailleurs, vit éclore des recherches sans nombre sur la langue, des traités de sa syntaxe, des examens de son caractère, des grammaires, des poétiques, des rhétoriques de toute espèce, enfin beaucoup de préceptes et peu d'exemples, comme il arrive toujours dans les siècles de décadence. Depuis long-temps la langue étoit infectée d'un poison exotique dont tous les efforts des meilleurs esprits du dix-huitième siècle n'ont pu la délivrer entièrement; mais, et nous en adoptons le présage, le génie qui éleva si haut les Espagnols au seizième siècle, peut se ranimer encore. C'est plus particulièrement à l'époque où un prince de la dynastie impériale de France, vient de monter sur le trône d'Espagne, et où l'auguste chef de cette dynastie a voulu fortifier, par des liens de famille, l'alliance des deux nations, que j'ai cru qu'il pourroit être utile de signaler le caractère des bons écrivains castillans, et d'appeller sur eux l'attention et

l'estime des Français. Je dois ajouter que, parmi les souverains qui ont régné depuis Charles V, au-delà des Pyrenées, il en est peu qui aient su mieux apprécier que le roi D. Joseph, le sens droit, le bon esprit des Espagnols, et l'essor dont leur imagination est capable, pour peu qu'ils veuillent cultiver leur génie naturel. Ce prince suit aujourd'hui, avec autant de persévérance que de courage, le noble projet de rendre à cette nation le rang qu'elle a occupé dans la civilisation européenne. Tous les Français dont l'intérêt l'accompagne, tous les amis des arts et de l'humanité font des vœux pour le succès de cette honorable entreprise.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES.

Fin de la Table.